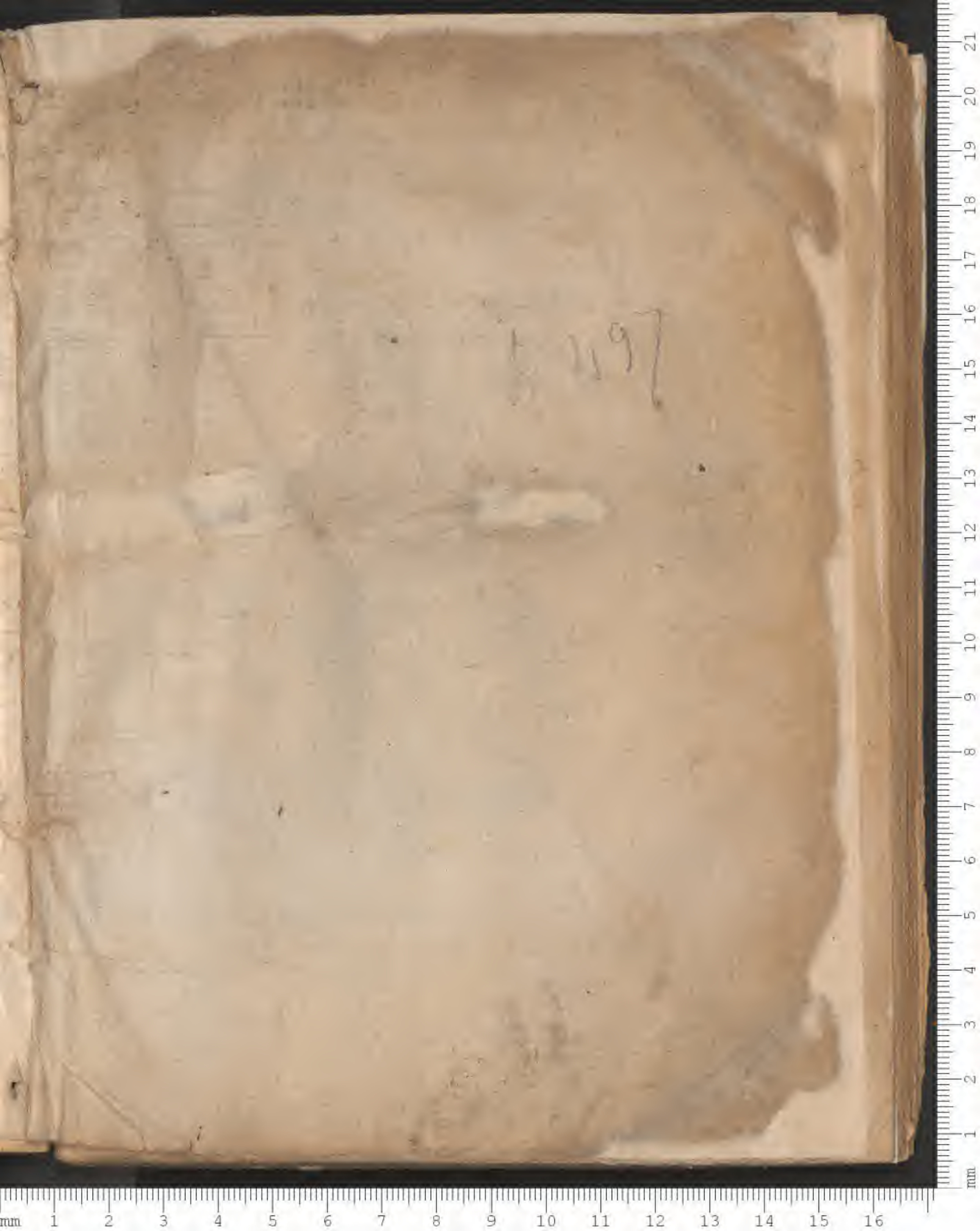
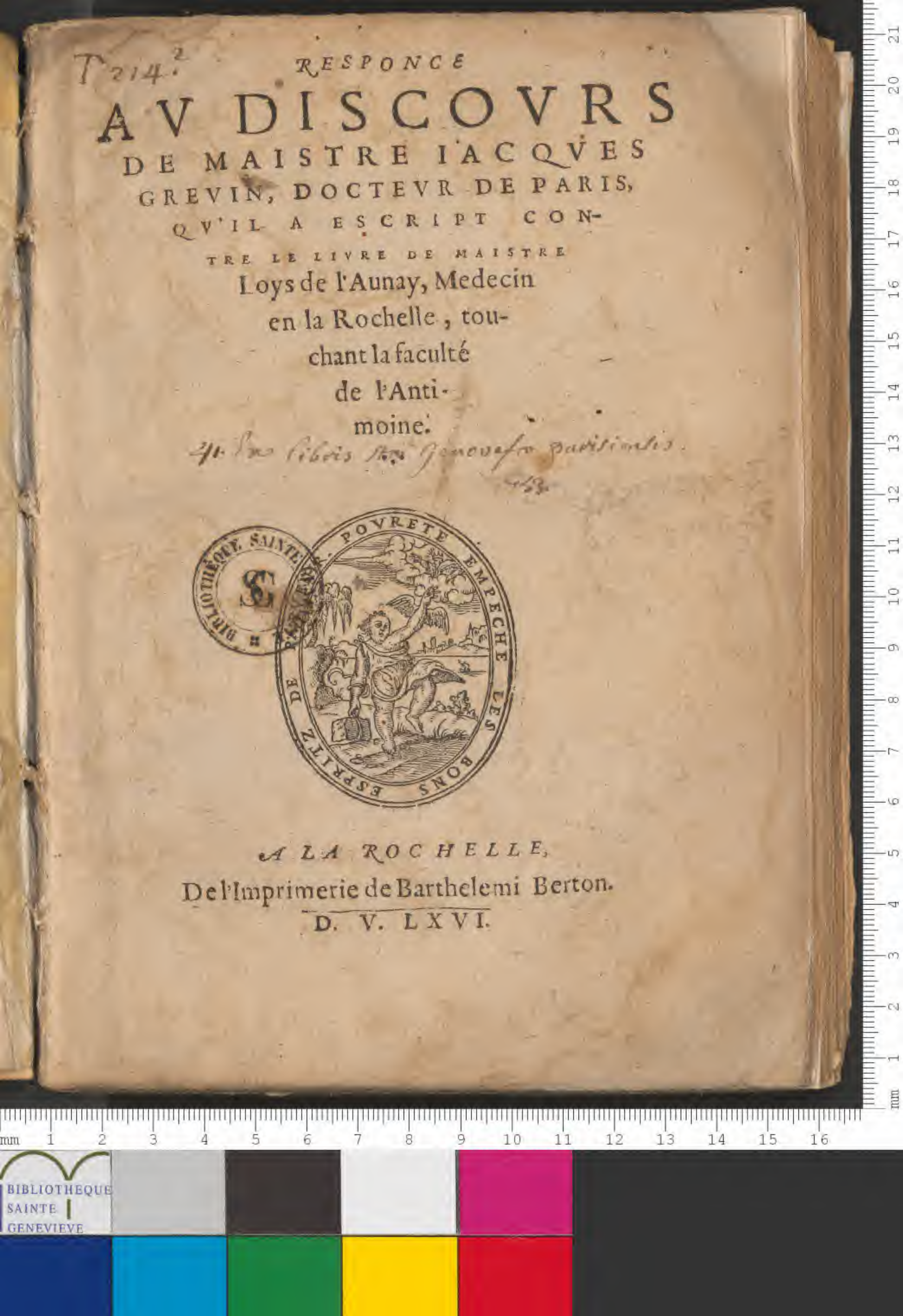

497
4° T
214 2









RESPONCE AV DISCOVRS DE MAISTRE IACQVES GREVIN, DOCTEVR DE PARIS, QV'IL A ESCRIPT CONTRE LE LIVRE DE MAISTRE Loys de l'Aunay, Medecin en la Rochelle, touchant la faculté de l'Antimoine.

A LA ROCHELLE,
De l'Imprimerie de Barthelemi Berton.
D. V. LXVI.

A MESSIEVRS LES, MAIRE, ESCHEVINS, CONSEILLERS, ET PERS, DE LA ROCHELLE, Loys de l'Aunay leur Medecin ordinaire, Presente Salut.

***

SI iusques a ceste heure, n'ay assez satisfait par mon labeur, & estude, à recognoistre voz biensfaits. Ie vous supplie: ne l'imputer à neglicence, où mauuais vouloir: comme en estant ingrat, & mal recognoissant: mais plus-tost à leur grandeur, & abondance. A laquelle, tant s'en faut que ie y puisse satisfaire: qu'au contraire, plus ie y pense, & plus me trouue eslongné d'y pouuoir paruenir: Plus ie les considere, & plus me sens impotent de les nombrer. Car qui seroit celuy, tant fust eloquent, & parfait en l'art d'oratoire, tant plein de diuin esprit, qui peust seullement les comprendre en son entendement? Vous estes ceulx, qui m'auez receu des le vêtre de ma mere (s'il faut ainsi parler) c'est a dire, des l'issue de mes estudes: & qui m'auez entretenu en vostre ville, & honoré de vos gaiges. Qui m'auez commis, ce qui vous estoit le plus cher: c'est le salut de vostre republicque, & la santé de vous, & de vos familles. Et iacoit, que lors que fu introduit, aucuns de vostre Senat, fussent en doubte de m'accepter, ayans esgard à mon Ignorante ieunesse, & incogneuë experience en l'art de Medecine: toutesfois le tout fut ratifié, & les opinions confirmees par la sentence d'vn bon Vieillard, Seigneur de la bataille: (duquel les en-

sans sont encores florissans en vostre republique) qui comme vn Nestor entre les Princes Grecz, leur remonstra, que ma ieunesse ne leur pouuoit tourner qu'à proffit, d'autant (dit-il) qu'il nous sera plus long temps secourable: Et en fin cognoistra mieulx le climat de ce pays, pour mieux vser de son art. d'Auantage bien souuent les plus vieils ne sont pas les plus sçauans. Ceulx qui nous l'ont presenté, ne nous vouldroient pas abuser. A ceste sentence vn chascun acquiessa, & par commun accord, fu receu à vos gaiges. Et desspuis auez tousiours augmenté, ce qu'auiez liberalement commencé, continuant de mieulx en mieulx, en voz benefices enuers moy. Mais d'autant que ce m'eust esté trop lourde faulte, de ne les recognoistre, en nulle sorte, & m'eust tourné à grand ingratitude, si pour la grandeur d'iceulx ie n'eusse peu satisfaire à mon deuoir, pour en recompenser quelque petite partie, que pour le moins, ie vous eusse monstré, combien ie me sentois obligé à vous, vous offrant quelque petit present, qui vous eust esté arre & tesmoing immortel, du bon vouloir, que ie porte à vostre republique, puis que par autre moyen n'y pouuois satisfaire. Mais d'autant que vostre liberalité, à tousiours esspandu largement semence en moy, attendant que quelque fruict luy en peut reuenir à l'aduenir. Ce vous seroit chose desplaisante, si du tout elle en estoit frustree, ou pour le moins n'en faisois quelque recognoissance: qui est la moindre chose, que ie pourrois faire. Parquoy, me suis deliberé, vous en presenter vn petit, ressemblant les pauures du temps passé, lesquels quãd ils n'auoyẽt point d'encens, pour offrir à leurs Dieux: Prenoyent vne maniere de poudre, faicte de fourment rosty, auec du sel, lequel ils iettoient sur leurs hosties, qu'ils immoloyent, en lieu de choses plus precieuses, & plus aromati-

ques. Außi ſentent combien eſt ma faculté petite, & mon eſprit d'eſtitué de ſcauoir, n'ay toutesfois crainct, vous preſenter de rechef ce petit traicté. Auquel, ie confirme, ce que i'auois deduict au premier, de la faculté de l'Antimoine, que i'auois dedié à vos Seigneuries: Ou ie penſois auoir ſi bien deduict mes raiſons, qu'à mon iugement pouuoiet ſuffire à contenter vn chaſcun. Mais c'eſt choſe bien difficile, & a eſté de tous temps, principallement entre les Medecins, qu'vn liure puiſſe eſtre mis en lumiere: qu'il ny ait quelque cerueau chatouilleux, qui ny trouue à mordre & reprendre. Ce qui m'eſt aduenu, comme à pluſieurs aultres, & es plus ſcauans de toute l'antiquité. Car il s'eſt leué vn Docteur de Paris qui (ſans eſtre offencé de moy en nulle maniere) à charretees d'iniures, & außi peu de raiſons, m'eſt venu aſſaillir, penſant par ſa detraction, acquerir bruit & honneur. Et pour mieux m'eſtonner, des le commencement (qui eſt le vray ſtratageme, & prudence militaire) s'eſt rangé à monſieur Charnauallet, Cheuallier de l'Ordre, tres-vaillant, & expert en l'art militaire, duquel il s'eſt fortifié, me preſentant le combat: & l'a prins pour ſon perrin. Ce n'eſt de merueilles, voyant la partie ſi forte, ſi du premier coup, n'ay eſté eſtonné: ayant deux choſes contre moy, qui ont puiſſance, de donner victoire à leurs fauoriz. La reputation, & faueur de monſieur Charnauallet, ioincte auec ſa prudence, & dexterité aux armes. La renommee, & tiltre, de mõ aduerſaire, qui eſtant docteur de Paris, viuant ordinairement auec les plus ſcauans de l'Europe, me donne craincte, ſeullement par ſon nom. Car que pourrois ie faire, qui n'ay l'vſage de la guerre, qui n'ouy iamais tabourin, ne trompette, ſonner alarmes: qui ne deſguynay iamais eſpee: contre vn Cheuallier ſi bien expert aux armes, & ſi

cheualleureux? d'Auantage qui n'ay versé es lettres, qui n'ay aucun sçauoir: estant tousiours eslogné du lieu, où florissent les sciences, & bonnes lettres: N'estudiant que a la desrobee, & auec maistres muets. Et maintenant me presenter deuant vn, qui est aßidu aux lettres: qui a vn esprit diuin, qui à absoult toute encyclopedie: Ne me seroit ce point plustost temerité: que hardiesse? si ie voulois accepter le combat? Et me presenter nud, contre vn armé de toutes pieces? destitué de force, & vigueur, cõtre vn ieune hercules, courageux & robuste? Ce sont les causes qui m'ont tenu long temps suspens: & qui m'ont faict differer: si ie deuois accepter cest offre de combat, ou le refuser. Et estant mon esprit en ce doubte: agité d'vn costé & d'autre: comme vne nauire, au millieu des vagues de la mer, durant vne tourmente: Ne sçauois que resouldre, & a quoy me tenir. Combien que la noblesse, & debonnaireté de monsieur Charnauallet, me donnast plus de courage, que sa hardiesse de craincte. Toutesfois le grand sçauoir de mon aduersaire, auec sa reputation: mestonnoit beaucoup: & m'ostoit tout le courage. Mais apres auoir repris mes esprits, & m'estre enquis de l'vn, & de l'autre: ay trouué a la parfin, que ce que ie craignois le plus: seroit ce, qui m'ayderoit le myeux en mon affaire. D'vne part, la vertu, la noblesse, & magnanimité, de monsieur Charnauallet, qui me pouuoyent du tout espouuanter: ont esté celles, qui mont osté toute craincte: & mont suscité à prendre cœur. Car iacoit qu'entre les cheualliers de france, Il merite d'estre nombré aux premiers rangs, de ceux, qui ont parfaicte experience des armes: Si est-ce, qu'il a conioint auec elles, l'estude des bonnes lettres, & est fauorable a ceux, qui les suyuent, où qui y veullent paruenir. Qui est la cause, que i'ay tant esperé de sa bon-

té:que ores,que ſerois tombé au combat :ne permettroit,que fuſſe du tout accablé:mais me voudroit couurir de ſon bouclier:pour ſauuer mon honneur. Tãt eſt de cœur genereux, & benin enuers ceux,qui ont ce bon vouloir,de ſecourir a la republique. D'autre part,la doctrine excellente, & l'authorité de mon aduerſaire, me tient la main,& me donne courage. D'autant, que ſi ie ſuis ſurmonté: de luy: me tournera plus a honneur, d'auoir combatu contre vn tel perſonnage,ſi bien qualifié en l'vniuerſité de Paris: que ne me ſera deshonneur,d'auoir eſté ſurmonté. Et comme dict le Poëte, Ce n'eſt pas grande gloire,& le trophee n'eſt gueres magnifique:ſi vn pauure vieillard,abeſty,& deſpourueu d'entendement,eſt ſurmonté d'vn tel docteur,comme luy. Mais il y a bien vne autre choſe,qui me recree, & qui plus me rend prompt, à prendre bon courage:c'eſt voſtre faueur: laquelle m'a donné telle vigueur,& hardieſſe: que quand ils ſeroyent d'auantage: ie ne les craindrois point. Parquoy fulcy,& rẽforcé d'icelle:accepteray le combat. Et iacoit que par la vieilleſſe, mes membres ſoyẽt titubans & aſſoupis,ſi eſt-ce,que ne me cacheray, Mais deſcendray en l'harene,auec mõ ennemy. Eſperant tant de vos graces: que me ſeres touſiours fauorables & me tẽdres la main,en quelque peril,ou ie pourrois tomber. Et de ma part,vous promets,dedier ma vie,mon eſtude,& tout mon labeur,a vous, & a voſtre republique:pour la ſeruir,ſelon l'eſtat, auquel il a pleu a Dieu, m'appeller.

Erratorum emendatio.

Pagina 4 linea 25 n'estoit
Eadē pagina, li. 28 & superfluum est
Pagina 5 linea 37 soit
Pagina 6 linea 7 l'hospital
Pagina 8 linea 21 charlatem
Pagina 15 linea 23 ayans
Pagina 19 linea 13 alteré
Pagina 20 linea 17 troisieme
Pagina 24 linea 36 difference
Pagina 26 linea 7 autemperé
Pagina 27 linea 4 semper viuum
Pagina 29 linea 2 viser
Pagina 30 linea 26 encontre
Pagina 33 linea 7 bien
Pagina 46 linea 17 mis, & linea 12 phrenetique, & linea 35 deuxiesme
Pagina 50 linea 3 consument
Pagina 51 linea 11 trois
Pagina 54 linea 1 s'estend
Pagina 55 linea 8 soude
Pagina 59 linea 17 marchasite
Pagina 56 linea 14 Docteurs
Pagina 60 linea 28 propositions
Pagina 62 linea 1 qui l'achettent
Pagina 64 linea 35 pas
Pagina 64 linea 18 me concedés
Pagina 65 linea 35 trallian
Pagina 68 linea 16 passent
Pagina 69 linea 11 eccoprotica
Eadem pagina linea 36 choses
Pagina 83 linea 13 au
*Pagina 85 linea 22 4e*
Pagina 88 linea 21 fausse
Pagina 89 linea 17 concaue
Pagina 90 linea 5 voisines
Pagina 94 linea 4 hastent
Pagina 96 linea 17 entendu
Pagina 97 linea 23 oppugnee
Pagina 98 linea 1 affinité
Pagina 100 linea 20 sang
Pagina 106 linea 16 reluire, & linea 21 que celles
Pagina 112 linea 39 Æneide
Pag 113 linea 30 adde post agent, contre son contraire
Pagina 116 linea 15 saunes
Pag 121 linea 11 voyons
Pagina 126 linea 2 ont
Pagina 126 linea 15 sçauiés
Pagina 130 linea 24 innixus, & linea 25 azurés
Pagina 134 linea 9 malobathrum

A MON TRESHONORE' SEIGNEVR, MONSIEVR DV MESNIL, Aduocat pour la Maiesté en sa Court de Parlement de Paris.

IL y a i'a long temps, que i'ay experimenté estre fort veritable le dire du bon vieillard Hyppocrates: Que beaucoup de sciences engendrent de grands trauaux, & dangers, a ceux qui les acquierent. Mais grands proffits, & plaisirs à ceux, qui en ont la iouissance. Entre lesquelles ie mets l'art & science de Medecine: laquelle est si difficile à acquerir, que la vie de l'homme n'y suffist pas, quelque labeur qu'on puisse prendre. Car combien faut-il de temps, à cognoistre exactement toutes les parties du corps humain: la positio, l'action, l'vtilité, le nombre, la grandeur, la complication, la conformation, la conionction qu'elles ont ensemble. Cela s'apprend il en peu de temps? Combien coulent de siecles, auant qu'on puisse attaindre à l'intelligence, & iugement de toutes maladies, des causes d'icelles, & des diuers remedes: lesquels dependent de la cognoissance parfaicte, de tous les simples, tant herbes, racines, arbustes, arbres, semences, fleurs, fruits, que de toutes terres, tant metalliques, que non metalliques, & de tous metaulx. Ie laisse la difficulté de la cognissance des pouls, la consideration des excrements, qui sortent du corps. La cognoissance des astres, & de toutes choses qui peuuent alterer l'air: par la mutation duquel noz corps sont chongez de santé en maladie, où de maladie en santé. Combien faut il de labeur, combien faut il veiller, pour acquerir telle science? Ie dy à ceux qui veullent estre vrais Medecins, de faict, & non de nom. Ie ne parle de ceux, a qui il suffist de sçauoir faire de beaux recipez, n'ayant autre but, que d'amasser argent. Mais de ceux, qui veullent proffiter à la Republique: & par leur trauail augmenter tousiours, & enrichir c'este tant excellente science de Medecine, sans laquelle nostre vie n'est pas vie. Et est necessaire (comme dict le Poëte) d'endurer faim, soif, froid & chaud, auant que paruenir à telle cognoissance. Or s'il est ainsi, que telle difficulté ensuit c'este science, & que pour en cognoistre vne partie, beaucoup se sont exposez au peril de leur vie, pour voiager, & visiter les Regiõs loinctaines: a fin d'auoir plus ample, & certaine cõgnoissance des simples. Et pour mieux subuenir aux maladies des hommes, qui en prennent le plaisir & le proffit, sans se hazarder à nul danger. Ce n'est pas de merueilles, si le bon vieillard a dict, que telle science apporte à celuy qui la veut acquerir, beaucoup de labeurs, & grands dangers: Et qui pis est le plus souuent au lieu de recompen-

ã

ſe & de grace, apporte enuye, & calomnie à celuy, qui l'a acquiſe. Comme il m'eſt aduenu. Car de tout, ce, que i'ay labouré, depuis plusieurs ans, m'excerçant en la Medecine, en la Pharmacie, & en la Chirurgie, m'eſt tourné à enuie. Et ceux qui ont prins le proffit, & le miel de mes labeurs: ont eſté les premiers, qui m'ont eſté ennemys mortels: & qui au lieu de me recognoiſtre, ont detracté de moy.

Mais d'autant que la condition des hommes eſt telle: que des biens faictz: la memoire ſe perd facillement, & bien toſt: & que cela eſt aduenu, à plus grands perſonnages, que ne ſeray iamais. Comme diſoit Alexandre: C'eſt vne choſe qui aduient aux Rois, que d'eſtre blaſmé, pour bien faire: Ie me reconforte, & ne ſucc̃obe pas ſi toſt au mal: c̃ome ſi i'eſtois ſeul: à qui on euſt r̃edu calõnie, pour grace. Les hiſtoires, en ſont toutes pleines, tãt Grecques, que Latines. Car ceux qui ſe ſont dediez, & qui ont expoſé leurs vies, pour le ſalut du public: pour toute recompenſe, les vns ont eſté chaſſez hors leurs villes, les autres fauſem̃et accuſez, & calõniez, les autres y ont perdu la vie. Bref nous ne trouuõs gueres de perſonnages, qui aỹet voulu s'expoſer pour le public, ou procurer ſon bĩe: qu'ils n'aỹet rapporte le plus ſouũet, pour leur rec̃openſe, par leurs enuieux, ou quelque deſplaiſir, ou la mort. Et telle maniere de faire, à eſté obſeruee de tous t̃eps: & dure iuſques à ceſte heure. Et s'il faut faire c̃oparaiſon, des choſes petites, aux grandes: ie puis teſmoigner de moy: que telle choſe m'eſt aduenue. Car pour l'amour que i'ay touſiours porté à la Republique: à laquelle me ſuis dedié, & me ſuis expoſé en mille perils de ma vie, allant viſiter les peſtiferez: Les vns par faulx rapport, que l'on me taiſoit la maladie, & y eſtans, eſtois abreué de leur poiſon, & le plus ſouuent ſans y auoir remedié. Les autres, qui m'eſtoyent amys, de mon bon vouloir, & en deliberation de les ſecourir, & ne les abandonner iuſques a l'extremité: Et quand ie ne venois au deſſus de mon deſir, & que la maladie reiettoit tout mon ſecours, Dieu ſçait qu'elle faſcherie i'auois en mon cœur, & qu'elle triſteſſe. Et m'eſtonne, que tels ennuys ſeuls, ne m'ont cauſé la mort, d'autant que ne pouuois donner remede qui peuſt dompter c'eſte effrenee maladie. Toutesfois, i'auois touſiours en mon cœur, que Dieu m'ayderoit en c'eſt endroit: & me donneroit moyen de trouuer quelquefois vn remede, pour me contenter, & ſecourir tãt de pauures miſerables affligés. Ce que m'eſt aduenu par ſa grace, apres auoir leu les Commentaires de Matheolus, ſur Dioſcoride: eſquels il a enſeigné liberalement des remedes fort exquis. Entre leſquels, il a eſcript la preparation de l'Antimoine, auec l'experience faicte par gens doctes (ainſi que i'ay deſduict au liure que i'en ay faict). Et toutesfois ne voulans prendre pour argent content: ce que i'en auois trouué par eſcript: l'ay voulu eſſayer. Et ayant trouué la choſe veritable: n'ay point voulu eſtre ingrat, & enſeuellir (c̃ome beaucoup font) ce qui eſtoit proffitable, à tout vn royaume. Mais ſi toſt que ie l'ay eſcript & publié, Dieu ſçait, c̃obĩe i'ay eu d'ennemys, & calõniateurs. Et principallem̃et ceux qui à peine ont de bien loing ſalué la Medecine, & qui ne ſen ſont approchés de dix

lieues,ont esté les principaux,qui en ont à pleine bouche desgorgé c͠tre moy vne iliade d'iniures. Esquelles toutesfois par temps,mes aureilles s'estoyẽt endurcies, & n'en tenoyẽt plus de compte. Mais à la fin s'est esleué vn Docteur de Paris, lequel peut estre induict par autres, qui n'osans commencer la guerre,la sentãt indigne de leur authorité pour la villeté de la chose l'ont enuoyé essayer le gué, m'assaillant à cor & à cry,comme si i'estois vn thriacleur,ou quelque Medecin faict à la haste. Et auec iniures,s'est formalizé contre moy,& contre l'Antimoine: suscitant tant les Marchans de Paris,que ceux de Venise. Et comme on m'a rapporté:la cause s'est tellement eschauffee,qu'elle en est venue deuant la Cour souueraine de Paris: & ont soustenu aucuns Medecins,que l'antimoine estoit vraye poison. Et d'autant que i'ay entendu par quelqu'vn de mes amys que ayant mon liure en la main:auez soustenu,de vostre grace: la chose deuoir estre examinee plus à plein:sans la blasmer,& reietter si soudainement,deuant qu'elle fust mieux discutee: Ay pris c'este hardiesse, apres auoir respõdu aux argumens du Docteur Greuin:de vous supplier, Monsieur, desrober quelques heures,des moins occupees à voz plus serieux affaires:pour passer voz clers yeulx, sur ce mien petit labeur:qui vous c͠firmera (a mon aduis) en vostre premier iugement,sans plus ample d'isquisition. Et d'autãt,que la chose est d'importance, & que l'vn & l'autre s'est garni de raisons, Je vous supplie,me faire c'este grace, de examiner les miennes: Et si elles ne sont vallables, ie suis prest à recognoistre ma faute. Mais si elles sont bõnes:ie vous supplie,que le bõ droict me soit gardé. Et qu'on ne perde point vn don:qui peut beaucoup proffiter:pour cõplaire à vne calõnie trop euidẽte,de beaucoup:qui pour blasmer autruy,cherchẽt leur gain, & au detrimẽt du public. Et pour le premier:ie leur cõcede,que l'Antimoine soit poison,cõme sõt leurs medicamẽs laxatifs:d'esquels ils vsent ordinairemẽt, & encores,non si pernicieux,comme i'ay desduict en mon liure: & qui seroit ennuyeux,à reiterer. Mais qu'il soit venin,si dangereux & mortel,comme ils crient,ie leur nye: Autremẽt tous ceux qui en auroyent pris seroyent morts. Et à ce qu'ils disent,qu'il est mineral,caché soubs la terre:comme vne chose que nature a voulu cacher:de peur qu'on en vsast. S'ils ont allegué c'este raison,elle est si froide: qu'elle refroidiroit les estuues de Neron,(comme dict l'Adage.) Y a il chose plus cachee,que les perles:que l'on va cercher, iusques au fond de la Mer, à cinquante,ou soixante brasses de profond. Et toutesfois ils en vsent ordinairement. Le Coral,ou se prend il,sinon au profond de la Mer? l'Or,& l'Argent ou se prennent ils,sinon dedans les profondes entrailles de la terre? Et comme dict Pline,au lieu des enfers? Et toutesfois ils entrent en nos medicamens. Combien y a-il de mineraux,desquels nous nous aydons en Medecine. La pierre de l'Azur,est elle pas pierre mineralle,cachee en terre,auec les mineraulx? La pierre Armenique,de laquelle Alexandre Tralliain faict tant d'estime, n'est elle pas mineralle? Pourquoy donc desprisent ils l'Antimoine? Est il plus caché que

ceux que ie viẽs de nommer? Si tels ont vertu excellente, comme on a trouué par experience: pourquoy n'en aura l'Antimoine? Comme si la vertu du ciel n'auoit penetré iusques à luy, pour luy donner force & vertu celeste, comme aux autres pierres mineralles & metalliques. C'est bien mal consideré ce que les Philosophes ont dict de la terre, quelle est comme vn centre, au milieu du monde, receuant en elle par les rayons des astres toute la force & vigueur celeste, par laquelle, tous noz medicamẽs reçoiuẽt des vert⁹ admirables. Que trouuẽt ils en luy. Ie leur demanderois volẽtiers, par qu'el moyen ils ostent les humeurs corrõpu & pernicieuses du corps, pour le rendre en sa premiere santé? Et si telles humeurs ne sont pas venins à la personne? Il faut qu'ils me respondẽt, de deux choses l'vne, ou toutes deux ensemble. L'vne est de les alterer, quand elles ne sont trop corrompues, & quelles n'ont qu'vne nature à demy mauuaise. & les transmuer en suc naturel. L'autre est de les chasser hors du corps: quand elles sont venues à telle malice, qu'elles ne peuuent estre reduites en meilleure nature. Ou bien qu'ils facent l'vn, & l'autre, c'est d'alterer ce qui se peut muer en bon suc: & chasser dehors, ce qui est du tout corrompu. Par qu'el moyen telle chose est elle accomplie? N'est ce pas par medicamens, que Galien appelle Pharmaca, c'est à dire, venins. Et tout ainsi qu'entre les alimens, il en y a qui ont plus grande familiarité à nostre substance: & qui plustost y sont transmuez, & à moins de labeur, que d'autres, qui en sont plus eslongnez: Aussi entre les Pharmaques, ou medicamens, il en y a de plus estranges à nostre nature, que les autres. Car il en y a de si eslongnez, qu'a bon droict, nous les pouuons appeller venins: non pas mortels & deleteres, si on ne les prenoit à trop grande quantité, ou estans mal preparez. Et tels sont alexiteria, qui participent de venenosité, comme dict Galien au quatrieme liure des simples, lesquels alterent, ou euacuent de tout le corps, les humeurs corrompues, & nuisibles. Mais par quel moyen les tirent ils? Icy nous auons à considerer, la nature des medicamens, & la faculté, par laquelle ils font leurs operations. Nous sçauons, que tous corps naturels, sont composez de matiere, & de forme. Et que c'este forme, est cause de leur actiõ, & effect, laquelle tant plus elle est enclose en matiere dure, crasse, & espesse: & moins elle faict son operation, & plus tard, tant plus elle en est separee, & quelle soit auec vne matiere subtille, & legiere: & plus promptement elle faict son operation, & plus parfaictement. Comme nous voyons es medicamens, que nous voulõs appliquer sur nostre corps, ou au dedans: s'ils sont d'vne substance espaisse, & dure, nous les mettons en pouldre, la plus subtile, que nous pouuons faire Ce que Galien nous enseigne au troisieme liure de la composition des medicamens en general: ou parlant des metalliques, qui veult appliquer en vne picqueure de nerfs, qui sont d'vne substance terrestre, & dure: ne se contente de les broyer au Soleil, le plus chaut qu'il peult trouuer, auec du vinaigre fort aspre, par plusieurs fois, mais encores, quand il les veut mettre en besongne, il les broye de rechef, le plus subtilement, qu'il peut

à fin que ceſte forme, ayant ſa matiere ainſi ſubtiliee: ne ſoit empeſchee de penetrer, iuſques au profond de la playe. Tout ainſi nous faut il penſer de ceux, qui entrent dedans le corps: leſquels comme dit Galien au liure des ſimples: doiuent eſtre fort ſubtiliez: à fin que plus toſt, ils ſoyent diſtribuez par les lieux, ou nous pretendons les enuoyer, pour eſtre attirez par les arteres, & pour excercer leur action. Ie demanderois volontiers à celuy, qui a eſcrit contre moy, qu'elle eſt ceſte vertu, par laquelle nous voyons les humeurs mauuaiſes, & corrompues, eſtre tirees hors du corps? ſi c'eſt ceſte matiere viſible, du medicament, ou ſi c'eſt ceſte vertu ſpirituelle, autrement appellee forme, encloſe dedans icelle.

Nous auons ia dict, auec tous les Philoſophes: que c'eſt ceſte forme ſpecifique, encloſe dedãs ceſte matiere: qui eſt cauſe de l'operatiõ laquelle ils appellẽt, Vertu. C'eſte forme, ou vertu, eſt elle viſible, ou inuiſible? Si c'eſt vne, qualité ou proprieté ou eſprit. Nous ne la pouuons veoir de ſoy, ſinon par le moyen de ſon ſubiect. Quand il dict en ſon liure, que les Medecins, ont accouſtumé de mettre en infuſion, c'eſt à dire faire tremper, leurs medecines laxatiues, en certaines eaux, pour en tirer la ſeulle vertu: laquelle demeure en ceſte eau: en laquelle elles ont trempé. Ceſte vertu eſt elle viſible, ou inuiſible? Nous voyons bien la couleur de l'eau muee: ſi c'eſt Reubarbe, en iaulne ſi c'eſt pierre d'Azur, en bleu, ſi c'eſt Agaric, l'eau n'en ſera pas ſi claire: car telles qualitez de ſoy ne peuuẽt ſubſiſter ſans ſubiect. Mais la vertu, eſt elle viſible? Ie croy qu'il dira que nõ, nõ plus que l'eſprit du vin, n'apparoiſt ne au gouſt, ne au nez, ne à la veue, auãt que par bõ artifice on l'ait ſeparé du vin. Si dõc telle vertu, ou forme ſpecifique eſt cachee: & qu'elle n'apparoiſſe au ſens externe: Pourquoy appellera il Chymere, telle vertu cachee? Ie luy demãde d'auãtage: Si par telle infuſion, toute la vertu du medicamẽt peut eſtre tiree? S'il eſt ainſi, que ceſte vertu du medicamẽt ſoit vne forme ſpecifique, ou eſſence ſpirituelle: elle ne peut eſtre tiree, ſinõ par ſon ſemblable, c'eſt à dire, par vne autre eſſence ſpirituelle. Voz eaux diſtillees (Mõſieur le Docteur) & vos decoctiõs, ſont elles ſpirituelles; C'eſt à dire ne tenãs gueres de la matiere craſſe, & elemẽtaire? Cõſiderez premieremẽt voz eaux diſtillees, eſquelles vous mettez voz medicamẽs, pour en tirer ceſte vertu: ſi elles tiennẽt quelque portion d'eſprit. Et premieremẽt ie vous propoſeray l'eau d'Abſinthe: laquelle tãt s'en faut, qu'elle tiẽne riẽ de ſon eſprit, qu'elle ne retiẽt pas la moitié de la nature de l'herbe; teſmoing ſon gouſt. Car elle ne ſent riẽ d'amertume, qui eſt toutesfois le vray gouſt, & ſaueur de ſa ſubſtãce. L'eau de Cichoree, & tant d'autres retiẽnẽt elles toutes leurs proprietez? Vous me pourrez repliquer de l'eau Roſe, laquelle retiẽt de ſon odeur: & quelque qualité de ſa fleur. Mais nous reſpondons: qu'il eſt plus facile de tirer l'eſprit d'vne fleur, qui eſt la partie la plus ſpirituelle de l'herbe: que de l'herbe totale. Toutesfois, encores ne retiẽt la moitié de ſes qualitez: ſi elle n'eſt tiree, cõme il appartient. Teſmoing la lie, & les parties terreſtres, qui ſont au fonds: quãd elle aura eſté gardee longuemẽt. Ie ne ſuis celuy, qui ay meu ce doubte,

il y a ia long temps, que Ioannes Manardus en son quinsieme liure, a declaré ceste faute: auoir esté es Anciens, & estre encores pour le present. Et ceux qui pensent par telle maniere de distillation, tirer la vertu de l'herbe, veu que telle eau ne refere ne le goust, ne la saueur, ne l'odeur de l'herbe, d'ou elle a esté tiree, s'abusent fort. Et Ioannes montanus, l'a confirmé en ses liures: tellement qu'il asseure: auoir faict beaucoup de liures, pour enseigner la vraye maniere de distiller les eaux. Et si ceste eau distillee n'est que le phlegme de l'herbe, n'aiant que peu d'esprit, que fera la decoction de voz herbes, dedans leau, venant du puis, ou de la fontaine? & souuentesfois faicte auec herbes pendātes aux toicts, & a demy seichees. Parquoy ie conclus, que n'en tirez beaucoup de vertu: & que la purgatiō qui s'en faict, n'est gueres excellente. Et pour vous confirmer mon dire, que l'on prenne de bonne eau de vie, faicte de bon vin, & comme il appartient bien rectifiee, en laquelle on face vne infusion d'vne dragme de Reubarbe: Si on n'y apperçoit plus grande vertu: & que l'operatiō n'en soit plus grāde, & meilleure que de l'infusion de deux dragmes: cōme on à accoustumé de faire, ie veux estre appellé menteur. Car vn esprit, ne demande qu'a se ioindre a vn aultre esprit: comme toutes choses, qui sont semblables, demandent à estre cōioinctes, & attirez à leur semblable, & par leur semblable. Car nature s'esiouist en son semblable, & s'y conserue. Ainsi pour bien attirer vne vertu spirituelle d'vn medicament: il la faudroit tirer, par vn autre esprit. Voila pour quoy les Arabes ont inuenté les distillations, & circulations de leurs eaus, pour peruenir à ce but, de les rendre spirituelles. Afin qu'elles seruissent, pour tirer d'autres facultez spirituelles des drogues, desquelles, on se veut seruir. Car lors vne once de telles eaux: faict plus grande action, & monstre plus grandes vertus: que dix, de celles, qui sont distillees, comme on les d'estille communement. Et toutesfois i'entens, que beaucoup s'en mocquent: & ne trouuent c'este maniere bonne: non plus que la preparation de l'antimoine: qu'ils trouuent si mauluais: d'autant qu'il est mineral: comme si la preparation, & calcination qu'on luy baille, ne luy seruoit de rien, sinon de le rendre plus pernicieux, & plus contraire a nostre nature. Mais tout ainsi, que nous distillons par plusieurs fois, les eaux, & les circulons, & purgeons de la plus part des superfluitez elementaires: pour les rendre plus subtiles: aussi au lieu de telles distillations, & circulations, nous calcinons, & broyons en pouldre fort subtile, noz mineraux. Et non contēs, de les ainsi broyer, par plusieurs fois, ou au Soleil, le plus chaut que nous pouuons choisir: ou deuant vn grand feu nous les abreuuons de quelque liqueur, qui ait sa substance fort subtile. Ce que Galien nous à enseigné, en son troisieme liure de la composition des medicamens en general, ou il broye ses mineraulx, & les imbibe par plusieurs fois, du plus fort vinaigre, qu'il peut trouuer: pour les rendre tousiours plus subtils, & mieux penetrans. Et s'il est ainsi, qu'il ait eu si grand soin: seullement pour les picqueures des nerfs, qui sont en la partie externe du corps: qu'elle diligence deuons nous

auoir à broyer, & preparer ceux, qui doiuent entrer au dedans: & penetrer iusques es vesseaux, ou sont contenus les humeurs corrompues, pour les euacuer. Voila pourquoy, ceux qui ont parlé de l'Antimoine: ont esté soigneux, & diligẽs de le bien calciner? puis quand il est reduict en corps, de le puluériser le plus subtilemẽt, qu'il à esté possible: à fin de le preparer mieux à penetrer, iusques au lieu d'ou nous pretendons, arracher les superfluitez. Ce qu'il ne feroit, s'il demouroit en substance espaisse, & dure. Et vous diray d'auantage, ce qui n'a encores esté essayé: & ne dy pas, que ne l'essaye: que si en le broyãt, il estoit embeu par plusieurs fois, de quelque bõne eau de vie, bien rectifiee, qu'vn grain feroit plus d'operatiõ, que six. Car par ceste eaũ, il acqueroit encores vne plus grande viuacité, & subtilité, à penetrer, & attirer les excremens du corps. Et telle preparation, luy est au lieu de distillation, & circulacion, que nous baillons à noz liqueurs. Regardez à ceste heure messieurs les Medecins, & Apothicaires, si les pouldres de leurs compositiõs, sont bien puluerisees, & si bien meslees qu'on ne les puisse separer du medicament. Quand est de moy ie puis asseurer, estant à Paris, auoir veu apres la potion prise: au fond du gobelet, quantité de poudres, grosses, comme testes d'espingles. Ce qui m'aduient souuent pardeça. Qui est le plus souuent la cause, que la vertu de noz medicamẽs purgatifs, ne penetre pas iusques au lieu, ou est l'humeur peccante, & ne le euacue, mais demeure seulement en l'estomach, & puis descend aux boyaulx, sans faire grande attraction. Voila les fautes, que nous passons à pié sec: cõme nous nous amusons à petites: & en laissons de bien lourdes: lesquelles meritent bien estre corrigees, s'il estoit possible. Parquoy Mõsieur, voyant le debat estre suruenu entre les Medecins, touchant c'est Antimoine, n'ay trouué meilleur moyen, pour appaiser le tout: que de vous presenter mon liure auec mes raisons desquelles pouues iustement iuger: d'Autant, que ne vous laissez transporter par affections, a cause de l'estat, & degré que vous tenez, par voz merites: esleu par la souueraine maiesté de nostre Roy: pour estre l'oeil, & quasi l'oracle de toute la cour, non seulement pour rendre le droit à vn chascun: mais aussi, pour faire conseruer la science: de peur, que quelques impposteurs, ne mettent en auantt choses, qui puissent preiudicier, au salut, & bien public. Et me suistant asseuré de vostre doctrine que i'ay bien osé, vous presenter, ce petit liure, faict pour le bien, & salut commun. Et ne le pouuois mieux adresser qu'à vous, vray deffenseur, & vray publicole. Qui seruira (si ie ne suis bien deceu) pour clorre la bouche a ceux: qui iusques à ceste heure, ont crié contre moy, & contre l'Antimoine. Comme si c'estoit vne poison publique, pour faire mourir vn chascun. Que si mes raisons ne leur peuuent satisfaire: il y a vn autre moyen, pour en sçauoir la verité au vray, & pour oster tout debat. C'est qu'il est facile, à le faire expermentir, (cõme ie l'ay faict) es pauures de l'hospital, frappez de peste: esquels peut estre exhibé, par le Chirurgien, en temps, & heure. Et si par trois ou quatre experiences, vous voyez la chose bien succeder, quel danger sera ce, d'en laisser vser en telles, & si dangereuses

maladies: a ceux qui en auront affaire. Mais ordonné par doctes Medecins, & non par ignorans. Galien se contente de la cognoissance d'vn medicament, & s'en asseure: quand il en a eu trois ou quatre experiences. Et vous en pouuez auoir plus de cent, s'il vous plaist. Parquoy vous suppliray de rechief, pardonner à ma temerité, & impudence: qui vous ay osé presenter & dire par escript, ce que n'eusse eu la hardiesse vous le dire de bouche, tant eusse eu de honte. Mais le liure, comme dict Cicero, n'a point de honte: Aussi auoir egard à mes raisons Lesquels, si ne les trouuez bonnes, & vallables: ie suis prest à subir vostre iugement, & correction. Dieu par sa grace, vous maintienne en bonne, & longue vie

De la Rochelle ce premier iour de Decembre, 1566.

I. L. R.

AEsopi Gallus curuo gemmam vngue repertam
Dum versat paleas pro nihili reicit,
Sic vulgus stolidum, quorum non percipit vsus,
Despicit, aut etiam censet agenda procul,
Quod certè stibio nostro male contigit æuo,
De quo Naturæ est magna querela bonæ,
Rem pretij tanti, magnosque parabilem in vsus
Damnari, extremo supplicioque dari:
Launæus faciens Naturæ dona benignæ
Pro merito, & docta singula mente notans,
Errorem atque boni contemtum euellere tanti
Instituit, magno dignus honore labor,
Attamen, vt res sunt hominum, contraria scriptis
Greuinus toto sparsit in orbe suis.
Sed nihil ille animi fractus multo acrior instat,
Atque hostem tantum gestit habere virum:
Arma eius ratio, & docta experientia mater
Artis, & antiquûm scripta diserta virûm:
Arma, quibus doctis vis nulla potentior, & quæ
Vel cogant nostros astra subire pedes,
Qui veri studio traheris, causásque latentes
Nosse cupis, doctum perlege lector opus.

CHANT DV S. DE LA GVILLOTIERE, GENTILHOMME BAS-Poictevin, ſur les diſcours de l'Antimoine de M. L. de l'Aaunay tres-renommé & experimenté Medecin ordinaire à la Rochelle,

Et de M. Iacques Creuin docteur en Medecine paſſé en la ville de Paris.

QVAND le bon Triptoleme acouſtuma la Grece
A gouſter les douls biens de la blonde Deeſſe,
Le peuple qui viuoit de figues & de gland
Quelque temps rebuta ce threſaur excellent:
Peuple lourd, & ſuiuant du pourceau la nature
Qui cropit en l'ordure.
Quand Lycurge Spartain feit luire le Soleil
De ſes treſ-iuſtes lois, il y perdit vn oeil:
Et touſiours l'ignorance a heurtee ennemie
De quelque inuention, qui ſoulage la vie
De nous poures humains, tient le pas arreſté,
A l'ancieneté.
Les deux freres Romains n'eurent longue duree,
Et n'auancerent rien par leur langue dorée,
Ni par leurs fortes mains: car leurs nouuelles lois
Le ſenat repoulſa d'vne commune vois:
Et lors le populaire, & eſgale iuſtice,
Feict place a l'auarice.

Les sages inuenteurs ne sont iamais en pris,
Et sont du sot commun combatus & repris,
Et peu auctorisez, aumoins durant leur vie,
Ains subiects à la fiere, & faulce ialousie
De ces vieux ignorans: & iusques à la mort
Les bons souffrent ce tort.
O terre de Paris creue, & nous ren les vies
Des Houlliers, des Fernels, & des meilleurs Syluies.
Pour condemner l'erreur d'vn tas de ieunes veaux
Qui veulent rabrouer tous les moyens nouueaux
De nostre guerison, & font vn tort insigne
A vostre Medecine.
Les vieux ont enseigné, que le mieus de c'et art
Gist en l'experience, & la meilleure part
Des simples en depend: On void la scammonee,
Inciser du cerueau l'humeur enracinee,
Et l'Aristolochie asseurer de la dent
Du craignable serpent.
L'espreuue la monstré. De maint simple l'on vse
A present, qui le temps du grand Galen accuse,
Et qui voudroit s'ayder, du maigre & fad potage
Qu'il offre aux degoustez: ne seroit iugé sage.
Luy alors l'inuenta, son scauoir curieus
Ne dependit des vieus.
Or Greuin à loué aux drogueurs mercenaires
Sa langue, & aux crochets, d'vn tas d'Apoticaires,
Aux viels recepissez. Et veut pour estre sain,
Que tout soit rachapté de leur auare main

De tout nostre vaillant. Des drogues l'abondance
Une disette auance.
Plustost que la santé, Et puis conclud Greuin
Qu'on le doibt escouter comme oracle diuin
Et docteur de paris: tu seras glorieuse
Excellente cité, autant que populeuse
Si pour peu de sçauoir chés toy mis en auant,
Lon croid Greuin sauant.
Et LAUNAY né chés toy, or viuént au riuage
De la barbare mer en expert & vieil aage
Soict hors toy peu prise, s'on ny veut receuoir
Le secret qu'a LAUNAY mieux que Greuin sceu voir
Dans l'Antimoine, & si, par Greuin l'on accuse
De poison qui en vse.
Bien qu'il soit preparé l'ignorant ne void pas
Que de quelques venins l'on fait souuent grand cas
Aux compositions, & de chair de viperes,
Et de noirs scorpions, & des plantes ameres
d'Ellebore & Turbit, & force mineraus
Guerisseurs de nos maus.
Bien pis, ce grand docteur va blâmant Matthiole
De qui le haut renom par tout le monde vole
Et pense seul sauoir, & prise moins que rien
Nostre docte LAUNAY qui maugré l'effort sien
Maugré sa pale enuie, & laide medisance
Florira par la France.
Et point ne luy nuira tout escrit blasonneur
Ni la dent de Greuin, ains croistra son honneur,

D'autant que la vertu sort en plus d'euidence
Quand elle a soustenu l'ennemie puissance
De blâmeurs vitieux?souuent l'obscurité
Prend de la sa clarté.

Comme la plante heureuse encores qu'on la presse
Et foule obstiniément plus elle se redresse.
Ainsi sera LAUNAY bien qu'iniure de temps
En sa vie l'outrage,encor aprez mille ans
Sa vertu s'aquerra vne victoire belle,
Et gloire non mortelle.

Comme tant d'hommes grans dont leurs fauls citoyens
Furent cruels meurtriers:puis regrettans les biens
Qu'ilz en auoyent receus,leur dressoyent des autelz
Les honorans ainsi que les haults immortels
Et deifians ceus ausquels leur fole enuie
Auoit osté la vie.

Or Greuin son fouet se rongera les doigts
De regret,& despit tous les iours mille fois
Voyant les grans effects de la drogue nouuelle
Qui parlans pour LAUNAY porteront sa querelle
Et donneront le nom de zoïle à Greuin,
Et peust estre la fin.

Sonnet de Maiſtre Pierre Bouchet Rochellois.

CE que le cours des ans, le meſpris, l'ignorance,
Ont longuement couuert, & aux ſens, & aux yeux,
Par temps, ſoing, & ſcauoir ſe decouure, & voit mieux
Qu'onques en ſa premiere & clere connoiſſance.
Puis la neceßité mere des ars, auance
Les eſpris, & les mains, & nous rend ſoucieux
D'acquerir par eſpreuue vn ſcauoir gratieux,
Dont l'honneur & proffit ſont ample recompence.
Ainſi iadis eſtoit entre les metalliques
l'Antimoine connu, ſes vertus, ſon vſage,
Dont noſtre de Launay ramene les practiques
Par raiſons, par eſpreuue, & docte teſmoignaige,
Qui ſont griefz à Greuin, ce flateur de boutique s,
Mais verité vaincra le temps, & ſon outrage.

RESPONCE AV DISCOVRS

de Maistre Iacques Greuin, Docteur de Paris, qu'il a escrit contre le liure de Maistre Loys de Launay, Medecin en la Rohelle, touchant la faculté de l'Antimoine.



E ne fu iamais si estonné, qu'a l'heure, que le messager
de ceste ville me presenta vostre liure: auec quelques au-
tres lettres, qui m'estoyent enuoyees, de pardela, sans me
dire, qui luy auoit baillé. Ie le pren: & conuoiteux de le
lire: entray en mon estude, & le lis tout du long, auāt dis-
ner, laçoit que l'heure s'approchast, de mettre cousteaux
sur table, lors que ie le receu: Neantmoins voyāt estre venu d'vn docteur
de Paris: n'espargnay ma peine, a le voir: pour apprēdre tousiours quelque
chose, d'vn tel personnage. Car bien souuent, nous pensons sçauoir, & e-
stre bien asseurez de nostre faict, que nous en sommes bien loing, & vo-
yons aller tout au cōtraire. Comme il m'est aduenu. Car a mon iugemēt,
i'auoys basty vn si bon bouleuert: si bien garny de viures, & artilleries:
qu'il m'estoit aduis, qu'il estoit imprenable: Et que nul canon, ne le peut
demolir. Et y pensois demeurer en asseurance, comme estant inuincible,
sans aucun effroy. Toutesfois me voyant assailly d'vn si vaillant Cheua-
lier: ne doubtez, qu'incontinent ay changé de courage: & le cœur m'est
failly, prest d'abandonner mon fort, & les armes. Car que feroit vn pig-
mee, contre vn hercules, vn nouueau soldad, contre vn vieux routier de
guerre. Vn escolier contre vn docteur: vne pulse, contre vn elephant.
Vous pouuez dire, ce que dict Cesar, en son triomphe darmenie, veni,
vidi, vici. C'est a vous la victoire. Ie baille les mains. Il n'est question que
de receuoir les loix du victorieux. Lequel ne sera si cruel, que de me trai-
cter rudement. Et tout ainsi que la victoire aura esté sans sang, & sans pou
dre, (comme dit l'adage), aussi les cōditions, en seront plus doulces, & a-
miables. Iouxte le dire des romains, parcere subiectis &c. Ie croy que
vous auez le cœur si noble: que ne me feres pis, que feist quelquefois vn
lyon, a vne poure esclaue, errante, par les desers de lybie, laquelle l'ayant
rencontré, & se iettant a genoux deuant luy: luy dist, que la proye n'e-
stoit digne d'vne si noble beste: qui presidoit sur toutes les autres. Ce n'e
stoit pas, ou il deuoit monstrer sa magnanimité: mais en bestes de pareil
courage. Et a ses paroles, acquiesça le lyon: & la laissa sans luy faire mal. Ie
vous en puis autant dire: que ce n'est pas a moy, a qui deuez presenter la

bataille, ne me prouoquer. Le combat seroit inegal. Ie ne suis digne de lire de cesar. Cerchez vostre pareil. Vous estes docteur, ie ne suis que disciple. Vous estes aueeques les plus doctes de leurope: ie ne suis qu'auec des marchans. Vous lisez aux escoles. Ie ne scay pas lire, Quel honneur vous peut il venir, de la victoire? Gardes vostre prouesse contre gens de vostre qualité, & contre ceux, qui vous peuuent respondre. Prenez exemple au chien qu'anuoya le Roy d'Albanie a Alexandre le grand, luy disant qu'il esprouuast sa force contre les bestes dignes de son courage Le Roy Alexandre voyant vn si beau chien, & si grand: y print grand plaisir. Puis pour en auoir le passetemps, luy presenta des cerfs, des sangliers, des ours, mais le chien fut si fier: qu'il ne se daigna bouger de sa place, pour les aller combatre, Les estimans indignes de sa cholere. Parquoy le Roy indigné, & pensant qu'il feist par vne couardise, le feist incontinent tuer. Ce qu'entendant le Roy d'Albanie, luy en enuoya vn autre: Luy mãdant: qu'il n'en auoit eu que deux, Desquels l'vn auoit esté tué par luy: & ne luy en restoit plus qu'vn: qu'il luy enuoyoit. Le pria qu'il le gardast & esperimentast sa force, contre des bestes dignes de sa prouesse. A quoy Alexandre obtẽperant, luy obiecta vn lyon, Lequel fut incõtinent discipé. Puis le mist deuant vn Elephant, lequel pareillement tua, a force de tournais, qu'il luy feist endurer. Aussi vous qui estes docte, & de doctrine singuliere, monstrez vostre sçauoir contre Mathiolus, duquel ie ne suis que disciple, comme vous dictes. Enquoy ie vous remercie, de l'honneur que me faictes, de m'appeller disciple d'vn tel personnage. C'est luy qui a mis en auant l'antimoine, qui en a escrit les choses admirables. Qui apres d'autres, ma suscité de l'experimenter. S'il y a faute, il vous peut respondre. Ne penses que l'aye fait par ambition, ou auarice, qui sont vos deux premiers canõs, tirez de la forge de timõ. Desquels auez cõmencé a abbatre mon paoure fort. Mais dieu en est tesmoing, plus que les hommes, Car premierement ambition ne me la fait faire. Et quand ieusse souhaitté, ou baaillé aprez les hõneurs de ce mõde, ou pour estre en grace de Roys, ou de grands seigneurs, ie n'eusse attẽdu si tard, & me fusse pourueu de meilleure heure, pour mieulx supporter la peine, Et pour le vous dire au vray. I'ay refusé de bonnes cõditions, Mais i'ay tant aymé la liberté de mon esprit, que i'ay mieux aimé me tenir en ma petite coquille, (comme la tortue), & a peu de gain, que de suyure les grãds seigneurs, & me precipiter en seruitude. Car ie sçay, comme, on si gouuerne, tesmoing le dire de Pompee, pris de Euripide, quand il s'en vouloit aller veoir le Roy Ptolomee, apres la guerre pharsalique. Il faut, dict-il, qu'vn homme se rẽde serf, quelque liberté qu'il ait: qui veut aller, chez les grands seigneurs. L'auarice ne me la point fait faire: car qui me cognoistra, ne me iugera a-

uaricieux. Veu le peu de biens de ce monde que i'ay. Et croyez qu'vn pauure homme, n'est iamais auaricieux. Auarice ne tombe, sur telles gens que moy. Mais toutesfois ie me contente. Ie vous pourrois alleguer les principaux medecins de la court, qui de leur grace ont vsé de ma petite maison familieremẽt: & ont cogneu mon petit ordinaire: Qui vous pourront porter tesmoignage, & de mon auarice, & de mon ambition. Ie croy qu'ils n'en ont cogneu vne seule scintille en moy. Mais ie vous prie, considerez, s'il y a lieu au monde, ou telles pestes ayent plus grãd regne, qu'a Paris. Ie sçay, qu'estant la, quels trafics, & qu'elles menees faisoyent certains medecins, pour estre introduis, au maisõs des riches, & pour pouser hors leurs compaignons, par mesdire, par flateries, par dons, par comperes, par commeres, voire iusques a donner gaiges a certaines femmes, qui gardoyent les commeres, pour leur faire le bec, d'appeller monsieur cestuy la, quand il estoit question, d'auoir vn medecin, pour quelqu'vn de la maison. Puis y estans vne fois entrés, par flatteries, par bonneteries, par railleries, & mots de gueule, (cõme l'on dict), estudioyent a entretenir les maisons. Brief, ie ne scaurois mieux comparer ce temps ici, qu'a celuy de Galien, quand il vint a Rome. Car comme il dit, celuy qui n'estudioit qu'a l'auancement de la medecine, au profit du public, estoit incontinent enuironné de calomniateurs, & d'enuieux. Et si d'auanture, il proposoit, ou predisoit des euenemẽs des maladies, plus certainemẽt que les autres: ores qu'il vint, comme il auoit predit: incontinent estoit diffamé, comme enchanteur, ou sorcier. Et s'il eust voulu soustenir son dire, comme veritable, le demonstrant par bonnes raisons: Incontinent, estoit accablé d'iniures, & aucunesfois de coups. Ou bien luy suscitoyent quelque calomnie par laquelle. Il estoit contraint, de vuider le pays. Ceux qui scauoyent bien saluer les grands seigneurs: qui leur donnoyent le bon iour: qui scauoyent bien gazouiller a table, bien flatter, bien bonneter, & faire force banquets, ceux la seuls, estoyent les bons medecins, estoyent les mieux estimes, & les plus appeles des riches. N'est il pas ainsi pour le present? telles pestes ne regnent elles pour le present, autãt, ou plus que de ce temps la: I'ay voulu pour le profit de la republique, diuulguer en frãçois, ce que Mathiolus a escrit premierement en Italien, puis en latin. Incontinent ay esté assailly, tant de ceux de ma ville, non seullement medecins, mais d'apothycaires, & barbiers, iusques a me chanter iniures, non point tant en ma presence, qu'au derriere de moy, m'appellãs empoisonneur. Et n'eust esté, qu'il y a eu tousiours de gens doctes, & d'authorité, qui ont soustenu mon honneur, & fauory en cela: ie ne sçay, si on ne m'eust point fait: comme on feist a Romme a Quintus? que l'on chassa, comme vn meurtrier voila le salaire, que l'on rapporte le plus souuent de la peine, que l'on

prend pour profiter a la republique. Et pour vous mõstrer ne que l'auarice, ne l'ambition ne ma esmeu a escrire le liure, ie vous diray l'occasion sans vous en rien dissimuler ne mentir. Il y a enuiron onze ans, que la peste fut grande par deça, a laquelle ne pouuions trouuer remede, car sa malice estoit si grande, qu'elle desprisoit toutes aides. Le plus souuẽt cõmençoit par vne fieure tierce, & estoyent les malades, apres les premiers accez, faisans bonne chere, se leuans, allans aucuns par la ville, au troisiesme accez des le commencement, on voyoit quelques pustules, comme morsures de pulses, rouges, lesquelles en moins de quatre heures deuenoyent liuides, & mouroit le malade, quasi en parlant. Ie sçay que deux, ou trois moururent, parlans a moy, & me tenans les mains. N'estoyent leurs pouls formiçans, que demye heure auant leur mort. On ne cognoissoit en eux signes de venenosité, que peu de temps. Aucun, a qui nature estoit plus forte: & qui auoit ietté quelque venenosité, par les emunctoires des parties nobles, viuoyent six, ou sept iours, mais a la fin succomboyent et lors quasi qu'on auoit quelque espoir de leur santé. Brief c'estoit vne peste si traistre, & si pernicieuse, qu'on ny pouuoit donner ordre. Et moy estant marry de veoir ainsi mourir mes amis, sans que l'aide, que nous leurs offrions, leurs seruist de rien, desirois de sçauoir quelque chose, qui peut domter ceste beste, si cruelle: & n'estoit iour, qu'en mon cœur, ne priasse Dieu, me faire tant de bien, que de m'en donner l'opportunité, & la iouissance. Long temps aprés, ie recouuray par le moyẽ d'aucuns de mes amis, les commentaires de Matheolus sur Dioscoride, qui auoyent esté imprimés, premierement en langue Italienne il y auoit long-temps, puis les auoit mis en langue latine, esquels n'estoyent encores escrit la preparation de l'antimoine. Mais quelque temps apres en recouuray des derniers, dont fus fort ioyeux. Toutesfois voyant ceste preparation assés difficile & longue a faire, n'eu pas grand vouloir d'y employer mon temps: & a cause des affaires vrgentes des malades, qui tous les iours suruenoyent, & esquels me faloit vacquer par necessité. Toutesfois, me souuint, que i'en auois quelque chose par escrit, en mes liures de recherche, il y auoit plus de vingt cinq ans, & aussi quelque preparatiõ de l'huile de l'antimoine, & autremẽt qu'elle n'est en de Rupescissa. Qui me feist penser, la chose pouuoir estre de quelque valleur, mais n'y mis pas grandement mon affection: iusques a ce, qu'vn marchant de la Rochelle, m'asseura en auoir veu vser en Angleterre en grandes maladies: & auec bon euenement. Et me descrit la couleur de la drogue, & la maniere, comme ils en vsoyent. Peu de temps apres, voici vn petit liure, fait par vn chirurgien de Poictiers: lequel mettoit de mot a mot, en langue frãçoise, la preparation de lantimoine, comme la descrit Mathiolus: asseurant par son li-

ure,en auoir sauué beaucoup,durãt vne peste,qui fut grande a Poictiers, apres sa prise. Qui me chatouilla d'auantage mon esprit , & me feist penser plus profondement. Car ie n'auoye rien en ce monde plus desirable, que de paruenir au moyen , de resister a telle beste furieuse, a laquelle, n'auions sceu trouuer bride,ne mors,qui la peut dõpter. I'auoye fait preparer l'electuaire diaton hematon des sirops de limons, des citrons , des electuaires,& opiates de toutes choses , resistantes a la venenosité. Eaux de scordium, de pimpinelle,de betoine,de chardõ benist,de marrubium & d'autres telles compositions mais le tout ne profitoit en rien .Ce pendant ie demourois entre crainte , & esperance , voyant que n'auoye certaine esperance du fait,sinon par ouir dire , & par escrit. L'escrit de Matheolus,m'asseuroit beaucoup: & les exemples,qu'il ameine.Mais l'experience,laquelle n'auois cogneue,que par l'ouir dire:me retardoit vn peu. Sur ce pensemẽt,s'adressa a moy vn passant,qui m'asseura, en auoir vsé en peste,& en auoir tousiours veu bien aduenir. Me voyant a demy incredule & scouant les aureilles comme a demy croyant, A fin , dit-il, que ne pensiez,que ce soit fable,faisons le tous deux,car i'en scay la maniere. Et quand il sera fait,en pourres faire l'experience,ainsi que verres a faire. Ce qui me fut agreable:& commençames tous deux a le preparer , comme il est *escrit:conferans tousiours la preparation de Mathiolus* , auec celle que i'auoys par escrit,il y auoit long temps.Et Dieu benist si bien nostre labeur,qu'eusmes nostre souhait accomply. Et ne me peus tenir de plorer de ioye,voyant saillir d'vne pierre si opaque & terrestre,vne tant claire,& tant pellucide. Ne vous estonnez, Monsieur, si i'en fu estonné, qui n'ay accoustumé de veoir choses singulieres,comme vous.Car,ou se trouuent elles qu'a Paris? Ie ressemble les paoures qui n'ont accoustumé de manger que du pain & des noix,ou quelque paoure viande. S'il aduient qu'ils ayent vn mourceau de mouton:ils le trouuent doux,comme succre & font grãd chere:Mais ceux qui ont accoustumé de mãger leur saoul de viandes delicates,n'en daigneroyent manger,& n'en tiẽnent conte,ils en demandent de plus delicates. Aussi il faut peu de chose a me faire estonner,d'autant que n'y suis accoustumé.Mais qui estes a Paris docteur,voyant toutes choses singulieres : frequentant toutes personnes de bon esprit:n'estes si facile a esmouuoir : & ne vous daigneriez amuser a choses si basses:non plus que l'aigle apres les mouches : mais tout le monde n'a pas c'est heur.Il n'est permis a chascun d'aller a Corinthe,comme dit l'adage. Il faut qu'vn chascun se contente de son fort.Et s'il est ainsi, comme dit Aristote au premier des parties des animaus,qu'il n'y ait chose si vile, & si abiecte en ce mõde, qui ne baille admiratiõ, a ceux qui sont curieux de cercher les secrets de nature .Trouuez vous estrange,si i'ay admiré vne

telle transformation, d'vn tel corps, & en si peu de temps, vous ne le deuez pas faire. Or ce ne fut asses de la veoir en mes mains, & d'estre paruenu a la perfection: si ie n'en auois l'experience, en plusieurs personnages, principalement en pestiferes: Car la estoit tout mon but. Desia quelque commencement de peste commençoit a la Rochelle, mais fort secretement, & enuers paoures gens principalement: lesquels on a accoustumé enuoyer a l'ospital, quand ils sont frappes de telle maladie. Et cognoissant qu'enuers eux pouuois esprouuer ma drogue: m'adressay au barbier, qui les pensoit. Demanday s'il auoit quelques malades en sa charge, frappés de telle maladie, lequel me respõdit, qu'il en auoit cinq, despuis deux iours: tous bien malades. Ie m'enquis de l'aage, de l'habitude du corps, & de leur contenance. Lequel m'en bailla sa resolution, au moins mal qu'il peut. Ie luy baillay cinq prises, & a chascune desquelles, y auoit quatre grains d'antimoine, & demye once de conserue de rose. Le priant les faire prendre, loing toutesfois, de leur repas: & de m'en dire l'euenement, le plustost, qu'il luy seroit possible. Il les prend auecques luy, & se depard de moy, ne sachant que c'estoit: sinon que c'estoit vne chose conuenable, a telles maladies. Deux ou trois iours apres, le rẽcõtray par les rues: & luy demanday, commẽt se portoyent ses patiens. Il y en a trois, se me dist-il, qui s'en sont alles, ie m'en voy prendre congé des deux autres. A ceste voix, fu estõné, pensant que les trois estoyent desia morts, & que les deux autres, s'en alloyent apres eux. Et pour couurir mon ieu, demanday combien de temps ils auoyent arresté a mourir, apres auoir pris ceste prise. Mourir, quoy? me respond il: i'en vien d'en laisser vn en la tauerne: qui paye sa bien releuee a ses compaignons. Les autres sont a leurs affaires. Et les deux autres s'en iront en leur maison bien tost. Voila la premiere experience que i'en fey, apres l'auoir composé: pour m'asseurer de sa vertu Mais ce n'est pas le point, ou ie veux venir. Ce n'est pas de ceste heure qu'il y a controuerse entre les medecins: elle estoit des le temps de Galiẽ, autant ou plus, qu'elle est a present. Car comme luy mesme dit au huictiesme liure des sentences de Platon & d'hypocrates. Si vn medecin propose vne chose bonne & salutaire, pour le corps humain: incontinent s'en trouuera, qui diront, qu'elle est fort nuisible, & veneneuse: & le tout comme auez dit, ou par ambition, ou par auarice. Ce que ie vous veux deduire le plus brief qu'il me sera possible: Scachant bien, & cognoissant par vostre liure, que ne prenez plaisir a tant d'exemples. Mais ceste-cy seulle vous donnera a entendre, la cause principale de la calomnie, que l'õ m'a dressee contre raison: Et la cause aussi, qui m'a esmeu de composer mõ liure. Estant la peste ia fort allumee: aduint qu'vne dame de la ville, en fust frappee: laquelle appella pour le commencement de son pensemẽt,

vn barbier, que l'on iugeoit vn des plus suffisans de la ville: lequel la pense deux, ou trois iours, d'vne eminence, qu'elle auoit en lemunctoire du foye. Puis ayant entendu, que i'estoys arriué a la ville, m'éuoye ledit barbier auec son mary, & autres de ses amis: me prier biē fort, de l'aller veoir A quoy fei grand difficulté. Toutesfois a la fin, surmonté par les prieres de ses amis: m'accorday d'y aller sur les huit heures du soir. Et estant arriué en sa chambre, & me voyant: commença me prier a ioinctes mains, de luy aider, & de luy bailler, de ce que iauoys baillé au parauant, a la dame, qui est recitee en mon liure, qui auoit vne fieure pestilencielle. Car elle la pensoit en ceste maladie: & ne l'abandonna, pour l'amitié qu'elle luy portoit. Et auoit bien veu, ce que luy auois baillé. Ie craignois: voyant qu'il y auoit ia trois iours, qu'elle estoit malade. Toutesfois, suiuant le conseil de Galien, qu'il vaut mieux faire quelque chose auec peril, principalement en telles maladies: que d'abandōner du tout son malade, sans aucune aide: luy promis luy en enuoyer, par son barbier. Ce qui fust fait: & le prit sur les dix heures du soir. Le matin son barbier la va veoir, qui luy trouua sa tumeur, & fieure fort diminuees. Apres disner il y retourne, qui la trouua sans tumeur, sans douleur, & sans fieure: preste a se leuer, pour soupper. Il s'estonna, de si briefue guerison. La laisse en c'est estat, sans luy rien faire. *Car elle mesme auoit osté son emplastre.* Et retournant en sa maison, me trouue en son chemin, & s'adressa a moy, me raconte la guerison de la dame: & comme le tout estoit allé. Mais me dist en iurant, si voulez plus vser de vostre antimoine. Il ne faut plus ne medecin, ne barbier, n'y apothicaire. Voici nos mestiues, & la saison pour nous enrichir: Nous la voulez vous oster? Ie vous en empescheray bien. De la s'en va a ses compaignons, & a tous ceux qu'il pensoit auoir part au gasteau, aussi bien que luy: & qui ne tendoyent le bec, qu'au gain. Et tous ensemble commencerent a me calomnier: asseurant par tout, que l'antimoine estoit poison. Et iaçoit, disoyent-ils, qu'on voye pour quelque temps faire quelqu'aide: si est-ce, qu'a peu de temps, il monstrera sa venenosite: Et n'y aura celuy, qui en aura pris, qui ne meure dans trois mois, pour le moins. S'enqueroyent des malades, que ie pensoys, & si quelqu'vn estoit mort par violence de la maladie. Alloyent par les rues, recitans a vn chascun, qu'vn tel estoit mort, entre mes mains, pour auoir pris de l'antimoine. Et furent aucuns deux si meschans, qu'ils asseurerent a vn marchant, duquel la femme estoit morte de peste, en son absence: qu'elle n'estoit morte, que pour auoir pris de l'antimoine. A laquelle ie n'ordonnay iamais qu'vn clistere, auec quelques poudres cordiales, & quelques electuaires, voyant sa foiblesse. Ie ne dy pas tout ce qu'ils m'ont fait, Dieu le scayt, Qui leur retribuera selon leurs iniquitez. Car ils furēt cause de la mort de notables per-

sonnages, qui peut estre, ne fussent pas mors, s'ils en eussent vse, mais ils m'auoyent tant calomnie, que n'en osois vser, au grand preiudice de la republique, & a mon grand regret. Or voyans mes amis, & cognoissans la malignité, de laquelle ils vsoyent enuers moy, ne purent porter plus long temps leur impudence, & me conseillerent d'en faire vn traicté, pour monstrer a ceux de la ville, qu'a tort ils me calomnioyent. Car desia quelques vns, de ceux qui gouuernent la ville, en estoyent abbreuuez, & quasi persuadez, que iauoye introduit vne autre peste en la ville. Et iaçoit que ie refusasse longuement telle charge, si est-ce, qu'a la fin, mis la main a la plume, & eguillonnay. De cholere, n'arrestay plus de huict ou dix iours a le composer, tellement que quelqu'vn de mes amis, l'appella, en se iouant, le liure de cholere, non en intention qu'il fust ainsi diuulgue : mais seulement, pour le presenter a messieurs de la ville, & pour monstrer mon innocence, & esteindre l'enuie des mesdisans. Mais il m'est aduenu tout au rebours de mon intention, car pour mon liure, on n'a laissé par deça, a me calomnier, & d'abondant, estes venu, qui auez redoublé mon malheur : Il ne suffisoit pas d'auoir ceux de par deça mes enuieux, si vous n'en eussiez suscité par dela plus beaucoup, qu'icy. Car pour entree de foyre, m'auez appellé, non pas apertement, mais il ne s'en faut gueres, triacleur, charlutam, sot, lourdaut, ignorant, admirateur des choses de peu de pris, & qui ne meritent aucune admiration, & autres que ie laisse. D'auantage que l'honnesteté de lart de medecine, ne permet vser de telles iniures. Or ie vous demande, monsieur le docteur, si i'ay composé mon liure par ambition, ou par auarice, voyant l'occasion que i'en ay eu. Faut-il qu'vn homme en son art souffre estre calomnié par mesdisans a tort, & en cestuy-cy principalement, pour vne cause de telle importance. Galien a esté triacleur, sot, lourdaut, quand il a redigé par escript, les disputes, qu'il auoit eu encontre les medecins de son temps, qui le calomnioyent, & les raisons qu'il auoit alleguees contre eux. Voyez vous point au liure de pulsibus, comme il vous en cotte, de ceux, qui le venoyent assaillir, les monstrant, quasi comme au doit auec leurs barbes longues, iusques a la ceincture: Et na craint de mettre par escrit leur maniere de dire & de faire. Au liure de la prediction, ne nomme il pas les medecins de Romme qui l'iniurioyent pour son sçauoir, & pour ses predictions, qu'il donnoit des maladies, lesquelles a leur grande confusion venoyent com-

me il auoit predit. A-il espargné vn Alexandre disciple, & familier de Fauorin philosophe de grand renom, pour son oultrecuidance, & temerité, desquelles il auoit vsé enuers luy, voulant monstrer les organes de la voix, en la presence des plus doctes de Romme. Ce n'est pas ambition, ne auarice, encores moins sottise, de vouloir deffendre son opinion, s'il la pense veritable: Aussi ne doibt estre marry si quelqu'vn l'impugne. Que l'homme ne faille bien souuent, & ne s'abuse en son opinion, cela est tout clair. Galien concede bien, qu'il est homme, & qu'il peut faillir, mais ce n'est pas la vraye maniere de reprendre, d'y proceder par iniures. Vn homme de noble cœur n'ira iamais par telle maniere: cela appartient aux effrontez, petulans, & qui n'ont nul sentiment d'humanité, comme dict Galien au huictiesme liure des sentences de Platon & hippocratez. Il n'y a si chetif & si belistre, que s'il veut s'appliquer a iniurier, qu'il n'iniurie le plus homme de bien de la terre: il n'en faut estre plus docte, ne s'en leuer plus matin, pour trouuer vne iliade d'iniures. I'ay pris autres-fois plaisir, & passe-temps a ouyr iniurier les harangieres du petit pont, où i'apprenois plus d'iniures en demye heure, que ie n'eusse apris de bonnes sentences en vn an. Que doiuent donc faire ceux, qui veulent reprendre ceux qui ont proposé vne opinion fausse. Ie les renuoye a Platon, Galien & autres anciens. Escoutons que dict Platon allegué par Galien au troysiesme des sentences de Platon & hippocratez. Il faut, dict-il, mettre en auant les raisons, de ceux qui afferment quelque opinion, & les entendre bien: & les refuter par bons argumens, puis proposer la sienne, & la prouuer par argumens non probables, comme font les sophistes, mais pris de demonstrations scientifiques. Nous laisserons pour cy apres vos raisons: les conferans auec les miennes: & en laisserons le iugement, & des vnes & des autres a ceux que vous auez dict, auoir le sens net. Ie veux premierement discourir sur vos iniures, & a qui vous vous attachez. Si c'est a moy, comme il est credible, vous m'accusez ou d'estre sot, lourdaut, pource que i'ay creu trop de leger: mais a qui? A vn docte homme & de bon sçauoir, & duquel la renommee est celebree par toute l'Europe: si i'eusse creu a quelque badin, ou farceur, ou faiseur de ballades, vous eussiez eu occasion. Puis dictes que ie suis meschant, fardé, rusé, & qui veux couurir ma malice, alleguât quelques raisons ꝓbables pour m'opposer a la verité

congnue, & la cacher. Toutes ces iniures, que vous me dites, me tournẽt à plaisir, & vous en remercie. Car si elles sont vrayes, elles me rendrõt plus discret: & feront examiner de plus pres a l'aduenir, ce que ie voudray dire, me rendans plus temperé: affin que ne soys si leger a parler. Mais si elles sont fausses, comme la verité s'en descouurira: le deshonneur tombera sur vous: qui me voulant taxer de tels crimes, monstrés plus appertemẽt vostre petulence, & descouurés vostre honte. D'auantage de combatre auec vous par telles iniures: ie ne le veux entreprẽdre, craignãs de tomber en mesme faute que vous. Car vous ne sçauriez manier vn sac de charbonnier, sans vous souiller: aussi ne sçauries combatre auec vn iniurieux, sans vous monstrer pareil a luy. D'autre part le combat seroit maigre, d'autant qu'estez versé a telles maledicences, & scurrilitez: où y prenez plaisir: & moy, ie ne l'ay accoustumé: & m'est vn grand desplaisir, d'y vouloir seulement penser. Car telles iniures atroces, ne meritent d'estre proferees, par homme qui veut auoir reputation de sçauoir: mais par scurres farceurs, & hommes ridicules, qui ont mis la plume de leur honneur au vent: qui par leurs badinages, & farces, voulans monstrer la maladie de ceux, qu'ils taxent, se monstrent plus malades, & plus ladres qu'eux. Desquels ont peut dire, ce que Iesus Christ dist, des Pharisiens. Iectez premierement la poultre de vos yeux, puis verrez la paille qui est en celuy, de vostre prochain. Ie laisse que la parole de Iesus Christ, deffend mesmes les petites iniures: regardes qu'elle fait aux atroces. Galien trouue fort mauuais de se moquer d'vn autre, voire qui aura asseuré vne opinion fause. Et au viij des sententes de Platon & Hip. dit ainsi, Aprez auoir monstré en mes liures, que Erasistratus auoit failli, en beaucoup d'endrois, mesme parlant de l'origine d'inflammation de la cognoissance des fieures: De la maniere de curer par phlebotomie, & autres manieres de proceder en la cure des maladies. Vn sien sectateur, composa vn liure contre moy, pour monstrer que i'auoie failli: non pas Erasistratus. Toutesfois ne fut moqué de moy, ne moy de luy. Regardez si telle modestie à esté gardee entre paoures payens idolatres, n'ayans nulle scintille de la parole de Dieu. Que doiuent faire ceux, qui se disent chrestiẽs? Et vous, qui auec ce que vous l'estes: estes docteur d'vne faculté la plus honneste, & qui requiert plus grande modestie, tant en la vie, qu'en paroles, que nulle autre. Quant es autres iniures, desquelles m'assaillez. Que ie suis maling fardé, ruzé, Qui veux couurir la verité, par quelques raisons friuolles. Ie vous respon pour tout, que cela n'est tombé en mõ cerueau. Ie ne l'ay iamais songé, ne proposé. Et si les raisons que i'ay amenees en mon liure, ne vous plaisent: i'en ameneray d'autres meilleures, si ie puis, cy apres. Si elles ne vous sont bonnes, & valables, i'en feray bien.

marry:Sans toutesfois me perſuader, de põuuoir cotenter voſtre eſprit, qui eſt delicat,i'auroye tropt d'affaire. Craignans auſsi qu'il ſoit encores bleſſé d'vne des fleches de cupido : de laquelle, il ne ſoit du tout gueri. Qui empeſcheroit bien,qu'il ne peuſt diſcerner le vray, d'auec le faux. Voila pour la reſponce de vos iniures.Car ie ſuis las d'en parler plus : & ne veux contendre auec vous en ceſte maniere.Ie vous donne gaigné. Ie ne ſuis exerce ſi bien en ceſte paleſtre,que vous:& n'ay eu ſi bon maiſtre pour eſtre ſi prõpt a iniures.Et n'ay ne la nature,ne l'art,ne les meurs induis a telle petulance de langue.Ie ne iouay iamais farce : & ne fus iamais badin, pour faire rire le monde. I'ay touſiours mené vne vie ſolitaire, ſans me diuulguer beaucoup. Mais vous me direz. Ce n'eſt pas contre vous,que ie parle:ne contre voſtre vie,ne contre voſtre ſçauoir. Car en paſſant,vous me donnez ce petit coup deſtrille. C'eſt contre ceux, qui en abuſent,& qui l'ont ainſi diuulgué.Ie vous ay dit la cauſe, de la publication de mon liure : & l'intention qu'en ay eu. Si vous n'eſtes content, i'en feray telle reparation,qu'il vous plaira m'ordonner:Toutesfois, que ne ſuis pas le premier,comme i'ay deſia dit. Beaucoup d'autres,l'ont mis en auant, deuant moy : & ſi n'en ay donné la preparation en mon liure. Seulement ay declaré, ce que i'en auois apris par liure : & confirmé par experience.*Si on en abuſe: ce n'eſt pas ma faute. Il n'y a choſe dequoy on n'abuſe en ce monde. Eſt-il* choſe plus ſaincte,& plus veritable,que la parole de Dieu?Et toutesfois,vous voyez,comme on en a abuſé,en pluſieurs manieres.Les Arriens,les Manicheens,Nouatiens,Pelagiens,Donatiſtes, & tant d'autres, en ont abuſé, pour ſouſtenir leurs erreurs.Et a preſent,combien y a-il de perſonnages,qui en abuſent? Viſtes-vous iamais plus de diſſentions,entre les legiſtes,qu'entre les Theologiens de ceſte heure?Y a-il ſciẽce,delaquelle on abuſe tãt,cõme de la medecine?Si quelque moyne eſt ſailli de ſon monaſtere:&qu'il ait eſtudié trois iours: moyẽnant qu'il ſcache bien faire vn grãd recipé:le voila medecin.I'en ay veu pardeça,qui diſoyent,auoir eſtudié à Mõtpellier:qui n'en auoyẽt iamais veu les murailles,qui eſtoyent incõtinent medecins.Et quãd il falloit ordonner vn clyſtere,ou qu'elque autre choſe:ſe retiroyẽt a leur liure:& le mettoyent par eſcrit:puis l'enuoyoyent à l'Apotiquaire.Combien en a cree feu Monſieur Siluius? Combien d'Aſnes ſe ſont couuers ſous la peau de ce docte perſonnage?Tel ſ'eſt dit auoir eſtudié ſous luy : qui ne le vit iamais.Et ſi tels compagnons ont abuſé de tel precepteur : en eſt-il à blaſmer?le faut-il iniurier?Ie croy que vous ne le voudriez faire.Il n'y a gueres barbier par-deça: qui n'ait en ſa boutique des liures de Goeurot, ou de Vigo,ou quelqu'autre des practitiens, de noſtre eſtat : duquel il ſ'aide,pour contrefaire le medecin:prenant de mot a mot, ce qu'ils trou-

uent ordonné en leur liure. Eſt-ce a dire, que ceux qui ont composé tels liures, ſoyent ſots, & lourdaux? Ceux qui forgent les eſpees, & les vendent, ſont-ils a chaſſer hors de la ville, ſi on en abuſe? Non. Car en tel cas, on regarde l'intention de celuy, qui les fait: & non l'abus, qui ſ'en fait. Tous ceux qui compoſent liures, ſ'ils ſont hõmes raiſonnables, ont deux intentions, l'vne, & la plus principale, eſt pour l'vtilité de ceux, qui les liſent: l'autre eſt pour leur donner plaiſir. Y a-il ſi barbare, & ſi meſchãt, qui penſe faire quelque choſe, contre l'vtilité publique: ſinon ceux qui ont fait paction auec la mort, & l'enfer, comme dit le Prophete? Mais l'homme eſt ſi corrompu en ſa nature, qu'il tourne le plus ſouuent, ce qui eſt bon, en mauuais vſage. Eſt-il choſe au monde plus vtile à l'homme, que le vin? Et vous voyez ordinairement, comment les iurognes en abuſent. Faut-il pour c'eſt abus blaſmer ſon vſage: faut il arracher les vignes, & ſuiure la loy de mahonmeɛt: qui le defend. I'en puis autant dire des medecines, ie dy des meilleures: combien on en abuſe tous les iours: tant ici, comme la. Combien de fois prend on de la caſſe, de la reubarbe, du chatolicon, & autres compoſitions, ſans l'ordonnãce du medecin, & ſans conſiderer la quantité, & qualité de l'humeur, que l'on veut purger. Il ſuffiſt qu'il laſche le ventre: & que l'on face bonnes ſelles. Ie puis aſſeurer que par deça, i'ay veu des barbiers ordonner des medecines, qui n'euſſét ſceu lire la compoſition, qui eſt en Meſué. De mon temps, a Paris les gardiennes des commeres, ordonnoyent des clyſteres a leurs commeres, de la caſſe ſeule, ou auec vn peu de reubarbe. Les autres ordonnoyent du ſirop de roſes lazatif. Et tant d'autres abus, qui ſe cõmettent, ſoubs le pretexte de medecine. Pour tels abus, faut-il meſpriſer vne ſi noble ſcience, & ſi neceſſaire. En laquelle quand vn hõme y aura vacque cent ans, encores eſt-il au cõmencemẽt. Auſsi ſ'il y en a qui abuſent de l'ãtimoine, en faut-il blaſmer ceux qui l'ont reuelé? Le ſublimé qui eſt vne drogue pernicieuſe, a eſté cõpoſee par certains perſonnages: De laquelle toutesfois les gens de bien, & de doctrine, ſ'en ſont ſeruis, & ſ'en ſeruent tous les iours, a l'vtilité de l'homme: & les meſchans en abuſent. Eſt-ce a dire qu'on le doiue du tout reiecter, & bãnir des boutiques pour tel abus? Ce n'eſt pas la raiſon: Mais pluſtoſt punir ceux, qui en abuſent. Chaſſez les abuſeurs, l'abus ſera oſté. Que chaſcun excerce l'art, auquel il ſera bien verſé, par bonne doctrine, & experience. L'aiſſons nos opinions fauſſes: & ſuiuons les vraies, & tout ira bien. Les ſimples & lourdaux ne croirõt a tous eſprits: mais les eſplucheront de prez. Les malicieux & calomniateurs ne ſ'oppoſeront plus a la verité cachee: & par ainſi voſtre ſouhait aura lieu. Voila, Monſieur le docteur, ce que i'ay peu comprendre par voſtre epiſtre.

PROPOSITION DE TOVTE LA DISPOSITION DV LIVRE

& des poincts principaux qui y sont traittez.

IE vien a ceste heure à vostre liure, l'aissant couler, les cottes, qu'auez fait de mon liure. Vostre definition de l'antimoine. Laquelle i'ay exposé en mõ liure, auec l'origine des metaux: au moins mal que i'ay peu: pour la briefueté du temps, auquel i'ay vacqué a le composer. Desrobant l'opportunité de ce faire, a heures induës. Ie laisse le poure goust, que y auez trouué, & la repentance qu'en faictes, d'auoir perdu le temps en chose si vaine, & de petite valeur. Ie suis biẽ marri, qu'il ne vous à autãt agrée, que la beaute de vostre olympe: & que n'y auez pris autant de plaisir, que a vos baisiers. Vous ne vous repentiriés d'auoir pris tant de peine a le cercher. Car voyãt qu'on vous le tenoit si cher, vo⁹ esperes trouuer qu'elque rubis, ou diamãt. Mais quand vous lauez leu: ce n'a este qu'vn thresor de charbons, (comme dit ladage). Et ne mesbahy pas: car il est bien difficile de cõplaire a vn chascun: veu que Horace, qui n'auoit que trois conuiues à banqueter auec luy, ne peut satisfaire a leur goust. Toutesfois tel desgoust vient aucunesfois pour vne mauuaise affection, qu'on a, enuers le cuysinier: où pour qu'elque subçon, que l'on a de luy: où pource que l'on est tropt saoul. Car on dit en commun prouerbe, qu'a coulons saous, cerises leurs sont ameres. Ie ne sçay si ne l'auez point voulu veoir, comme les medecins qui estoyent du temps de Galien: lesquels vouloyent bien veoir ses liures: non point pour y apprendre, mais pour trouuer quelque chose a blasmer. Non pas que ie veuille comparer ce paoure liure, aux magnifiques liures de Galien. Non plus que du plomb, au fin or. Cela seroit vne outrecuidance, qui ne meriteroit, que coups de bastons. Où qu'il soit tel, auquel puissiez apprendre quelque chose. Car cõme pourroit vn porceau enseigner minerue: Ia Dieu ne plaise, que ie tombe en telle folie. Mais d'autant que ie voy, vos paroles si aigres, & auec si grande cholere. Ie ne sçay que penser. Toutesfois ie vous prie, prendre en bonne part, ce que ie diray: Et le plus briefuement qu'il me sera possible: me submettant a vostre censure. Que si ie d'y mal, comme ie suis homme, qui peux faillir: nõ exercité en lart de medecine, cõme vous. Ie suis tout prest de le corriger, & recognoistre ma faute. Prenans ce qui sera bien dit, & selon

la verité, en toute modestie. Ce qui tombera en doubte: ie le cercheray a loisir: où vous suppliray me l'enseigner. Et pour le faire brief: ie ne prendray que six petis poincts: que ie desduiray par sections. Le premier, que lantimoine n'est pas poison. Comme vous en baillez la definition: & que ne le faictes moins pernicieux, que le sublimé. Le second, que la chrysocolle des anciens, n'est pas nostre borax. Le troisiesme que tous medicamens, qui font vomir: ne sont du nombre des violens. Au quatriesme, ie monstreray, comme l'antimoine est medicament purgatif, & quels humeurs il purge: Le cinquiesme, que Galien, & tous autres medecins, & philosophes anciens, ont recogneu vne forme specifique, en tous simples, outre l'action des quatre premieres qualitez, & leurs despendēts. La sixiesme qu'en desirant la perfectiō de nos simples: ie ne blasme point leur vsage. Mais ie desire, qu'ils soyent tels, comme les anciens les ont laissé par escrit. Qui est la vraye reigle, que nous deuons suiure, en exerceant fidelement nostre estat.

Premiere section.

OR pour sçauoir si l'antimoine est poison: il nous faut premieremēt definir, que c'est que poison: & qu'elles especes il y a, en faisant la diuision. Puis monstrer leur action: & ce faisant, ie croy que serons d'accord. I'ay dit en mon liure, que Galien confondoit ce mot pharmacum, en le prenant tant pour medecines laxatiues: que pource que nous appellons poison proprement. Car a parler proprement, nous appellons en nostre langue frãçoise, poison, vne chose si contraire a nostre nature, & de si grande force: qu'incontinent qu'elle est entree en nostre corps, ne cesse de le corrompre, & destruire: ou par vne qualité excessiue, soit de chaleur, ou de froideur: car ce sont les premieres qualitez agentez: & desqu'elles les actions sont plus manifestes. Où par vne contrarieté de toute leur substance seule, ou aidee par l'vne des qualitez. Et tout ainsi, que la nourriture que nous prenons, pour la restauration de nostre substance, obeit, & souffre transmutation par nostre chaleur naturelle, pour estre faicte semblable a la substance, qu'elle doit reparer, pour la familiarité qu'elle a elle. Au contraire, ces poisons reiectent toute action de nostre chaleur: & y resistent, demourans tousiours en leur propre substance & nature: taschant de corrompre la nostre, pour la transmuer en leur nature vitieuse: commenceant aux esprits: lesquels ils infestent. Puis aux humeurs: & a la fin aux membres solides de tout le corps. Ce qui nous est notoire, en ceux qui en sont morts. Desquels le corps apparoist liuide, ou noir, ou verd, ou maculé de diuerses couleurs, auecques grande puãteur.

aucuns les conduits naturels, rendent humeurs corrompues, & virulentes, auec puanteur insuportable. Les autres auant mourir, vomissent sang puant, & corrompu, auec conuulsion de tout le corps, & extremes douleurs, tant de l'estomach, que des boyaux. A d'autres, le corps est tout rẽply de vessies, semblables a celles, que fait la brusture. Et ne faut doubter, que telles poisons, qui sont d'vne faculté veneneuse, ne transmuent en brief tout le corps, en semblable malice: comme ils sont, quand ils seront entrés dedans luy. Non pas que ie vueille dire que tels signes apparoissent necessairemẽt, a tous empoisonné. Car ceux qui ont pris vne poison, de celles, qui sont de substance plus legere, & plus spirituelle: meurent le plus souuent, auant que tels signes apparoissent exterieurement: pour la briefueté du temps. Mais si est-ce: que tout le corps ne laisse d'estre du tout saisi de telle corruption. Car c'est esprit vital, est si subtil, qu'incontinent penetre par tout le corps, sans aucun empeschement. (Comme dict Galien au liure de tremore conuulsion.) Et s'il aduient qu'il soit corrompu, par telle venenosité: incontinent destruit la faculté du cœur: dont la mort s'en ensuit incontinent. Et tout ainsi qu'entre les nourrissemẽs, nous en auons de plus familieres, & qui plustost se conuertissent en nostre substance: les autres plus eslognes. Aussi auons nous des poisons plus eslognees, & plus contraires a nostre nature: & qui la corrompẽt plustost: que d'autres. Desquelles en trouuons trois manieres. La premie est de ceux qui sont spirituels. L'autre de ceux qui sont humides. Et la troisiesme de solides. Les spirituels sont d'vne substance subtile, & vaporeuse: ayās qualité veneneuse: qui se cõmunique a l'air: procedante du ciel: a cause de certains aspects de planettes maleuoles, (comme disent les astrologues), où par exhalation: de quelques cloacques: ou de certains serpẽs, qui ont ceste puissance d'alterer l'air, par leur halaine veneneuse: ou biẽ pour la vapeur putredinale, qui sort des corps morts: ou bien de quelques arbres, comme on dit l'ombre du taxus, estre veneneuse. Pline dit celle du noyer sentir son venin. Et estant l'air alteré par telle qualité, laquelle il reçoit facilement: la communique aussi facilement a nostre esprit: pour la grande familiarité, qu'ils ont ensemble. D'autant que c'est celuy, qui le nourrit en partie: & duquel il est rafreschi. Estant donc attiré en nostre corps, auec telle qualité veneneuse: ne se faut esbahir: si nostre esprit en ressent, & la communique au cœur: lequel estãt abreuué de telle venenosité, perd son action: dont la mort s'en ensuit. Car toutesfois & quantes: que cest esprit est corrompu par telle venenosité, ou alteré d'vne qualité excessiue: ou bien qu'il ait perdu grand quãtité de sa substãce, toute la force du corps tombe, & perit. La seconde est humide, comme sont les ius de certaines herbes: comme celuy de cicue, qu'on bailloit a boire aux malfaicteurs a

Athenes. Le ius de pauot, de mandragore, & laictues, & certaines eaues, qui sont veneneuses, comme celle de laquelle Alexandre fut empoisonné par les enfans d'antipater: Et celle qui procede de trois fontaines, qui sont proches des montaignes des taureaux. (Cõme dit pline), qui tuent sans douleur, & aussi sans remede. La sanie des viperes, de laquelle vsoyent les schites auec du sang humain, & en frottoyent le fer de leurs fleches. Et tous ius d'herbes veneneuses, peuuent estre compris soubs ceste espece. Le vin mesmes, si quelque serpẽt, comme vne vipere, ou salmandre, sont suffoqués dedans: ou quelque herbe veneneuse ait trempé dedans: pourra estre dit poison: Non pas de soy, mais a cause de ce qu'il a acquis par la permixtiõ de ceste qualité corrompue. La troisiesme est, des solides, & terrestres, prise tãt des mineraux, que des arbres, herbes & autres pierres desquelles nous parlerons tantost: car ce sont ceux, desquels nous auons proposé de parler: pour examiner, si l'antimoine est poison, lequel ne peut estre des deux premiers. Reste qu'il soit de la tierce espece, selon ce qu'on peut iuger par le sens externe. Or tous venins de quelque espece qu'ils soyent, font leur actiõ, ou de plus pres, ou de plus loing, ou plustost ou plus tard, selon la grosseur, où subtilité de leur essence. Car il en y a qui la font de loing, & soudainement. Comme est le basilic, & catoblepas: lesquels, par le seul regard, tuent l'homme, sans le toucher. D'autãt que leur haleine corrompt, & putrifie l'air, lequel estant ainsi corrompu, se communique a l'homme, tant par la respiratiõ, qui se fait par le nez & la bouche: que par celle, qui se fait, par tout le corps. L'air aussi infecté par quel que vapeur corrompue, qui sortira de la terre, ou seront quelques serpẽs, ou quelques corps morts de peste, ou quelque matiere veneneuse, pourra de loing tuer l'homme. L'haleine d'vn Ptisic, ou d'vn ladre eschaufé, ou d'vn pestiferé, pourra de loing communiquer son mal. Encores nous faut noter, que telle action se fait, plustost, ou plus tard, pour la qualité de l'air. Or tout ainsi qu'vne matiere dure, ne reçoit si tost l'impression, qu'õ luy veut donner: comme vne autre, qui sera molle. Aussi quand elle l'aura receue, elle la gardera plus long temps. Ainsi l'air gros, & espes, ne reçoit si tost l'impression veneneuse, ne la communique si tost, comme fait l'air subtil. Mais aussi quand il la receüe, il la garde plus longuement, que le subtil. Les autres font leur action, en touchant seulement. Comme l'escume d'vn chien enragé. Laquelle engendre a l'homme, qu'elle aura touché pareille malice, que le chien. La saliue d'vne vipere, ou d'vn aspic, peut tuer la personne. L'herbe dicte aconitum, frottee, sur les parties genitales d'vne femme, ou beste femelle: la fait incontinent mourir. Il est aussi d'vne action si subtile, que s'il est pilé, & qu'on le iette au lieu, ou il y a des souris: incontinent il les tuera par son odeur. Et pour ceste cause les grecs

N.ª H.

l'ontappellé Myoctonon. L'attouchement du serpent drynus, est si pernicieux: que si quelqu'homme le touche du pied: la sole luy tombera, & les iambes luy enfleront, auec vessies semblables, a celles, qui prouiennēt de feu. Les terrestres: ne sont si promts a faire leur operation, mais demādent certain temps, & certaine preparation de nostre chaleur naturelle, pour se communiquer a nostre corps: & pour le muer en leur nature. D'autant que toute substāce crasse, & espesse, n'est si mobile, ne si tost attiree par les arteres: comme celles, qui sont d'vne nature plus subtile. Car vn corps espés, ne reçoit manifeste alteration, que par long temps. Comme le poiure, iaçoit qu'il soit de sa nature chaut: toutesfois, ne peut si tost mōstrer son action, appliqué sur nostre corps, estant tout entier, comme s'il estoit mis en poudre subtile. Et tant plus sera pulverisé subtilement, & plustost eschaufera la partie, sur laquelle il est appliqué. Car les arteres qui sont la, l'attireront plustost, auec l'air: & la chaleur naturelle l'eschaufera plustost: tant pour la subtilité de ses parties, que pour sa naturelle inclination, de facilement receuoir chaleur. Aussi quand les arteres se dilatent, elles attirent non seulement l'air, qui nous enuironne: mais tout ce qui est facile d'estre attiré. Comme sont corps de subtiles parties: & tout ce qui peut entrer dedās, auec l'air. Parquoy ne se faut esbahir, si aucunes poisons tuent incontinent, les autres plus tard, les autres par longue espace de temps. Les spirituels quand ils sont d'vne qualité fort vehemente, tuent incontinent. Comme auons dit de l'aspic, du basilic, & du catoblepas. Et comme ie confirmeray par vne exemple, de laquelle ie suis tesmoing oculaire. Est aduenu en la rochelle, que quelques locateurs voulās faire curer vn puis, qui estoit en vne petite court, prés les estables: marchanderent a deux paoures hommes, accoustumés a tels affaires, pour le nettoyer. Le premier qui descendit, pour considerer, combien il y auoit dordures, & receuoir ses outils pour le purger: incontinent qu'il fut au fond, tomba tout mort. Son compaignon qui estoit sur la gueule du puis regardant, commença a rire: pensant qu'il fut yure: & commença a l'appeller. Et voyant, qu'il ne luy respondoit, descendit aprés luy, pour le recueillier, mais incontinent tomba mort, comme l'autre. Les locateurs voyans que l'vn, ne l'autre ne bougeoit: regarderent au puis: & cognoissans qu'ils estoyent morts: enuoyerent querir le preuost de la ville, lequel me mena auec luy, pour regaeder s'ils estoyent morts. Lors fut loué vn portefaix, pour descendre, & iceux lier a certaines cordes, pour les tirer. Et deuant qu'entrer dedans, luy feis prendre de la thiriaque, telle que nous auons auec du vin. Mais neantmoins tout cela, quand il fut descendu: le veismes palir, & changer de couleur, & prest a sincopiser. Mais luy iettasmes vn mouchoir, trempé en vinaigre. Lequel il tint en sa bouche: & soudainc-

ment attach a ces deux morts, aux cordes que luy auions enuoyé: & le retirasmes bien tost: car il estoit prest a mourir. Estant de retour: luy demanday s'il auoit veu quelque beste: lequel nous respondit que non, mais luy auoit esté aduis, qu'vne flamme de feu, luy auoit failly dedans les yeux. Puis luy auoit prins vn tremblement de tout le corps, auec grād douleur de cœur. Et n'eust esté dit-il, le vinaigre, que m'auez ietté. Ie croy que ie fusse mort. La fut disputé, que ce pouuoit estre. Les locateurs de la maison, disoyent, qu'ils auoyent ouy par plusieurs fois dedans ce puis, comme vn cry d'vn serpent. Les autres disoyēt autre chose. Quāt est de moy, ie croy, que ce pouuoit estre quelque serpent veneneux, qui repairoit la: ou bien, quelque exhalation d'vne cloacque: qui rēdoit ceste venenosité si grande, qu'en vn instant deux hommes moururent tout a coup. Ie sçay bien que la disposition du corps, qui reçoit le venin, aide bien, que la poison fait son action plustost, ou plus tard. Car vn corps sain: resistera plus long temps: que vn qui sera de mauuaise habitude. Comme monstre apertement Galien au premier liure de differentijs febrium. Or tous tels venins soyent spirituels, humides, où de substance plus solide, nous blessent: ou pour leur grande intemperature, ou de toute leur substance & proprieté de nature, comme dit *dioscoride*. *Ceux qui blessent par leur intemperature, ont telle actiō: ou par leur trop excessiue chaleur, ou par leur exessiue froidure. Car autrement ne pourroyent tuer l'homme. D'autant qu'ils ne meurent iamais, si le cœur ne perd son action, par trop grā*de intemperature: ou bien que l'esprit vital, qui reside en luy, ne soit corrompu par vne qualité veneneuse, comme nous dirons. Car mediocre intēperature, la debilite bien, & la peruertit: mais ne l'oste pas du tout. Autrement en toutes maladies chaudes, comme fieures ardentes, grandes inflammations des parties interieures, ou en toutes maladies froides, comme en paralysie, la mort s'en ensuiuroit necessairement. D'autant que le cœur est tiré en mesme intemperature: que la cause, qui a engēdré la maladie. Ceux qui nous sont contraires de toute leur substance, sont ceux, qui repugnent a nostre nature: & desquels elle ne peut prendre aucune nourriture, pour les transmuer en la forme de sa substance: mais au contraire, la meinent en leur nature: & la conuertissent en venin. Et tout ainsi que nous disons, les bons nourrissemens, nous estre familiers. D'autant qu'ils concordent a nostre temperature: & peuuent par nostre chaleur naturelle, estre facilement transmuez en nostre substance: pour reparer la perte d'icelle: laquelle familiarité nous est cogneue par le iugement de la langue, & aucunesfois par l'odeur. Car tout ce qui est doux a la lāgue, nous est pour bon nourrissement, nexcedant nostre chaleur naturelle. Au contraire, ceux qui l'excedēt, & la surpassent, ne nous sont si familiers

ne

ne si faciles a estre transmués en nostre substance, mais ont vne qualité, & saueur, a nous quelque peu contraire, comme sont celles, qui auec la doučeur, ont quelque saueur ou amere, ou acerbe, ou acre. Mais d'autant que les natures particulieres d'vn chascun different grandement, selon leur temperature, aussi les gouts, ou saueurs, ne sont a tous agreables en mesme maniere. Car les vns, sont plus chauds, les autres plus froids, les autres plus humides, les autres plus secs, & selon telles temperatutes diuerses, il y a aussi, diuersité de goust, qui desplait, ou plait. Car les vns appetent vne viande, les autres en appetent vne autre, selon la disposition de leur nature. Mais quoy que ce soit, nostre langue, demande tousiours choses douces, ou plus, ou moins, pour la nourriture de la personne. D'autãt que toute viande qui est pour nostre nourriture, doit estre douce, ou plus ou moins. Et s'il aduient que nostre corps soit attiré, outre sa temperature naturelle: ou par la disposition de l'air, qui est trop chaud, ou trop froid, ou pour nostre maniere de viure. Lors nous ne cerchons pas seulement les viãdes, pour remplir, ce qui est euacué de nostre substance. Mais aussi celles, qui luy peuuent corriger ceste alteratiõ. Qui sont les deux intentions, que doiuent auoir les viandes, qui nous sont familieres: & lesquelles nostre nature appete. Comme en l'esté, que l'air est fort chaud, & qui rend nostre chaleur naturelle, seiche, & quasi ignee. Nous ne nous cõtentons de manger de la chair de mouton, ou de chapõ: mais outre, cherchons des herbes, & des fruicts: qui corrigent ceste alteration: & la refroidissent. Comme sont laictues, pourpié, pepons, melons, coucourdes, cerises, prunes, & autres fruicts. Ainsi est-il de l'hyuer, ou nous messons auec nos viandes, quelques herbes chaudes, ou quelques espices douces, pour corriger ceste frigidité grãde de l'air, qui nous enuirõne, & que nous attirons en nostre estomach, auec la viande. Et ainsi telle viande nous est agreable doublement, pource qu'elle remplist ce qui est euacué de nostre substance, & corrige, ce qui est alteré, & failly hors les limites de nostre temperature. Ainsi nous sert, & de nourriture, & de medecine. Mais les venins nous sont tousiours fascheux, tant par le iugement de la langue par lequel, elle sent, où vne excessiue chaleur, où vne excessiue frigidité, que par vne saueur, qui est du tout contraire a son goust naturel, qui est d'appeter, & se delecter de choses douces. Ainsi nous abhorrõs les choses du tout amaires, & toutes autres, qui sont fort eslõgnees de telle douceur D'autant qu'elles ne s'accordent a nostre substance, & a nostre temperature. Aucunesfois nous les iugeons par le nez, & a les fleurer. Car il en y a, qui iettent vne odeur si fascheuse a nostre nature, que par icelle, nous les iugeons estre nos ennemis, & contraires, sans les gouster, ne sauourer. Or entre toutes les poisons, il y en a de plus mortelles, les vnes, que les autres.

Comme sont celles lesquelles n'ont aucune conuenance auecques nostre substance: & excedent beaucoup sa temperature naturelle. Comme sont celles, qui sont chaudes, ou froides au quatriesme degré. Ou biẽ, celles qui de toute leur substãce, nous sont ennemies. Considerõs donc a ceste heure, si lantimoine est poison, selon qu'auons diffini ci dessus: comme ayant telle faculté: que entré en nostre corps, ne cesse de le corrõpre, & destruire. Il n'est pas des spirituels, ny au iugemẽt de la veue, des humides. Reste qu'il soit des solides, selon mon opiniõ. Or examinons, s'il est poison par excessiue qualité: ou de toute sa substãce: ou de qualité, & de sa substãce ensemble. Qui sera le moyen, pour en cognoistre la verité. Et d'autant qu'en mon liure ie le descris en deux manieres. L'vne quand il est crud, & sans preparation. L'autre: quand il est calciné. Il est besoing de parler de la temperature de l'vn, & de l'autre. Puis de ses actions. Et comme il les faut experimenter, pour en bien iuger. Vous auez iugé le crud estre froid au quatriesme degré, & sec au troisiesme. Dont en tirez, pour le premier coup despee: vn tel argument. Si la mandragore est venin mortel: pource qu'elle est froide seulement, au quatriesme degré. Par plus forte raison, lantimoine le sera, qui est froid au quatriesme degré, & sec au troisiesme: qui sont deux qualitez contraires, a nostre chaleur, & humidité naturelle. Puis s'entẽt que vous estez vn peu bien auancé: & que vostre illation ne valoit rien: & ne faisoit rien contre moy: vous retirez vostre coup, & dites: que tels medicamẽs, ne font leur action: s'ils ne sont pris en bõne quãtité. Toutesfois ne peut faillir, d'estre nombré entre ceux cy. Voila vostre argument, fort bien fondé, & en bonne raison. Et quand ie vous aurois accordé vostre antecedent, & vostre consequent: vous n'auriez rien contre moy. Ce que ie ne fay: d'autant qu'il est du tout faux, comme ie monstreray. Mais supposons qu'il soit bõ, & veritable: & que lãtimoine soit froid au quatriesme degré. Il ne sera pas toutesfois deletere, & mortel, pour en bailler trois, ou quatre grains. Car tels, comme dit Galiẽ, baillez en petite quãtité: tant s'en faut, qu'ils soyent mortels: que le plus souuẽt, seruent de nourriture comme l'opium, ou la laictue: & d'autres: qui baillez en petite quãtité, ne font aucune nuisance au corps. Ainsi ne deuez tant crier cõtre moy: veu la petite quãtité, que ie baille. Et pouuez cognoistre cõbien est lourd vostre premier argumẽt: outre aussi, qu'appertemẽt il est faux. Et y cõmettez vn grãd erreur. Car vo⁹ cõfõdez le crud, auec le preparé. Ie ne fay mẽtiõ en mõ liure, d'auoir iamais vsé au dedãs de lãtimoine crud, mais du ꝓparé: Lequel faitez caustique, & chaud au quatriesme degré. Le crud est tousiours appliqué, es parties externes: cõme vous dites vous mesmes, en vostre liure. Qu'il a pareille vertu, q̃ le plõb bruslé. Ce qui est cõfirme par Dioscorides. Ie n'ay iamais leu, q̃ le plõb fust baillé par le dedans, nõ

plus que lãtimoine crud. Ainsi voſtre argumẽt n'eſt vallable: qui cõfond le crud, auec le ꝑparé. Et quãd vo⁹ argumẽtez. Si la mãdragore eſt venin, qui n'eſt froide qu'au troiſieſme degré. Lãtimoine le ſera biẽ pl⁹, qui eſt froid au quatrieſme. Iouxte la reigle. Si quod minus videtur ineſſe, ineſt: ergo id quod magis. Où apertemẽt faillez, ou par vne ſupine ignorãce, ou par vne calõnie trop euidente. Ignorãce, qui mettez lãtimoine froid au quatrieſme degré. Ce qui eſt faux: cõme ie mõſtreray, tant par authorité, que par raiſon, & experiẽce. Par calõnie: qui maccuſez de le bailler ainſi, par le dedãs, ſans eſtre preparé. Ce que ne ſe feis iamais. Si vo⁹ dites, q̃ dehors, & dedãs il eſt poiſon. Ie vous laiſſe a penſer, ſi la choſe peut eſtre appellee poiſõ, appliquee par le dehors, pour faire mourir celuy, a qui on l'aura appliqué, ie dy des terreſtres, & mineraux. Ie ſçay bien, q̃ le ſublimé eſt poiſon de ſoy: q̃lque part qu'il ſoit mis, ſoit par le dehors, ſoit par le dedãs: & fera ſon actiõ de bruſler, mais nõ pas de tuer: cõme voyõs ordinairemẽt: quãt il eſt appliqué par le dehors: qui ne tue pas: mais il bruſle biẽ la partie, ou il eſt appliqué. D'autant qu'il eſt, d'vne ſuſtance terreſtre. Laquelle fait ſon operatiõ, nõ pas ſubitemẽt, mais par temps. Si eſt-ce, qu'il ne fait telle operation par le dehors: & ne tue pas, cõme s'il eſtoit mis par le dedãs. Ainſi eſt-ce, de lãtimoine. Ores qu'il ſeroit froid au quatrieſme degré: encores appliqué par le dehors: ne ſçauroit exercer ſa venenoſité, cõme par le dedãs. Encores tels venins froids, au quatrieſme: prins par le dedãs, s'ils n'õt aide, ou de noſtre chaleur naturelle: ou de quelq̃ liqueur, qui les pouſſe, ou cõduit droit au cœur ſubitemẽt: pour luy engẽdrer vne intẽperature exceſsiue: ne feroyẽt aucune nuiſance: s'ils ne ſõt pris en grãde quãtité. Car s'ils arreſtent quelque tẽps, a l'extremité des vaiſſeaux: il leur aduiẽt, cõme au bois verd: qui par ſucceſsiõ de tẽps, eſt tourné en nature de feu. Auſsi au lieu de refriger, ſerõt tournés, en chaleur: & ſeruirõt de nourriture. Ce qui nous eſt notoire, par la cicue: laquelle eſtoit baillee a Athenes, pour faire mourir, auec quelque petit vin foible. Car ſi on l'euſt baillé auec quelque vin chaud: cõme eſtoit lesbium ou ſurentinum, ou autres fors vins, elle euſt perdu ſa puiſſance, & n'euſt fait aucune nuiſſance au corps. Ou bien, ſi le corps euſt eſté trop eſchauffé: elle perdoit ſa puiſſance. Il me ſouuiẽt d'auoir leu, que le bourreau, qui bailloit la cicue a Socratez: le tenſoit, de parler tant: de peur, que ſon corps fuſt trop eſchauffé: & que la cicue, perdiſt ſon action. D'auantage, ie trouue deux grandes contrarietez en voſtre liure. L'vne eſt, que vous faites le crud, premierement froid au quatrieſme, & ſec au troiſieſme degré. Et apres froid & humide, ou comme vous appellez, aqueux, pres du quartieſme degré: comme le plomb. Ie ne ſçay, a qui me tenir de voſtre opinion. S'il a la vertu de plomb bruſlé: il n'eſt pas froid, n'y humide au quatrieſme degré,

non pas au troisiesme. Car ores que le plomb crud fust tel, comme le faictes. C'est assauoir froid, & humide, au quatriesme. Si est-ce: que par la brusture: il auroit perdu ceste grande aquosité, & auroit acquis quelque secheresse, & quelque chaleur aussi. Car toutes choses qui sont bruslees, retiennent en elles, quelques qualitez du feu, cõme en auez le texte exprez de Galien, au commencement de son neufiesme des simples: qui dit, que toute chose bruslee, ne doit estre appellee froide proprement. D'autãt, qu'il luy demeure tousiours, quelque chaleur du feu, ou empyreume: Mais qui vous a dit, que lantimoine est de mesme qualité, que le plomb. Si nous voulons croire le dire des antiens autheurs: Nous ne trouuerons pas telles qualitez en lantimoine. Auicene le met froid au premier degré, & sec au second. Oribase le nombre entre ceux, qui desechent simplemẽt sans aucune addition de degré: & refrigere aussi, de pareille maniere. Nul autheur ne la nommé humide: comme vous: ou aqueux. Et croy que nul qui a iugement seulement de discerner entre vne pomme & vn oignon ne le dira. Vne pierre metalique friable, & dure, estre aqueuse. Ie sçay biẽ qu'il y a des choses: qui a la veue sont humides: qui sont seiches en puissance, & d'autres qui sont seiches a la veue, qui en puissance ont vne humidité cachee comme les metaux: & beaucoup de metaliques. Mais vn corps dur & pesant, qui a esté congelé par vne froidure en la terre, d'vne exhalation seiche, peut il estre humide au quatriesme degré. Regardes Aristote au quatriesme des metheores, qui dit que les corps, qui sont deseiches, ou endurcis par le froid, ont en eux de leau, & de la terre. Mais beaucoup plus de terre que deau. S'il y a donc plus de terre que deau & que selon le predominent element nous faisons sa denomination. Il sera plus sec beaucoup que humide. Ie mesbahy dont, comme vous osez cõtre toute verité: & contre le sens cõmun: aftermer lantimoine estre froid, & humide, pres du quatriesme degré. Ie dirois autre chose: si c'estoit ql-qu'vn de vos escholiers: esquels me renuoyez, par vostre liure: pour apprendre. Ie ne les enuoyerois aux docteurs, & sçauans, mais aux petis enfans pour leurs oster la chassie des yeux, où pour les moucher, pour veoir: & fleurer: ce qui est notoire aux aueugles & punais. Et s'il est humide au quatriesme degré: & au parauant lauez fait sec au troisiesme, vous le deuiez nommer des le commencement froid: & humide. D'autant que l'humidité passe la secheresse. Car selon la qualité predominãte au corps composé, nous le iugeons tel. Ie pense bien que prenez occasion de le comparer au plomb. D'autant qu'estant fondu, se transmue en substance de plomb: que vous confondez auec celuy, qui est vulgaire, que nous auons appelé en nostre liure, plomb noir. Lequel comme dict Galien, est de substance humide, assemblee, & congelee par le froid, & de

substance aeree: mais peu de substance terrestre. Dont tirez cest argument. Tout ce qui se peut conuertir en plomb, est de la nature de plomb Lantimoine se conuertit en plomb. Il est donc de la nature du plomb. Or est-il, que le plomb, est froid & aqueux, pres du quatriesme degré. Lantimoine qui a sa nature, sera tel. Le plomb est veneneux parquoy sensuit; que lantimoine est veneneux :& plus encor: comme vous dictes. Car sa substance, n'est si bien assemblee, ne pestrie, comme celle du plomb. Voila vos raisons, sus lesquelles auez fondé vne grande partie de vostre liure. C'est le carquan, duquel tirez vos fleches contre moy: & me poursuiuez par terre, & par mer, assemblant la iustice & implorant son aide contre moy. Ce sont les foudres, que requerez estre iettees contre moy. Mais Dieu scait qu'elles raisons. Si ie n'eusse veu le titre de docteur: i'eusse pensé, que fust largument de quelque personne: qui auroit l'esprit a double rebras, ou qui fust transporté d'amours. Car ie vous prie: est-il necessaire, que tout ce qui vient d'vn corps naturel, soit semblable au corps, dont il est venu. Du bois verd, on en fait de la cendre, la cendre a elle pareille qualité, que le bois. D'vn caillou, on en fait de la chaux: est-il necessaire, que la chaux, ait pareille faculté, & pareilles qualitez, que le caillou. Il n'y a si incensé, qui le voulust confesser. Parquoy la maieur de vostre argument est plus que fausse la mineur n'est gueres meilleure. Car quand vous dictes, & moy aussi: que lantimoine se conuertit en plomb: il faut sçauoir, & distinguer, quel plomb c'est: & de qu'elle espece. Car iaçoit que toutes les quatre especes de plomb, ne different en genre. Si est-ce qu'elles different en espece. Car autre est le plomb noir: & autre est celuy, que i'ay nommé blanc: que nous appelons vulgairement estain: & autre celuy qui est appellé estain de glace, autrement dit plomb cendré. Et autre celuy, qui procede de lantimoine. Parquoy vostre mineur ne vaut rien: qui sans distinction, dit, que lantimoine se fait plomb: ouy-bien: mais different de celuy, que mettez froid aqueux, pres du quatriesme degré. Car celuy qui procede de lantimoine, si l'auez bien consideré: est plus solide: plus compat: & plus difficile a fondre: que celuy: que vous entendez, qui est le plōb commun, que nous auons appellé plomb noir. Qui est signe, qu'il est plus terrestre, que l'autre, & n'a tant d'humidité aqueuse. Parquoy la conclusion ne vaudra gueres mieux, que la maieur: & la mineur. Considerons a ceste heure de quelle valeur est vostre argument: & quelle demonstration scientifique vous pouuez cōfirmer: sur vne propositiō du tout fausse, & ridicule: & qui doit proceder de axiomes principes necessaires. Ie ne vous veux pas nier, que le corps, qui sort d'vn autre: par la nature du feu: ne retienne quelque nature de celuy, dont il est sorti. Comme vne cendre, qui prouient d'vne

herbe fort chaude, sera plus chaude, que celle qui procede d'vne autre, moins chaude. Mais qu'il en retienne la totale nature, & qu'on en face vne telle consequẽce, cõme vous, cela est faux, Regardons encores plus au clair. Les metaliques, qui de leur nature sont mordicans, ou acres, & fort chauds: quand ils sont bruslés, sont rendus moins acres, & moins mordicãs: cõme i'ay dit du vert de gris. Aussi ceux, qui de leur nature, sont froids quand ils sont bruslés, ils aquierent plus grand chaleur, & plus d'acrimonie, & mordication. Voila comment les qualitez du corps, se peuuẽt chãger, par le feu. Mais encores, que ie vous baille vostre argumẽt estre vray Qu'auez vous contre moy? ie ne propose point en mon liure, bailler lãtimoine crud, lequel n'a rien commun, auec le preparé. Car iaçoit qu'il y eust quelque venenosité cachee dedans luy, comme dictes, que i'ay confessé en mon liure: ce qui n'est pas: mais l'ay cõcedé simplement: sans l'approuuer, comme on peut cognoistre par le discours. Elle sera ostee par le feu comme i'ay deduit, alleguant le dire de Galiẽ au liure de la theriaque, Que beaucoup de choses, qui de leur nature ont quelque qualité veneneuse, par le feu sont rendues profitables, & sans ceste venenosité. Comme aussi i'ay monstré en mon liure: amenant pour exemple, le corps de la vipere: & vous puis alleguer le scorpion: lequel estant bruslé, sert de medecine pour les pierres des roignons, & de la vessie. Encores ne sensuit pas, il a vne qualité veneneuse: ergo il est du tout venin. Il en y auroit beaucoup: Et comme i'ay dit, tous medicamens laxatifs sont d'vne qualité veneneuse: & contraire a nostre nature. Ce que nous confirme Dioscoride, au sixiesme de son liure. Nous aduertissant de n'vser temerairement des medicamens laxatifs, que nous baillons, pour la santé des hommes. Lesquels ne blessent pas moins, & ne donnent moins de dangers a ceux qui en vsent indiscretement: que les autres venins, & poisons. Puis la cõparaison que vous faites de lantimoine, au plomb: sus laquelle fondez ce bel argument: est du tout hors de raison, & sent sa calomnie. D'autãt que desia en mon liure, i'ay monstré, la difference, qu'il y a entre les deux, tant de leur substance, que de leur qualité. D'autant que l'vn est pierre metalique, dure, & friable: Et si elle est fondue, ne garde sa premiere forme, cõme fait le metal: mais en prend vne autre. Ce que vous auez passé assez legerement, & ne vous y estes gueres arresté. Aussi vn homme de bon iugemẽt: & de sçauoir, (cõme vous estes) ne si amusera: & ne le relira deux fois iaçoit que telle diffence soit vraye: & fondee sus bonne raison. I'ay peur, que ressemblez celuy, qui blasmoit les œuures d'Antisthenes: pource, qu'il y trouuoit beaucoup de choses a reprendre. Auquel zeno demanda: s'il y auoit rien trouué, qui luy pleust: & qui fust digne d'estre receu: il luy respondit: qu'il n'en sçauoit rien: & qu'il ne luy en souuenoit.

Lors zeno luy dit. N'as tu point de hõte, de retenir bien, & cottèr, ce qui est a reprendre: & ne te souuenir, de ce qu'il a bien dit. Vous cottez bien, ce que vous pensez estre hors de vostre iugement, & me cerchez, ou vous me pẽsez trouuer descouuert. Vous faites comme le d'auphin, qui est entré au nil: lequel n'osant assaillir le crocodille en plaine luitte: le va cercher soubs le ventre: ou il le sent moins fort, & moins armé. Ainsi faites vous: faisant comparaison du plomb, a lantimoine: & luy baillãt toutes ses qualitez. D'autant que Galien dit, que le plomb abonde en substance humide, assemblee par le froid, & peu de terrestre. Ce qu'ont tous les metaux, les vn plus, les autres moins. Mais les pierres metaliques, sont d'vne exhalation seiche, & terrestre, & qui ne peuuent estre fondus, qu'a grand peine pour la densité de leur substance: comme est lantimoine. Et ne peuuent auoir les qualitez des autres metaux. Ce que i'ay desduit en mon liure. Monstrant aussi, comme les metaux s'engendrẽt en la terre: & qui est leur premiere matiere. Et la cause, dont les vns estoyent plus fixes, pretieux, & plus nets, que les autres: despẽd tãt a cause de leur p̃miere matiere qu'a cause de la bonne coction, p̃uenãte de la chaleur celeste. Qui a tẽperé, & bien vni telles matieres ensemble. Or le plõb, qui est reputé entre les metaux, le plus imparfait: & duquel les premieres matieres, n'õt pas eu parfaicte coctiõ, & tẽperature, se monstre plus humide: c'est a dire, plustost estre fondu, que les autres. Non pas, que son humidité soit comme eau de fontaine. Ainsi que i'ay dit, Mais est facile a dissoudre. Qui est cause, que Galien a ainsi dit: Qu'il a beaucoup de substance humide, assemblee, & congelee, par le froid, mais aussi en a de aeree, & peu deterrestre. Et pour monstrer, qu'il a beaucoup de substance humide, assemblee par le froid, quand il est mis au feu: incontinent est fondu, & flué. Et aussi pour monstrer qu'il tient de la substance de l'air: c'est qu'entre tous les metaux, il croist de substance, & de pois. Ie ne sçay, si ces paroles, ne vous ont point esmeu, a croire: que le plomb soit froid au quatriesme degré: qui vous pourroit bien abuser. Car tout ce qui est cõgelé par froid: n'est pas froid, au quatriesme degré. Autrement tous metaux, le seroyent. Ce qui est apertement faux. Car iaçoit que Galien dise, qu'il ait beaucoup de substãce humide, aussi dit-il, qu'il en ą de aeree, Aristote dit, en sõ troisiesme des metheores, que tous metaux, qui sont fusiles, & ductiles, sont faits, & engendrés d'vne exhalation vaporeuse. Mais quand ils sont condensez, & vnis ensemble: vne partie de leur humidité, se despart. D'autant que la partie terrestre, se ioint ensemble, & s'amasse. Et plꝰ il s'en resoud: & plus durs ils sont: & plus difficiles a fondre. Et si toute l'humidité se despartoit, ne pourroyent estre fondus: sinon par vne vehemente chaleur: Comme sont les pierres metaliques. Or d'autant que le plomb se fond

facilement:cela argue, qu'il a abondance d'humidité, c'est assauoir, aqueuse, & aeree: Et que son corps n'est pas si compat, qu'il en soit failli beaucoup. Toutesfois pour cela, ne le deuez iuger humide, & froid au quatriesme degré, si vous ne le referez à quelque chose. D'autant que nous deuons iuger tous corps, desquels nous voulons declarer leur propre qualité, estre tels, où absolument où, par excez, où en les rapportans au temperé de leur genre, ou de leur espece, oubien conferé a toutes choses, que l'on voudra. Comme quand nous disons vn corps estre absolument chaud, & froid. Nous entendons les elemens, lesquels ont simplemẽt de telle qualité de nature: sans la pouuoir chãger par exces, comme nous disons en l'homme: y auoir plus de chaleur, que de froid. La cholere passer toutes autres humeurs, en chaleur le phlegme estre plus froid, que toutes les autres. Ou bien quand vous le rapportez au tempere de son genre: comme entre les bestes, nous disons l'homme estre le plus tẽperé. Puis nous disons le lyon estre le plus chaud entre les animaux terrestres. D'autant qu'il passe en chaleur, les autres. Le basilic estre le plus chaud de tous les serpens. Pource que de son haleine, il brusle toutes les herbes, & arbres: qui sont a l'entour de son repaire. Ce que ne fait nul des serpens. Brief tous animaux qui ont sang sont plus chaux, que ceux qui n'en ont point. Entre les metaux, le plomb, est le plus humide, & froid. Ou biẽ a son espece, cõme le plõb noir, a cõparaison des autres trois especes estre le plus humide, & plus excremẽteux. Entre les aspics, celuy qui est dirptyas, est le pl9 veneneux: & tue plustost: q̃ les autres deux: c'est assauoir chersea, & chelidonia. En referant a chascune chose: q̃ nous voulõs. Nous disons Pierre estre plus chaud, que Guillaume. Socrates plus froid que Plato: & ainsi des autres. Regardez maintenant, a qui vous le voulez referer. Si vous le referez a l'homme, il n'y a pas grãd propos de dire: que le plomb, a plus d'humidité, que l'homme. Et la raison veut, que tous medicamens desquels nous voulons iuger, luy soyent referez. Car ils sont nõmez tels. D'autant que mis sur vne partie du corps de l'homme: ils la rendent plus chaude, ou plus froide, plus humide, ou plus seiche, qu'auparauant. Qui est la vraye experiẽce: de laquelle despend la maniere de cognoistre, & iuger la faculté d'vn chascun medicament. Ie laisse qu'Auicenne le met froid, & humide: au second degré. Oribase le met entre ceux, qui ont vne humidité aqueuse. Toutesfois luy baille quelque vertu astringente, & refrigerante. Serapiõ suit l'opinion d'Auicene. Nul des autheurs que i'ay leu: ou que i'ay souuenãce: ne le met froid, & aqueux, au quatriesme degré, ou pres du quatriesme. Toutesfois laissons ces authoritez. Venons a iuger droictement, selon la raison. Et de ce qu'en ont laissé les antiens docteurs, par ses effects. Puis nous viendrons, a lantimoine: examinant

nant ses facultés, pour en cognoiſtre au vray ſa temperature. Galien monſtre le plomb eſtre froid: d'autant que ſi on en fait vn mortier, & vn pilō: & qu'on broye dedans, quelque ſuc refrigeratif: comme du cotiledon, du pourpier, ſempernium & laictue, ou ius daigret, & autres, Ou bien quelque huile refrigerante, auec quelque petit vin aqueux. Et les broyer au ſoleil par lon temps: du ius qui en viendra: vous en ferez, vn oignement fort bon, pour les inflammations: qui viennent au ſiege, auec vlcere, Où qui viennent aux parties honteuſes, où aux genitoires, où au bout des memmelles des femmes. Vaudra auſsi, au cōmencement des defluxions: qui viennent aux aignes, où aux pieds: Et en quelque autre partie du corps: & contre les vlceres rebelles. Or conſiderons a c'eſte heure, quels medicamens competent, aux vlceres, & du ſiege, & des parties honteuſes, compliquez auec inflammation. Il y a icy deux maladies: l'vne eſt l'vlcere, qui demande deſsication. L'autre eſt l'inflammation: laquelle eſt double. L'vne eſt inflammation ſeiche. (Comme ainſi l'appelle Galien, au cōmencemēt du ſecond ad Glauconne): qui n'eſt accompagné, d'aucun humeur: mais eſt ſimple tranſmutation, de chaleur naturelle du lieu, en vne chaleur ignee, ſemblable a la fieure. Et telle, ne demande que ſimple refrigeration. l'autre eſt appellee proprement phlegmone, ou inflāmation, laquelle auec la chaleur, à vne humidité chaude: comme eſt le ſang. Et telle, ſi elle-eſt au cōmencement, ou à l'augmentation: demande des medicamens, qui ayent deux intentions, l'vne de repouſſer, ce qui flue en la partie: l'autre de reſouldre: ce qui eſt deſia flué. Or ſuppoſons, qu'en l'vlcere du ſiege, il n'y ait que inflammation ſeiche. Ainſi il faudra pour inflammation, vn medicament, qui refrigere. Pour l'vlcere: vn qui deſſeiche. Et d'autant, que ou il y a douleur: il ſe fait touſiours quelque defluxion. Il eſt beſoin d'vſer de medicamens, non ſeulement refrigeratifs: mais auſsi repercuſsifs. Et ſi nous pouuons trouuer: vn qui face l'vn, & l'autre: ſera tres-vtile. Le ius, dit-il, de q̄lque herbe refrigerante, & aſtringente, broyé en mortier de plomb, eſt fort bon. Encores faut-il regarder: l'herbe delaquelle nous voulons prendre le ius. Car ſi elle eſt trop aſtringente, ou auec l'aſtriction, qu'elle ait quelque acidité: l'vne, & l'autre ne ſeroit bonne. Car les medicamens tropt aſtringens: exaſperent la partie inflammee: & les acides, les mordent, & irritent. Ce que ne demādent tels vlceres: ne auſsi l'inflāmation. Car l'inflāmation veut eſtre traictee par medicamens benings. Les vlceres de telles parties, qui ſont fort ſenſibles: par medicamens, qui deſſechent ſans mordication. Regardez donc, ſi le ius de plantain: qui a vne benigne aſtriction, auec infrigidation: ſera bon remede: pour tels vlceres, broyé en vn mortier de plōb. Et croy, que me le concederez bien. Teſmoing Galien au ſixieſme des

simples, ou parlant du plantain, dit, que les medicamens, qui auec refrigeration, ont vne astriction: sont bons aux vlceres rebelles, & a toutes fluxions, & pourritures. Ce que nous trouuons au plantain. Or s'il est ainsi, que son ius soit froid au second degré, combien acquerra-il de frigidité, s'il est meslé, auec le plomb: qui est froid pres du quatriesme, selon vostre dire. Quel medicament sera ce, pour appliquer es vlceres du siege, & des parties honteuses, auec telle inflammation. Vn medicament chaud, meslé auec vn autre plus chaud, deuiendra beaucoup plus chaud. Aussi vn medicament froid, meslé auec vn autre plus froid, rendra la composition plus froide. Parquoy tel oignement ainsi composé, sera stupefactif, & mortifiant la partie: luy desteignent sa chaleur naturelle: qui est la substãce de la vertu, qui entretient la partie, en sa disposition, & santé. Comme dit Galien au deuxiesme ad Glaucon. Dont s'en ensuit, la totale putrefaction, & mortification du lieu. Encores, a cause de sa grande frigidité, mordiquera la partie vlceree: & luy fera douleur. Et s'il est ainsi, qu'en toutes parties du corps, ou il y a defluxion: nous deuons empescher, que douleur ne si engendre: & luy garder sa vertu: à fin qu'elle aide au medicament, a faire son operation: & à paruenir a la fin, pour laquelle on applique. Nous ferions tout le contraire, qu'au lieu de la garder, nous la destruirions par tels medicamens froids: & la rendrions du tout morte. *Ne plus n'y moins:* que quand il y a trop grande chaleur estrange, en vne inflammation: elle consume, & destaint la chaleur naturelle du membre: & au lieu d'inflammation: s'engendre vne gangrene: apres laquelle vient vne totalle mortification, qui est appellee sphacelle. Dont le membre est si pourri, que si on ne l'extirpe: la pourriture, & corruption, se communiquera au cœur: & la mort s'en ensuiura: comme il aduient tous les iours. Aussi en appliquant medicamens trop froids sur les fluxions chaudes, tãt celle que nous appellons proprement phlegmone, qui est engendree de sang: comme celle qui est appellee erisypelas, qui est faite de sang arteriel & subtil, tirant a la nature de cholere. Nous leur engendrons quelque part qu'elles soyent, vne mortification: & a la fin vne vraye putrefaction. I'appelle vraye, celle qui est auec puãteur. Or est-il, qu'etre toutes les parties du corps: celles, qui sont au fondemẽt, ou siege: où celles qui sont aux parties honteuses, sont promptes pour peu de cause, a tomber en putrefaction, tant a cause de leur naturelle humidité: que aussi qu'elles sont les canaux des excremens du corps. Aussi plustost tomberont en tel mal: si vous les irritez, par medicamens trop froids: qui leur causeront douleur: par laquelle se fera attractiõ d'humeurs. Ou bien si en refroidissant trop, vous leurs ostez leur force, destruisant leur chaleur: & corrõpent leur vraye temperature, qui seront les causes de leur aduancer leur putrefaction.

Qui eſt tout le cõtraire, a ce que pretend le medecin. Car la ſeule fin, & le ſeul but, ou il doit vſer: c'eſt de guerir le malade, le pluſtoſt qu'il luy eſt poſsible, & ſeurement, & auec la moindre douleur, qui luy eſt poſsible. Il guerira ſeuremẽt, gardãt trois choſes: eſquelles il doit auoir loeil. La premiere, c'eſt de paruenir a la fin de la cure, ſi luy eſt poſsible: la ſeconde s'il n'y peut paruenir, où pour la difficulté, & rebelliõ de la maladie, où pour la debilité du membre, a tout le moins, qu'il ne face tort a ſon patient: & qu'il ne rẽde la maladie plus grande, qu'elle n'eſtoit: quand il cõmẽça de le penſer. La troiſieſme, que le mal ne reuiẽne facilemẽt. Ce ſont les trois buts ou pretẽd touſiours le medecin. Mais cõmẽt appellera on celuy: qui au lieu de guerir, tue. Au lieu de cõſeruer la tẽperature, & force d'vn mẽbre, la deſtruit du tout: Appliquãt medicamẽs, qui la rendent ſtupide, & mortifiee. Cõme ſont ceux, qui ſont ainſi froids: cõme vous dites eſtre le plõb. Et outre, s'il eſtoit froid, & aqueux cõme vo⁹ dites. Cõmẽt pourroit il ſeruir au cõmẽcemẽt des autres defluxiõs: qui viẽnent aux pieds, & aux autres parties externes. Veu qu'il eſt requis, ſelon l'ordre de medecine: y appliquer des medicamẽs repercuſsifs: ſinõ es cas prohibés, cõme en matiere veneneuſe, en defluxiõs externes: qui viẽnẽt par voye de iudicatiõ: où quãd la matiere des le cõmẽcemẽt, eſt trop eſpeſſe. Or eſt il, qu'es medicamẽs froids, & aqueux, *il n'y a nulle aſtrictiõ*, au moins biẽ petit. Car tout medicamẽt aſtringent, eſt plus terreſtre que aqueux: ce que n'eſt le plõb. Dõt il ne pourra ſeruir de ſoy, au commẽcemẽt des defluxiõs. Mais vous me pourriez reſpõdre, qu'il y peut ſeruir a cauſe du ius de plãtain, qui eſt quelque peu aſtringẽt: & par ce moyẽ, y peut ſeruir. A cela, ie vous dy, q̃ l'aſtrictiõ du ius de plãtain, eſt ſuffoquée, & annichilée par la p̃mixtiõ de ceſte aquoſité de plõb: qui la paſſe de beaucoup: & la rẽd ſi debile, qu'elle ne monſtre aucune operation. D'autãt que ceſte aquoſité, annichile, & diminue la force des autres qualitez. Ainſi telle compoſition ſera inutile, pour le cõmencemẽt des fluxions: où la vertu aſtringẽte doit eſtre forte, tant pour corroborer la partie, & la reſſerrer: à fin qu'elle ne ſoit ſi apte a receuoir la defluxion, que pour empeſcher, ce qui deuoit fluer: & repouſſer aux parties prochaines, ce qui eſt ia contenu en elle. Ainſi quelque choſe que voudrez dire, voſtre opinion ne peut ſubſiſter, auec celle de Galien. Et faut neceſſairement, où que Galien ſe ſoit fort oublié en ceſt endroit: où que n'auez biẽ determiné les qualitez du plomb. Toutesfois de vous accuſer de faute & d'ignorance, qui eſtez docteur, Ie ne le voudrois dire, ne ſonger. I'aime beaucoup mieux dire: q̃ ceſt Galien, qui s'eſt oublié: & qui n'a eſté ſuffiſant iuge, pour en determiner au vray. Auſsi ne ſtoit il pas docteur cõme vous. Que le plõb ne refroidiſſe. Il n'y a celuy, qui ne le cõfeſſe: (teſmoings ceux, qui pour euiter les pollutiõs nocturnes

mettent sur leur reins, vne platte de plomb. mais iusques au quatriesme degré: pour l'amour de vous, & de vostre reuerence. Ie m'y accorderois volontiers: mais i'aurois peur: qu'on s'en moquast: & principalemẽt vos escholiers. Car comme ce pourroit faire: que les Athletes, & ceux qui luitoyent nuds: ou qui faisoyent autres exercices violens du corps: voulant garder leur corpulence, & force, pour complaire aux spectateurs: & estre plus roides a la luicte: eussent mis sur leurs reins, vne platte de plõb froide, au quatriesme degré, seulement pour euiter vn petit mal. Et cepẽdant fussent tombes en plus grand inconuenient: qui est vne stupeur, & distention des nerfs, qui procedent de l'espine du dos. Et desquelles vne grande partie de la force du corps, despend. Car tout medicament froid de sa nature, refroidist tousiours, demeurant sur le membre de l'homme: Et plus il est froid: & plus il fait de mal: Et principalement es nerfs, & a la moëlle, & a l'espine du dos: Cõme dit Hippocrates en ses aphorismes. Et s'il est froid au quatriesme degré: les endort: & rend stupides, foibles, & de nulle puissance. Qui seroit tout au cõtraire de leur intentiõ. D'auãtage cõment se resouldroit le gangliũ par vne platte de plõb, apposee sur luy auec vn bãdage: s'il estoit ainsi froid? Car d'autãt qu'il est vne tumeur cõtre nature: rẽplie d'humeur. Il faut necessairemẽt, pour le dissiper: ou que telle humeur soit resoulte par insensible trãspiratiõ: ou per sensible: en le menãt à supuratiõ: ou biẽ le rẽdãt dur, en maniere de scirrhe. S'il estoit endurci cõme vn scirrhe. Il ne seroit pas dissipé. Parquoy faut: ou qu'il soit resould, par insensible transpiratiõ: ou qu'il le meine a suppuratiõ, cõme d'autres tumeurs. Ie vous demande, si vn medicamẽt froid au quatriesme degré, & aqueux pres du quatriesme, le pourra faire? Ce me seroit vne nouuelle methode: q̃ n'ay encores apris. Dieu m'en doint bõne enõctre. Ie n'en fus iamais desieuné. Mais il est pl⁹ raisonnable de dire: qu'il ne seroit froid & humide qu'au second degré: auec les autheurs susdits. Ayant en luy vne humidité aeree: qui est son argent vif, participant de chaleur, & de subtiles parties: qui ouure les cõduits de la partie: subtilient les humeurs visqueuses, qui sont en la tumeur. Autrement il feroit tout le contraire, s'il estoit froid au quatriesme degré. Car au lieu de resoudre: les endurciroit: & meneroit a la nature de scirrhe: tesmoing les inflammations, lesquelles, comme dit Galien au sixiesme des simples, si conuertissent, pour estre trop refrigerez. Vous pourriez bien auoir pris les paroles de Galien assez de trauers: sur lesquelles, vous fondez vostre argument, & opinion: quand il dit: que le plõb a beaucoup d'humidité cõgelee par le froid. Et vous dites: gelee par le froid. Où il y a grande difference, Et n'est pas a dire: qu'il soit froid, pour cela: cõme glace. Car autre chose est, estre congelé, ou estre refroidi. Et estre congelé: c'est estre amassé, & vni en

ſemble par le froid. Mais eſtre refroidi, c'eſt auoir acquis vne qualité froide. Or eſt-il, que tous metaux, comme i'ay dit, ſont congelez par le froid: d'autant qu'ils, ſe fondent par le feu. Ils ne ſont pas toutesfois froids au dernier degré: comme vous mettez le plomb. Parquoy ie reſoulds, (ſauf voſtre reuerence), qu'auez mal determiné des qualitez du plomb: ſi vous les conferez a l'homme. Il eſt bien vray: que ſi vous les conferez auec ſon genre, ou ſes eſpeces: qu'il ſera bien le plus froid, & le plus humide d'eux: mais non pas humide, d'vne humidité aqueuſe: mais d'vne telle humidité vaporeuſe: de laquelle ſont procrees les metaux es mines de la terre: comme i'ay dit, en mon liure. Voila, ce que me ſemble de la nature du plomb: & de ſes effectz: qui ſont raiſons legitimes: & ſans ſophiſtication, & legere creance, ne d'impoſture de triacleux, & charlatans. Et deſquelles i'en laiſſe le iugement aux doctes. Faut maintenãt venir a lãtimoine: & declarer derechef ſa nature: par ſes effectz, le plus brief: qu'il me ſera poſsible. Et en premier lieu, d'autant qu'il eſt vn medicamẽt lequel a ſa temperature, & ſes actions, qui en dependent: auec les vtilitez qu'il fait au corps. Nous chercherons premierement en general: que c'eſt que temperature d'vn chaſcun medicament: & d'où elle deſpend. Tous philoſophes, ſont d'accord: que tous corps naturels, ſont procrees des quatre premiers elemens, meſles enſemble: mais d'vne permixtion inegale. Iaçoit qu'il en y ait, qui ſapprochent en leur nature, d'auoir tels elemens meſlez en permixtion temperee, & egale: c'eſt a dire: en laquelle nul des elemens ne ſurpaſſe l'autre. Mais il en y a peu: & ſont plus imaginés: que deſtre naturellement. Car beaucoup tiennent plus de la terre, les autres de leau, les autres de l'air, les autres du feu. Les autres de l'vn & de l'autre: ſelon qu'ils ſont formez a leur commencement, par nature. Et ce qui reſſort de ceſte permixtion, eſt appellé temperature: laquelle fait ſon operation, ſelon la qualité: qui reſpond a l'element: qui predomine ſur les autres en la permixtion. Et d'autant qu'il y a quatre elemens, auſsi y a-il quatre qualitez, qui les ſuyuẽt immediatement. Et pour ceſte cauſe, ſont appellees premieres, ou elementaires, ou ſpecifiques. D'autant qu'il n'y a qu'elles: qui puiſſe muer vn corps, d'vne eſpece, en autre, que ceſtes-cy. C'eſt aſſauoir, chaude, froide, ſeiche, & humide. Deſquelles deſpendent les premieres & principales actions, que font les medicamens, en noſtre corps: pour le tranſmuer en leur qualité. Et d'autant que leur action n'eſt pas touſiours pareille: mais il en y a, de plus chauds, les vns que les autres, & de plus froids, humides, & ſecs. On leura attribué certains degrés de qualité. Par leſquels nous iugeons aſſeurement, de leur qualité, & action. Car le medecin, qui ſe veut aider es maladies, de medicamens: doit premierement cognoiſtre: en quoy conſiſte la ſanté: puis en quoy conſiſte

la maladie, qui est son contraire. Car si la santé consiste en la vraye temperature des quatre premiers elemens, où de leurs qualitez, où des quatre premieres humeurs, comme dit Hippocrates, au liure de la nature humaine. Tellement qu'ils gardent leur force, & leur quantité naturelle, & qu'ils soyent du tout, & par tout meslés ensemble, par vne harmonie temperee. Au contraire quand telle harmonie est corrompue: & que l'vn passe l'autre: où qu'il soit diminué de sa qualité: où qu'il ne soit du tout meslé, auecques les autres, s'engendrent les maladies: pour lesquelles sont appellés les medecins, pour les oster. Ce qu'ils ne pourront iamais faire, s'ils n'entendent entierement, & sur l'ongle, toutes les maladies, qui peuuent suruenir a l'homme. Non seullement leur especes: mais leur grandeur, & leur qualité. Car selon qu'elles sont saillies hors de la vraye temperature du malade, soit en chaleur, soit en froideur, ou autres. D'autant nous les iugeons plus grandes, & plus dangereuses. A quoy nous ne pouuons obuier, si nous ne sçauons la nature particuliere du malade, qu'elle est sa propre nature, & la temperature, qu'il auoit, quand il estoit sain. Car iamais ne sera guery: qu'il ne soit ramené a ceste mesme temperature. Ce qui n'est facile a vn chascun. Mais comme dit Galien au commencement du liure ad Glaucon, quasi impossible: Si nous ne venons a considerer, la commune nature, & temperature de l'homme: & la conferer a celle du malade. Prenant nostre coniecture, de leage, & de la difference des temperatures, selon icelle, de sa couleur, & sa chaleur, & son habitude du corps, de sa coustume de faire, & sa maniere de viure, & de son labeur où oysiueté, & ses meurs. Prenant aussi difference du masle, & de la femelle. De l'air qui est presant, & de la saison, & d'autres qui sont requises, en tel affaire. Puis nous accommoderons nos medicamens, opposites a lexces de la maladie. Comme par exemple. Si la maladie passe de trois degrez en chaleur la temperature naturelle du malade: Nous luy appliquerons vn medicament froid, au troisiesme degré. Et si elle surpasse en froidure de trois degrés. Nous appliquerons nostre medicament chaud au troisiesme degré. Et ainsi des autres, tant simples, que compliques. Voila pourquoy les medecins ont limité les qualitez des medicamens par quatre degrez: & a chascun degré, ont baillé trois termes. Commencement, moyen & fin. Comme nous lisons bien souuent en Gal. Il est chaud en la fin du premier degré, & au commencement du second. Et le tout, pour corriger l'intemperature, ou est le malade: pour le ramener par son contraire, en vraye temperature. Car toute intemperature, se corrige par vne intemperature contraire, prenant nostre indication, seulement, de la maladie, & n'on du lieu, ou elle reside. Car bien souuent, elle renuerse, celle, qui est prise, de la maladie. Parquoy trois

choses sont requises au medecin : qui veut methodiquement ouurer en sont art:& les doit sçauoir comme la propre maison: C'est a sçauoir, toutes les maladies, comme i'ay dit, tant leur qualité, que leur quantité: & le lieu ou elles sont. La nature particuliere d'vn chascun malade : Ou bien si exactement ne la peut sçauoir, en approcher par les coniectures, comme i'ay dit. Et outre la nature de tous medicamens, auec leurs qualitez, & degrés d'iceux. Ie dy bō celles qui se cognoissēt au sens externe, & nō celles, qui procedent d'vne forme specifique: de laquelle nous parlerōs aprés. Ce que ne pouuons auoir sans grande consideration. Premierement de leur temperature: qui est celle, qui resulte de la permixtion, des quatre premieres qualitez, soyent simple, ou composés. Comme d'estre chaud froid, sec, humide. Où chaud & sec, chaud & humide, froid & sec, froid & humide : Et ainsi des autres. Et non seulement en general ; mais en quel degré il-est tel. Secondement de leur action, qui despend tant immediatement, que mediatement des premieres. Celles qui despendent immediatement de la chaude, sont rarifier, attirer, ouurir attenuer. De la froide, cōdenser, repousser, referrer. De l'humide, remolir, laxer, lenir. De la seche, endurcir, consumer l'humidité. Celles qui suiuent celles-cy, qu'aucuns appellent tierces *actions* : Lesquelles apparoissent selon la permixion *des premieres, & en matiere disposee*, sont, les supuratiues, les remolitiues, les sedatiues de douleur, les incarnatiues, les epulotiques, les opilatiues, & glutinatiues, apperitiues de veines, & autres actions. Puis pour le tiers leur vtilité, comme sont celles, qui prennent leur denomination des membres qui regardent, & guerissent, par vne certaine faculté. Comme sont les chephaliques, bechiques stomachales, hepatiques, spleneтiques, nephretiques, cordiales. Et pour les maladies qu'elles guerissent, comme celles qui prouoquent, les menstrues : qui engendrent le laict: qui engendrent le sperme: qui rompent la pierre: qui prouoquēt l'vrine: les errhines: celles qui consument, & empeschent le laict, & autres telles vtilites, qui dependent, tant des premieres, que des secondes qualités. Et sans telle cognoissance, nul medecin, n'entendra iamais la vraye nature des medicamens, ne leur vray vsage: & ne pourra iamais composer vn bon medicament: ne vser de ceux, qui sont ia composez. Puis donc que telle cognoissance nous est si necessaire. Il faut estudier a la cognoistre au mieux, qu'il nous sera possible. Ce qui nous sera facile de considerer la faculté de nostre medicamēt, sur & a qui, il est raporté. Or il-est raporté a la nature de l'hōme: & non pas es autres. Car nous ne nous souciōs pas, cō me il est de soy, ne raporté a toute nature, mais a, ce qu'il fait en nous. Car s'il nous eschauffe, appliqué sur nostre corps: & q̄ tāt qu'il y soit, nous imprime telle qualité: il sera dit chaud de sa ꝓpre nature: & aura de soy, & nō

d'accident, ceste faculté d'eschauffer: s'il nous refroidit: sera dit froid pareillement: s'il nous desseiche, sera dit sec: S'il nous humecte, sera dit humide. Encores y a-il maniere de l'appliquer. Car quãd nous l'appliquõs: il ne doit auoir aucune qualité estrange, acquise par autre moyen, que par sa propre nature: Comme nous pourrons appliquer vne racine de mandragore: que nous aurions eschauffee au feu: qui de premiere abordee, nous eschaufferoit fort: ou bien du poyure refroidi: en eau gelee qui nous refroidiroit, Et toutesfois, ce n'est pas leur propre nature. Et par ainsi, telle qualité qu'ils monstrent, n'est pas propre, & naturelle: mais est estrange, & accidentale: acquise par autre moyen, que par sa nature. Puis doit estre appliqué sur vn corps sain: Et considerer son action, qu'elle fera. Puis sur vn malade, mais de maladie simple. Tout ainsi, qu'il faut, que le medicament soit simple, & non mixtionné. Duquel voulons faire le iugement. Et consequemment, sur vn corps intemperé: mais qui n'est encores malade. D'auantage, il faut considerer, la substance du medicamẽt: si elle est de parties crasses, & dures: où si elle est de parties tenues, & subtiles. Car celuy qui a ses parties crasses, demeure plus long tẽps, a faire son operation: q̃ celui qui est de parties subtiles. Aussi quand il aura cõmencé a la faire: sera plus lõgue: & l'imprimera plus fort, q̃ l'autre. Iaçoit q̃ bien souuent, pour la haster, nous sommes cõtraints, de le mettre en petites parties: autremẽt ne feroit riẽ. Le lieu aussi ou il est appliqué. Car s'il est dense, & dur: il ne sera si facile a estre alteré p̃ la qualité du medicamẽt, cõme celuy, qui est fort rare, & qui a plus de porositez. D'autant, que le dense, n'a pas les pores, ne les cõduis si ouuers, pour dõner entree a la faculté du medicamẽt: cõme celuy, qui est plus rare. Il y a aussi d'autres experimens, qui sont certains: & qui nous asseurent de la faculté du medicament. Comme celle, qui se fait par le goust: qui iuge des saueurs. Lesquels (comme dit quelque bon docteur antien,) est le vray messager de la temperature du medicament, & de sa substance: & le plus souuent de son action. Et le iugement qu'on prend de luy, est beaucoup plus certain: que celuy que l'on prend, ne de la couleur, ne de l'odeur. Iaçoit que qu'elque fois, il puisse donner qu'elque cognoissance: mais c'est bien peu Or pour bien entendre la faculté du medicamẽt par le goust. Nous prẽdrons ceste maxime, qui est vraye. C'est que tout ce qui est appliqué sur la langue, où il luy plaist, & ne luy est aggreable: où il luy desplaist, où il n'est, ne l'vn ne l'autre. Celuy qui n'est ne l'vn, ne l'autre, & qui ne luy fait aucune alteration: est appellé insipide. Comme est l'eau pure naturelle, n'ayant aucune qualité estrange, ne tropt chaude, ne tropt froide, & tous les autres elemens. Et si nous trouuons telle disposition, en vn medicament sec: Nous le pouuons iuger, ne tropt chaud, ne tropt froid,

mais ayant vne diſpoſition moyenne, entre ces qualitez. Toutesfois declinãt plus a la frigidité, qu'a la chaleur. Et ſi auec telle diſpoſitiõ, il a vne ſubſtance ſeiche. Nous pouuons iuger de luy, qu'il eſt terreſtre, & qu'il deſſeiche, ſans mordication. Et tous ceux qui ſont de meſme conſtitution, ſont appelles des medecins emplaſtiques. Deſquels il en y a de deux eſpeces. Les vns ſont exactement terreſtres & ſecs, comme eſt la tuthie, la cadmie, le pompholix, la chaut bien lauee, & d'autres. Les autres ſont plus aqueux: auec terre, & ſubſtance aeree. Et ſont viſqueux, comme eſt le blanc de l'oeuf, & toutes greſſes, qui n'ont point d'acrimonie. Et tant plus elles ſont ſeiches, & terreſtres, & plus grande faculté emplaſtique, elles retiennent. Comme eſt la cire bien lauee. Celuy qui luy plaiſt, eſt appellé ſaueur douce, a nous amiable, & familiaire. Delaquelle doiuent participer tous nourriſſemens, qui de toute leur ſubſtance, peuuent ſe conuertir en noſtre ſubſtance: Deſquels en auons deux manieres. Les vns ſont ceux qui par maniere de parler, oignent, & rempliſſent, & reſtituent en leur diſpoſition naturelle, les parties de la langue, corrodees. Et ſi c'eſt auec manifeſte volupté, ſont appelles doulx, ſ'il ne l'ont point, ſont appellés gras. Et tels ſont chauds, d'vne chaleur temperee, & qui n'excedent noſtre temperature. Iaçoit qu'il y ait certains degrez de douceur, comme es autres ſaueurs. Comme il en y a de doux, de plus, & de moins doux. Et ſelon iceux degrés, les medicamens, & nourriſſement ſont, où plus chauds, où moins chauds, où ayant vne chaleur temperee. Et tels laxent, cuiſent, remoliſſent & rarefient. Ceux qui deſplaiſent, & qui ne luy ſont familiers, ſont les aſtringens. Deſquels deuons conſiderer deux choſes, leur action, & leur temperature: comme de tous autres medicamens. Et ceux-ci, ont faculté de reſſerrer, & retirer en vn, les parties de la langue: ſur leſquelles, ils ſeront apposez. Et entre ceux-ci, ceux qui auec l'aſtriction, ont vertu refrigeratiue, ils repouſſent eſgalement, au dedans, de toutes pars, la partie, qu'ils auront touché. Comme ſi en repouſſant, ſ'aſſembloyent enſemble. Ceux qui ſont chauds, auec l'aſtriction, mordiquent, & vlcerent auec qu'elque petite aſtriction. Comme eſt miſy ſori, & chalcitis, Les aſtringens, ont certains degrez, comme les autres. Car il en y a de aſtringens ſimplement, comme auons touché. Il en y a de plus, comme les auſteres: leſquels mis ſus la langue, ſemble a veoir, qu'ils penetrent iuſques au fond: & donnent vn ſentiment aſpre, & inegal, deſſeichent, & cõſommẽt toute ſon humidité. Il en y a auſsi d'autres, plus aſtringens, qui ſont dicts acerbes. Leſquels mis ſur la langue, la deſſeichent fort, retirẽt, & aſſemblent ſes parties, & les rendẽt aſpres iuſques au profond: comme ſont les poires ſauuages, & les cormes, qu'on appelle a Paris corneilles. Leſquelles ſont rouges quãd elles ſont meures,

faites en maniere de petites oliues. Les sorbes, que communement on appelle cormes, ont tel goust, auant quelles soyent meures. Ceux qui en ont tasté en peuuent iuger. Car ils resserrent si bien la langue, que leur action va iusques a la gorge: qui cause, quasi vne strangulation. Et tels austeres, & acerbes sont terrestres, & froids, & ont vertu de constiper, condenser, repousser, engrossir, refroidir, & desseicher. Il en y a qui sont de parties plus subtiles, comme sont les acides: & tels medicamens, incisent, mordiquent, attenuent ostent les obstructions, mondifient sans chaleur, & sont froids, & subtils. Entre les saueurs qui desplaisent a la langue, c'est l'amertume. Car il n'y a beste, qui ne la deteste comme ennemie de nature: & de laquelle, on ne veut vser. Ie di, de celle, qui est extremement amere, sans aucune mixtiō d'autre saueur. Et tous medicamens, qui ont ceste saueur, sont chauds, & secs. Et ont faculté dextenuer, & mōdifier, d'inciser la crassitie des humeurs, d'ouurir les cōduits du corps. Ceux qui ont vn goust aqueux, sont froids de leur nature: & ont faculté d'engrossir, dassembler, de resserrer, d'arrester, d'engēdrer stupeur, & mollification en la partie, sur laquelle, ils seront mis. Les acres sont chauds, approchans de la nature du feu, & ont faculté dextenuer, & purger par violence, eschaufer iusques a faire escharre, attirer, de resoudre, & de rompre. Ceux qui ont saueur salee, resserrent contraignent, gardent de putrefaction, & desseichēt, sans manifeste chaleur, où frigidité: & tels sont terrestres, & chauds. Mais non tant, comme les acres. Où il faut noter, que tout ainsi, qu'es premieres qualités, il y auoit trois degres: Aussi en tous ceux ci, il en faut imaginer de tels: Comme en ceux qui ont saueur salee. Il y en a, qui sont salés simplemēt: il y en a de plus, il y en a aussi de plus beaucoup, iusques pres d'estre amers. Et tout ainsi faut il pēser des autres, que nous laissons, a cause de briefueté. Quant est du iugemēt, qui se fait par l'odeur, & par la couleur, il n'est pas asseuré: Et n'est pas si certain, comme celuy, qui se fait par la saueur, & goust. Toutesfois, il en y a, qui nous donnent quelque iugement: Et quasi nous les iugeons, par l'odeur, sans les sauourer, comme est le vinaigre. Lequel est cogneu, non seulemēt au goust, mais aussi au fleurer. Beaucoup de medicamens acres par leur seule odeur, manifestēt leur force: Comme sont les aux, les oignons, les eschallotes. Lesquels irritent tant le goust, que le fleurer. Et aussi en beaucoup l'odeur s'accorde auec le goust. Il en y a d'autres, qui ont vne odeur si estrange: que par elle seule, nous les iugeons, estre du tout contraires a nostre nature: & que nous refusons d'en gouster, comme sont les cantharides, les excremens des bestes, & fumiers, qui sont pourris, & toutes autres choses, qui rendent vne vapeur puante, & contraire a nostre esprit animal. Et en telles manieres s'accordent le fleurer, auec le goust. Toutesfois en medicamens, qui

ont vne odeur ſuaue, il y a grande difference, & ne s'accordent pas touſiours, le gouſt auec l'odeur. Car tant s'en faut, que ce qui plaiſt a l'odeur, plaiſe au gouſt: Que le plus ſouuent, les choſes odorantes, ſont deſplaiſantes au gouſt. D'autant qu'ils retiennent quelque amaritude. Laquelle eſt ingrate, entre toutes les ſaueurs, a la langue: Comme il eſt facile de iuger au muſc & en la roſe: laquelle, iaçoit quelle ait, vne odeur fort ſuaue, & plaiſante a noſtre eſprit: Si eſt-ce, quelle ne plaiſt pas au gouſt, a cauſe de ſon amertume: Si elle n'eſt corrigee, par vne choſe douce, comme par le ſuccre. Et ne s'enſuit pas, que toute choſe qui eſt odorante: ſoit amiable, & plaiſante a noſtre eſprit animal. Car il faut, que ce qui lui-eſt aggreable, lui ſoit familier: comme la viande, qui nous eſt familiere, & conuenable: eſt plaiſante a noſtre langue. Au contraire, ce qui ne luy eſt familier, & conuenable: luy eſt deſplaiſant. Et tout ainſi, que pour la diuerſité des hõmes: aucunes viandes ſont aggreables a aucuns: aux autres ſont odieuſes, & ingrates. Ainſi eſt-il des odeurs. Car nous voyons en beaucoup: vne odeur plaire: qui deſplaira a l'autre. Il en y a, qui ne ſçauroyent ſentir du muſc, ſans douleur de teſte. Les autres, de la mariolaine. Les autres, ſentiront volontiers des roſes: qui ne prennẽt plaiſir, a vne autre fleur plus odorante. Et iaçoit que ſelon la force de l'odeur, nous puiſsions iuger q̃lque peu, *de la chaleur de la choſe odorante*, & *de ſa tenuité*: D'autãt que toutes choſes odorantes, participent de chaleur, ou plus ou moins, & de tenue ſubſtance. Si eſt-ce, que la quantité de telles qualitez: & de leur vraye temperature, ne nous peut eſtre cogneue parfaictement: cõme elle nous eſt, par le gouſt. Quãt a la couleur: nous en pouuõs encores moins iuger, que par le fleurer: Sinõ en quelques medicamẽs: comme en la roze. Celle qui eſt blãche, eſt plus froide: & plus aq̃uſe, q̃ lincarnate. Entre les oignõs, les rouges, ſont plus chauds, q̃ les blãcs. En laſquille, la rouge eſt plus chaude, que la blãche. Galien nous ameine lexẽple du vin, diſant q̃ le clairet, & vermeil, ſont plus chauds, que les blãcs. Ce q̃ nous trouuõs faux par deça. Car les blãcs y ſont pl⁹ chauds, & plus ſubtils: que les rouges. Les vins de maluoiſie, & ceux de Madere: qui ſont vins chauds a merueilles: ſont to⁹ blãcs. Mais il nous faut pẽſer, que de ſon tẽps, il y auoit autre maniere de faire les vins: qu'a preſẽt. Tellemẽt q̃ leurs vins eſtoyẽt encores nouueaux a neuf, & a dis ans. Et eſtoyẽt expoſez au ſoleil du midi: couuers le pl⁹ ſouuẽt d'herbes chaudes: & mis en greniers, qui regardoyẽt le midi. Ce qui ne ce fait a preſẽt. Ie ſçay biẽ, qu'ẽ beaucoup de lieux: les blãcs ſõt pl⁹ froids q̃ les rouges: mais ce n'eſt pas par tout. Or cela ainſi deſduit: il nous reſte a conſiderer la temperature de lãtimoine, par ſes effects. Puis que par le gouſt, & la ſaueur, ne la pouuons iuger, tout ainſi qu'auons fait du plomb. Et pour ce faire, prendrons les dits de Dioſcoride eſcripts en voſtre liure:

auec ceux de Galien: les conferant ensemble. Et examinerons au mieux de nostre pouuoir, icelle faculté: pour en resoudre en verité, sa vraye temperature. Et deuant que d'entrer en ieu, ie veux bien repeter: ce que vous auez mis en vostre liure, touchant la generatiō des metaux: où vous vous mocquez de l'opinion de ceux, qui mettent le souffre, & largent vif, pour les premieres matieres, des metaux. Et comme vous dites, le souffre pour le pere, & l'argent vif pour la mere. Tout ainsi qu'en la generation de l'homme, la semence de l'homme, est comme le vray ouurier: & comme celuy, qui baille la forme. Le sang menstrual de la femme, comme la matiere, suiuant laction de la forme. Comme touche Galien au liure des naturelles facultez. Et si ie vous faisois c'est argument: qui est celuy d'hippocrates, au liure de la nature humaine. Tous corps naturels, se resoluent en la fin, en la matiere, de laquelle ils ont esté faits. Tous metaux se resolnent, en argent vif, en souffre. Ergo tous metaux sont premierement faits, d'argent vif & de souffre, par transmutation des premieres qualitez agentes. Ie sçay bien que me nieres la mineur. Mais si est elle vraye. Non point que l'argent vif soit tel qu'on le vent es boutiques: ne le souffre, aussi. Mais se sont certaines substances, ayans en soy, ceste energie, ou puissance d'estre conuertis en tel metal: comme elles sont temperees, & alterees par la chaleur de la terre: où de celle du ciel. Tout ainsi qu'en la semence de l'homme & de la femme: il y a vne substance laquelle est propre & apte a estre conuertie l'vne en os, l'autre en chair, l'autre en ners, l'autre en tendons, en arteres, en cœur, en foye, en cerueau. Et toutesfois n'apparoissent au sens externe, sinon apres que l'homme est formé. Ainsi en vn grain de bled: vous n'y voyez aucune apparence, ne de racine, auec ses fibres: ne de chalumeau, qui sort hors de la terre, pour produire lespic. Et toutesfois, estant iecté en terre: par l'humidité d'icelle, & la chaleur qu'elle reçoit du ciel, il produit, & racines, & chalumeau, & espic. Ce qu'il ne feroit, s'il ne contenoit en luy, telle substance, disposee a telle trāsmutation. Ausi ces deux substances assemblees ensemble: bien cuites, & temperees, par ceste chaleur de la terre, ou du ciel: produisent tel metal: selon qu'ils seront, ou plus purs, ou plus immondes. Les purs engendrent les purs metaux. Les impurs, les autres. Et ceste opinion est de Geber, & d'autres docteurs: entre lesquels n'auray honte, d'alleguer monsieur Syluius: Quelque fois mon precepteur, & amy. Melanchthon en sa physique: & d'autres de grand sçauoir: ausi credibles, & receuables que vous. Et pour confirmation de ce. I'ay veu de l'or estre reduit en son argēt vif. Qui seroit quasi incroyable a ceux: qui ne l'auroyent veu. Mais ceux qui ont vouloir de se mocquer de tout, ce qu'ils n'entēdent ou qui n'on veu: facilement nieront le tout: comme chose fabuleuse, & comme chimeres.

Aufquels ie defireray: ce que defiroit aux atheniens,le bon homme Ariftides:quand il fut banni: C'eft meilleur cerueau. Ie ne veil pas nier (comme i'ay allegué de Platon,& Ariftote) qu'ils ne foyent cōpofez des quatre premiers elemens: Comme tous corps naturels,aufquels il y a les deux actifs,& les deux pafsifs. Les actifs font le chaud,& le froid:les pafsifs,l'humide & le fec. La terre y eft:laquelle ne fe peut affembler,que par l'humidité: Et l'humidité ne fe peut terminer,& contenir,q̄ par le fec. Et tous deux ne fe peuuent tranfmuer en corps:finon par leur contraire. Et d'autant,qu'ils font froids:il eft requis,qu'ils foyent tranfmuez par le chaud. Parquoy,concurrent a telle operatiō,la nature du feu,& de l'air:qui font chauds. Car fans chaleur ne fe fait aucune conuerfion. Voila pourquoy difoit Ariftote,que tous corps eftoyent participans de ces elemens. Et les metaux, qui ont leur confiftence de terre,& d'eau ,alterés, & temperés enfemble,par la chaleur:puis coagulés par le froid. Mais en ce different, les pierres metaliques,des metaux: que les pierres font plus feiches:&tiēnent plus de la terre,que de l'eau. Les metaux,plus d'eau, & d'air,que les pierres. Ce que touche Ariftote,quand il dit: que les metaux font engendrés plus d'vne exalation vaporeufe, que feiche. Or eft-il,que la vapeur tient de la *nature de l'air*. *Car,comme dit Galien,vapeur n'eft,qu'vne eau fubtiliee,& tranfmuee en nature de l'air.* Et telle nature aeree,& vapoureufe,eft vifqueufe,& graffe:qui entretient fi bien, & vnit les parties terreftres:qu'a grand peine, fe peuuent defpartir d'enfemble. Tellement qu'il faut grand feu,pour les feparer. Mais encores font fi bien ioinctes: que leur humidité,ne mouille point. Et la chaleur oftee , incontinent fe refferrent:comme au parauant. Parquoy difoit Ariftote, en fes metheores: Que les corps,qui facilement fe raffemblent,apres auoir efté fondus ont plus de terre,que d'humidité. D'auantage tous metaux,font ductiles & extenfibles,ce qu'ils ne feroyent:fi cefte humidité,qui termine,& conioint les parties terreftres,n'eftoit vifqueufe,& tenace. Et tāt plus ils participent de telle humidité:& plus font ductiles. Comme l'or,l'argent, le cuiure, l'eftain,le plomb,& autres. Ceux qui n'en ont pas tāt, ne font pas fi ductiles,ne fi extenfibles. Car toute chofe ductile,ne participe de l'humidité aqueufe:cōme dit Ariftote. Dont meftonne, comme auez dit en voftre liure,allegant faux vos docteurs:qui ont (comme vous dites) efcrit aprés Albert le grand,& Auicenne: Que les metaux eftoyent compofez d'eau,& de terre. Veu que c'eft Ariftote,& Platon:cōme i'ay dit en mon liure: auec l'interpretation d'Alexandre aphrodifee: qui ont efté long temps:auant les autres. Et encores plus faux: d'autant qu'auez dit,qu'en leur compofition,la partie aqueufe,dominoit fur la terreftre. Ce qui n'eft en aucun autheur,que i'aye veu,ne leu. Et eft contre toute apparence au

sens externe. Car,comme dirions nous,qu'en corps solide,pesant,& terrestre,l'humidité aqueuse,domineroit,sur la terre. Vos paroles sõt telles. Les autheurs,qui sont venus apres:& qui ont iugé de toutes ces opinions: ont arresté,que la matiere des metaux, procede de leau, & de la terre, principalement. Non,qu'ils ne veulent, que les autres elemens y ayent leur part:terre,dy ie,& eau:tellement meslés,que la partie aqueuse, maistrise la terrestre. Laquelle,y-est proportionnee,en telle maniere:quelle obscurcit en partie,la clarté d'icelle:sans toutesfois luy oster sa lueur. Veu qu'Aristote expressement dit, en ses metheores:que les corps, qui sont composez de terre,& eau: Et qui sont cõgelés par froid: ont plus de terre,que deau. D'autant que le froid,chasse la chaleur,& lexprime. Et quãd il euapore,il emmeine auec soy,beaucoup d'humeurs. Et tels,se fondent: quand la chaleur derechef y entre. Et puis que les metaux, pour la plus part sont ductiles: Aristote auroit mal dit:que ceux qui sont tels: ne participent de l'humidité aqueuse. Laquelle toutesfois vous faites dominer sur la terre. Ou vous monstrez,que ou me reprenez de n'estre bon alchimiste: Vous meritez d'estre appellé du tout ignorant,de tel sçauoir. Qui est de cognoistre,la nature des metaux: & de n'entendre vostre Aristote: qui est le fondement de nostre medecine. Ce que ie n'eusse desduit,si ie n'eusse pensé: que telle est vostre opinion touchant les metaux, & de lantimoine crud:que vous meslez, & confondez,auec les metaux:contre toute raison:ainsi comme sonnent vos paroles: comme s'ensuit. Et d'autant que lantimoine restraint: & toutesfois n'a aucune qualité apparente au goust: il s'ensuit,que non seulement il-est terrestre, & sec: mais ausi froid,& aqueux. Terrestre dy ie,& sec,au troisiesme degré:comme tous restringens de pareille nature, froid, & aqueux prez du quatriesme degré:comme le plomb. Lequel a beaucoup de substance humide, gelee par le froid: Ainsi qu'escrit Galiẽ. Quant est du plomb,ie vous en ay baillé la raison: Et vous ay monstré:comme ne se pouuoit faire, qu'il fust tel: veu les effects d'iceluy. Mais i'ay grand peur qu'ayez vostre cerueau si malade: que quelque bonne raison, qu'on vous puisse bailler: Tant s'en faut,quelle vous profite: que plustost elle vous nuira: & irritera plus vostre cholere. Ou bien,que vostre belle olimpe,vous a tant obscurci l'entendement,quelle vous a rendu tout transi, & sans sentiment. Quant a lantimoine: ie le desduiray ausi: & monstreray,quand il sera temps:comme il ne peut estre tel. Mais au parauant: ie vueil ascheuer vostre desduction des metaux. Vous dites a la fin,que les mieux entendus,disent: que la chaleur est cause,que la terre, & eau, se petrissent ensemble: & que le froid,fait congeler la composition. Qui est la resolution, que i'ay fait en mon liure,apres auoir desduit lopinion de ceux,qui ont parlé de leur ge-

neration. Dont vous remercie, qu'estes de mon opinion en cela : & a laquelle ie consen: & non a celle, que mettez cy deuant : par laquelle dites, que l'humidité aqueuse, maistrise la partie terrestre. Ce seroit mieux dit, lier, que maistriser. I'eusse parlé de la clarté des metaux : & de leur lueur. Mais ie le laisse, a cause de briefueté, & pour venir plustost a examiner la temperature de lantimoine : selon ses effects. Lesquels nous desduirons par ordre: prenant, ce qu'en dit Galien, Dioscoride, & Pline. Et d'autant qu'il est diuisible en deux: c'est assauoir, en celuy qui est crud, & celuy qui est preparé, en pierre transparante. Ie prendray premierement la declaration de celuy, qui est crud: puis ie viendray a l'autre. Lantimoine crud, est vne pierre metalique, moyenne entre les metaux, & les pierres: qui ne reçoiuent aucune fusion, mais elle la reçoit, par fort feu. Parquoy pouuons iuger: quelle est engendree: comme les metaux. Mais en ce differe: quelle n'a pas tant d'humidité visqueuse: comme eux. D'autant quelle est friable: & que ses parties terrestres, ne sont si bien conioinctes, par l'humidité: comme sont celles des metaux. Il en y a de deux especes: le masle, & la femelle, desquels i'en ay baillé la difference, en mon liure : & ne le veux repeter. D'autant aussi: que le tout est escript, en dioscoride, & pline. Où on le pourra veoir mieux: que ne le pourrois escrire. Galien dit: *qu'auec sa vertu desiccante, il a vne astriction :* qui est cause, qu'il est meslé auec les medicamens, qu'on applique es yeux. Qui sont faits, en colyres, tant secs, que humides. Pline dit, que sa faculté, est d'astraindre, & refrigerer. Et principalement a l'entour des yeux. Ce que touche Galien au sixiesme de sanitate tuenda: Quant il conseille, pour la conseruation, & corroboration des yeux: de mettre soubs les palpebres, auec vne petite spatule, d'vn colyre sec : qu'il a composé : fait auec la pierre phrigienne : & sans toucher a la membrame, qui couure l'œil. Comme font les femmes tous les iours : quand elles appliquent a leurs yeux, de l'antimoine, pour les rendre plus beaux. Car lantimoine, auec ce, qu'il est astringent, & froid : Il rend vne couleur noire. Laquelle auec quelque liqueur conuenable, fait bonne grace aux yeux. Et semble a veoir, qu'ils en soyent plus fendus. Parquoy est appellé platyophthalmos. Il empesche aussi, les defluxions sur les yeux. Et empesche, qu'ils ne soyent chassieux. Or examinons de pres ceste faculté : & regardons, Si vn medicament froid, & humide, au quatriesme degré: pourra faire telle operation : Pour empescher vne defluxion sur vne partie : (Comme nous auons touche cy dessus) Il y a trois intentions : l'vne est de repousser, ce qui peut venir en la partie. L'autre, resouldre, ou desseicher,

ce qui est ia flué. Et la tierce, corroborer la partie. Voila les intẽtions: que nous deuons auoir, au commencement des defluxions. Et est la premiere indication, & generale : que nous prenons de l'essence de la maladie. La repulsion, & corroboration, se fait par medicamens astringens: La dessication, se fait par medicamens terrestres: qui ont puissance de desseicher. Mais outre ceste generale indication, il nous faut prendre celle, que nous baille la nature de la partie blessee. Qui est l'œil. Lequel est composé de membranes, & humeurs, pour la plus grand part. Et outre, est fort sensible. Or est-il, que tant plus vn membre est sensible, & moins souffre medicamens forts, & aspres. Parquoy est necessaire : que les medicamens que nous appliquons a l'œil, soyẽt doux, benings, & lenissens. N'ayans en eux aucune asperité: ne chose qui represente sablon. Comme poudres seiches de medicamens terrestres. Encores faut, que tels, quand il en faudra vser, soyent messés auec q̃lque liqueur viqueuse: & qu'ils soyent pulueri-ses a lextremité, iusques a estre impalpables. Telle liqueur, peut estre le blanc d'œuf: ou laict de femme, bien saine: Où la decoction de fenugrec bien laué. Qui laisse quelque viscosité en leau, ou il aura esté boulli. Encores faut-il considerer, la nature du medicament: & le conferer auec la partie. Car tout ainsi, que aux defluxions, nous n'vsons de tous astringens, en toutes parties indifferemment, mais nous considerons l'aissance, laction, & l'vtilité de la partie, sur la quelle nous les appliquons. Car si se sõt parties nobles, où conioinctes a elles : nous n'vsons de ceux, qui ont faculté veneneuse. Le vitriol, est biẽ astringent, misy sori. & chalcitis, aes vstum, & son escaille, le sont aussi. Mais d'autant qu'ils retiennent en eux, quelque venenosité : on craint de les mettre es medicamens ordonnez pour la bouche: de peur, que quelque portiõ, n'en tombe en lestomach: qui pourroit faire grande nuisance a la personne. Aussi es medicamẽs des yeux: d'autant qu'ils sont d'vn sentiment fort aigu: & prompts a souffrir, tant pour leur substance delicate, & nerueuse: que pour leur rarité, ne doiuent estre aspres : c'est à dire ayant forte vertu astringente : Comme sont les austeres, acerbes, où acides: mais d'vne astrition douce, & benigne. Encores pour la doucir, doiuent estre meslés, auec quelque humidité: qui les rendra encores plus doux. Comme est le laict d'vne ieune femme, bien saine: Le blanc d'œuf: & la decoction de fenugrec. Or si lantimoine estoit terrestre, & sec, au troisiesme degré: comme vous dites: Seroit-il commode a tels medicamens? il n'a point de goust : c'est a dire, en le mettant sur la langue, il ne vous represente aucune qualité : Comme il est vray. Et est terrestre, comme vous escriuez. Considerons vn peu, ce que i'ay dit ci deuant: qui nous donnera l'intelligence de ce, que nous pretendons. Galien au quatriesme des simples, (comme i'ay allegué). Nous

dit:que si en vne chose seiche, nous trouuons pareil sentiment, comme en vne eau, qui n'a nulle qualité: Elle sera, & la pourrons iuger, n'auoir grande chaleur,ne grande frigidité:mais plustost,auoir vne constitution moyenne: Declinant e toutesfois vn peu a frigidité. Et si estant ainsi, en telle differẽce de chaleur,& de frigidité,c'est a dire,n'estre ne trop chaude,ne trop froide:a vne substance seiche:elle est terrestre: & desseiche, sans mordication.Ce qu'il confirme,au neufiesme liure. Disant,communement toutes pierres desseichẽt:Et entre toutes,celles qui sont meslees, auec ꝗlque liqueur:Où qui font mises en poudre, si en la bouche ne dõnent sentiment de quelque qualité: Nous les pouuons iuger estre douces, & de faculté debile:Et nullement mordicantes,c'est a dire,n'ayans en elles,ne forte astriction,ne forte mordication,ne forte absterſiõ. Parquoy telles,meslees aueques le cerat: sont bonnes a cicatrizer les vlceres: qui sont aux corps mols,& delicats.Et sont bonnes aussi,meslees auec les medicamens ordonnez pour les yeux: Or s'il est ainsi:ie vous feray c'est argument. Toutes pierres metaliques,qui au goust, ne representent aucune qualité:soit qu'elles soyent en poudre,mises sur la langue:soit quelles soyent meslees, auec quelque liqueur,ne sont ne trop chaudes, ne trop froides:mais sont moyennes,entre deux. Toutesfois declinantes vn peu a la *frigidité. Lantimoine est vne pierre metalique*, seiche: par vous mesmes,*qui la mettez au plus haut de la dessication:* excepté celles qui bruslent. Laquelle mise sus la langue: soit qu'elle soit en poudre: soit qu'elle soit dissoulte auec quelque liqueur,de pareille faculté: c'est a dire insipide:ou bien peu:ne represente au goust,aucune qualité excessiue:mais est du tout insipide: comme vous mesmes asseurez en vostre liure. Ergo il n'est ne trop chaud,ne trop froid. Iaçoit qu'il *decline* a quelque frigidité,mais est moyen entre les deux. Et par consequent,n'est froid au quatriesme,& moins encores humide, en mesme degré, contre vostre opinion. Quant est de la maieur,elle est tiree de Galien,& est monstree vraye par les effects,comme nous dirons tantost. La mineur est aussi vraye: voire si vraye,que ne la sçauriez nier. Dont la consequence s'en ensuit necessaire. Par ainsi,vostre iugement,ne sera nul:où le dire de Galien, qui s'accorde a la verité,sera faux. Ce que ne voudroit confesser vn, qui auroit versé peu de temps en la science de medecine: s'il n'estoit non pas antimoniacle:mais du tout demoniacle: ou raui en amours:& aliene de son esprit. Et pour vous monstrer,qu'il est ainsi,moyen: il est appliqué aux yeux:qui sont d'vne nature froide:pour empescher,que defluxion ne tõbe sur eux. Puis aux palpebres: pour empescher la chassie: comme faisoyent les dames de Romme:prenant de luy deux profits. L'vn d'empescher la defluxion:l'autre pour leurs donner grace. Et tels medicamẽs doi-

uent estre tels: qu'ils n'ayent grande astriction. Car s'ils l'auoyent grãde, ils seroyent où austeres, où acerbes, où acides: cõme auons desduit ci dessus. Et par ainsi, auroyent valide astriction: & exaspereroyent la partie: & luy causeroyẽt douleur. Comme Gal. desduit au troisiesme de la composition des medicamens particuliers. Il y a (dit-il) vne maniere de medicamens: que nous ordonnons pour les yeux: qui est astringent. Et ceux, qui astreignent mediocrement: repoussent, & empeschent les desfluxiõs. Ceux qui astringent auec vehemence: augmentent la douleur: Et exaspe rent plustost les tuniques des yeux: que d'empescher la desfluxion sur eux. Mais vous me direz, que Gal. vse de celuy, qui est bruslé & puis laué, & non du crud. Et que telle preparatiõ, où lotion: luy oste beaucoup de sa malice. Ie vous diray: au sixiesme de sanitate tuẽda, Gal. ne dit pas, que les dames vsasset du preparé: c'est a dire du bruslé, & laué, mais simplement dit, que tous les iours, ils vsoyent du stibion où antimoine, comme nous parlons, pour empescher qu'elles ne fussent chassieuses. Et n'estoit requis, qu'il fust preparé. D'autãt, que les yeux estoyent sains. Et ce quelles faisoyent: n'estoit pour la maladie, quelles eussent: mais pour empescher, quelle ne vint. Pensens, comme dit Gal. estre plus seur, & plus facile d'empescher venir vne maladie: que la guerir: quand elle est venue. Et par ainsi, les yeux n'ayans aucune douleur: supportoyent plustost lastriction de lantimoine crud: que s'ils eussent esté malades. Mais quand ils estoyent tombes en inflãmation: où qu'il y eust signe de desfluxion. Lors pour augmenter la seicheresse de lantimoine: & le rendre moins astringent, & sans mordication: le brusloyent: & le lauoyent, en liqueur conuenable, pour la maladie de lœil, & sa temperature: & de celle aussi: de tout le corps: aucunesfois auec du vin: aucunesfois auec leau: où autre liqueur: ainsi comme ils voyent conuenir, a la nature du patient, & disposition de la maladie. Car les metaliques, ainsi preparez, seichent d'auantage: & ne sont si aspres: comme auant leur preparation. Aussi lantimoine, ainsi preparé, est de pareille faculté: comme le plomb bruslé c'est a dire: a dessication, auec petite astriction: par laquelle, il meine a cicatrice les vlceres rebelles: quand ils sont mõdifiez. Et quand il faut cicatrizer: nous vsons du crud: comme ayant grande faculté d'astraindre: comme ceux, qui doiuent cicatrizer les vlceres: lesquels doiuent estre fort astringens: & fort desiccatifs: plus, que ceux, qui glutinent les vlceres. Car il suffit aux glutinatifs, d'oster l'humeur, qui est contre nature, dedans l'vlcere: & conseruer celuy, qui est naturel. Mais les epulotiques, où cicatrizans, non seulement doiuent oster, ce qui est contre nature: mais l'humeur mesme naturelle de la chair: pour la desseicher fort: & la rendre semblable au cuir. Parquoy ie m'estonne, cõme vous dites: que lantimoine est plus aqueux,

que sec, veu qu'en la denomination des facultez des medicamens: nous prenons tousiours celle qualité, qui domine. Et selon icelle, nous les iugeons tels. Or voyons nous, que toutes ses actions, despendent d'vne sicheresse, sans qu'aucune humidité y concurre. Laquelle, comme auōs dit, reprime, & debilite laction des astringens. Ce que ne demandōs icy. D'auātage, s'il estoit froid au quatriesme degre: comme vous dites, & aqueux seruiroit il es yeux? qui sont d'vne substance nerueuse, laquelle est facilement offensee du froid: tant soit-il petit. Que feroit vn froid superlatif, & narcotic, ne seroit ce point au lieu de guerir la maladie: perdre, & amortir la partie? Ie vous diray: ce que i'ay veu aduenir en ceste ville de la Rochelle: au cōmencemēt, que iexerce lart de medecine. Vn notable bourgeois eut vne inflammation en la coniōctiue de l'œil, que nous appellons ophthalmie. Et appella vn vieil medecin, & vieil chirurgien. L'office du medecin, ne fut, sinon de luy ordonner purgation: & sa maniere de viure. Resta au chirurgien d'appliquer les medicamens topiques, sur l'œil. Il luy appliqua des trocisques de ralis, dissoux auec eau roze, par lespace de huit iours. A la fin desquels, ie fus appellé: & voyant son œil n'estre pas beaucoup rouge: & estre presque guery: cōme m'asseuroit le chirurgien. Commençay a rire: & me souuint du dire de Gal. La maladie est guerie: mais le patient est mort. *Aussi l'ophthalmie est quasi guerie: mais l'œil est perdu.* Ainsi en aduint. Car il en perdit l'œil: & n'en vit onques despuis. Regardes, si pour telle application, en l'œil: ayant telle inflammation: Laquelle pouuoit resister a la frigidité du medicament: la perte de l'œil s'en est ensuiuie, en si peu de temps que pouuoit aduenir es dame romaines d'enappliquer par chascun iour? D'auantage, il restraint le sang fluent de la membrane du cerueau: non pas seul: mais auec le blanc d'œuf. Où il est necessaire, d'vser de medicamens, qui sans aucune mordication, astringent, & resserrent: comme dit Galien, a l'unziesme des simples: comme aux vlceres du siege, & des parties honteuses. Ce que ne pourroit faire: ne deuroit: quand il seroit froid, cōme vous dites. Car la mēbrane, ainsi refroidie, par lantimoine: pourroit communiquer sa frigidité au cerueau, pour sa vicinité: qui engendreroit au patient, où quelque paralysie, où quelque apoplexie, où quelque autre maladie mortelle. Car s'il est ainsi, que le cerueau, estant couuert de ses deux membranes: ne peut souffrir la presence de l'air, tant soit chaud: voire es plus grandes chaleurs de leste: sans tomber en maladie mortelle: quand on ouure le crane: pour quelque playe. Comment pourra-il souffrir le medicament stupefactif, & narcotic: mis sur la dure membrane: qui luy est si prochaine: qu'elle l'enuironne tout? N'est-ce pas procurer la mort du patient: & en donner conseil? (s'il estoit tel). Ie m'estonne, Monsieur le docteur,

que vous n'auez vn peu mieux pensé a vostre opinion: pour determiner de la qualité de lantimoine. Veu qu'auez raison, authorité, & experience du tout, contre vous. Où y ail barbier, tant soit ignorant: qui meist iamais vn medicament froid, pres du quatriesme degré: sur la membrane du cerueau? Et qui n'eust thorreur de croire: q̃ les autheurs antiens, l'eussent conseillé? Ce seroit vne nouuelle methode, d'arrester le sang de la membrane du cerueau: en appliquant tels medicamens. Galien, a craint d'y appliquer du sang de coq, & de poulles: pource qu'il ne les auoit iamais experimentez. Et qu'il sçauoit, que telle hæmorhaigie de sang, en telle partie: estoit fort dangereuse. Et toutesfois ils ne sont pas froids pres du quatriesme degré: ne chauds en pareil degré. Aetins au chapitre de phrenesie, deffẽd d'apliquer sur la teste du phrenilique, de l'huille rosat, actuellement froide: d'autant, que la frigidité, n'est conuenable a la membrane du cerueau inflammee. Et toutesfois, auant que paruenir a la dicte membrane: vous auez la grosse peau de la teste, auec l'os: qui pennent sopposer, a la frigité: & la diminuer par le chemin. Regardes, que peuuent faire tous medicamens narcotifs, mais immediatement sur elle. Vous cries contre lantimoine: disant, que c'est la plus couuerte poison, que l'on pourroit bailler: & la mieux fardee. D'autant, qu'elle n'a nul goust. Vous cries cõtre moy: & contre ceux, qui conseillent d'en bailler: cõme contre tyrans, & meurtriers. Vous voulez, qu'incontinent a vostre cry: on nous iette hors de frãce Que l'on nous face mourir. Regardez: si vostre opiniõ est vraye: Que lantimoine soit froid au quatriesme degré. Et toutesfois luy baillez auec les antiens docteurs: la faculté de restraindre le sang de la membrane du cerueau. Quel sera leuenement de vostre opinion? si quelqu'vn la veut suiure: où que destitué dantimoine, prenne vn medicament de pareille frigidité. Car aussi asseurez vous, contre toute raison: que tous medicamens astringens, & restraignans le sang, sont d'vne grande frigidité, & seicheresse: qui procede d'vne nature terrestre, & aqueuse. Ie ne sçay quelle aquosité vous trouuez es pierres metaliques. Lesquelles comme disent tous autheurs sont d'vne qualité du tout seiche: mais les vn plus, les autres moins: ce qu'auez confirmé en vostre liure. Ce qu'ils ne seroyent: s'ils estoyent participans d'vne substance aqueuse, plus que seiche. Car ils seroyent mols: & non pas durs. Qui sont deux contraires: Comme met Aristote au dexiesme de generationé & corruptione. Et leur debiliteroit la vertu astringente, & contrahente. Ie sçay biẽ que les medicamẽs froids resserrent, & retirent en vn, les parties separees. Et par ce moyen, peuuẽt arrester le sang: comme l'eau froide. Aussi font les astringens, d'vne astriction valide. Les autres aglutinent les veines: comme sont les medicamẽs emplastiques: qui sont d'vne substance lente, & crasse: comme est manna

thuris,le plaſtre,la toille d'arreignee. Les autres en bruſlãt,& aſtringeant reſſerrent,& arreſtent le ſang:faiſant crouſte par le deſſus. Et tels ne ſont pas froids,& aqueux:comme ſans aucune determination,& iugement,lauez affermé en voſtre liure.Mais ſi eſt-ce,que chaſcune partie,ne demande meſmes medicamens:comme il deſduit,tant en ſon cinquieſme de la methode:comme au troiſieſme.Car comme i'ay dit:qui voudroit mettre de leau toute froide ſur la membrane du cerueau: ou quelque autre medicamẽt de grande frigidité:ne ſeroit ce point vn erreur, digne de mort? Ne ſeroit ce point deſtruire la puiſſance d'vn membre principal?Duquel la vie deſpend en partie. Et s'il eſt ainſi,que Galien n'approuue pas:que des le commencement du flux de ſang:voire en partie externe,on applique des medicamens,où trop aſtringens,ou trop froids, ſans aſtriction: De peur,que le ſang ne retourne au dedans,en quelque partie noble:où qu'il ne rempliſſe trop les veines du dedans du corps: & qu'il s'en enſuiuiſt plus grand peril. Tellement qu'il en a veu beaucoup: qui rendoyent le ſang par la toux:qui venoit des poulmons: auoir eſté grandement offenſez:pour auoir ſupporté ſur leur poitrine,des medicamẽs trop froids. D'autres, qui vomiſſoyent le ſang,eſtre tõbez en grande debilité deſtomach:pour auoir eſté trop refrigerez, par le dehors. Comme ceux,qui ſeignent du nez: pour leur auoir mis trop de medicamens refrigeratifs, ſur la teſte,en eſtre tombez en mauuaiſes maladies. Que diroit-il,de voir appliquer ſur la membrane du cerueau:partie nerueuſe,ſenſible, conioincte quaſi au cerueau:vn medicament froid au quatrieſme degré?Ne deffend-il pas:au treſieſme de ſa methode, de appliquer aucun medicament froid actuellement,ou de ſa puiſſance,ſur la region,où eſt le foye? laçoit qu'il ſoit au commencement d'vne defluxion chaude: que nous appellons phlegmone. D'autant,que tous medicamẽs froids,ſoit actuellemẽt, ſoit en puiſſance,deſteignent la chaleur naturelle du membre: Et luy oſtent ſa force. Et toutesfois on ne leur mettoit pas immediatement ſur le lieu,ou eſtoit le mal:mais y auoit beaucoup de parties,entre deux: qui pouuoyent ſoppoſer:& eſteindre vne partie de la frigidité du medicament: d'auant qu'il paruint au lieu bleſſé. Que ſeroit ce donc, de le mettre ſur la membrane:ſi prochaine du cerueau? ne ſeroit ce pas cercher la mort du malade:& non pas la ſanté?Parquoy Galiẽ loue en ceſt endroit: ceux,qui ont vertu emplaſtique:c'eſt a dire:que pour leur viſcoſité,rempliſſent,& eſtoupent lorifice de la veine ouuerte,auec quelque aſtrictiõ, & deſsication:comme celuy, qu'il a compoſé: tant pour les veines, qui ſont es parties du corps:comme pour celles,qui ſont en la membrane du cerueau,qui eſt compoſé d'vne partie dencens,d'vne partie & demie daloes,deſtrempez en blancs d'œufs,iuſques a ce qu'il ſoit eſpes cõme miel.

Puis les mettre ſur du poil de lieuré, bien delicat: & l'appliquer ſur la vei
ne ouuerte. En ceſtuy liniment, ſont cõpriſes toutes les intentiõs: qui ſont
requiſes, pour arreſter le ſang de la membrane: qui ſont d'aſtraindre, & e-
ſtouper l'orifice de la veine, par leur ſubſtãce emplaſtique: & ſans aucune
mordication: eſtans moyẽs, entre chauds, & froids. Auſsi n'a trouué plus
expediẽt: & plus prõpt remede en telle maladie: que ceſtuy ci. Autãt en
pourroy-ie dire, de lantimoine, ſubtilemẽt puluериſé: & meſlé auec ledit
blãc dœuf: cõme nous auõs dit par ci deuãt. Par ainſi nous pouuõs iuger:
ſi noꝰ ne ſommes plus aueugles, que taupes: que lãtimoine n'eſt pas froid
au quatrieſme degré: & par cõſequent poiſon: cõme auez aſſeuré en vo-
ſtre liure: Si c'eſt vous docteur, qui l'auez cõpoſé: ce que ie ne puis croire.
Mais pluſtoſt, que quelque eſcholier, vous a preſté ceſte fourbe: emprũ-
tãt voſtre nõ, pour vous mettre en deriſion: & pour couurir ſon ignorãce.
Où biẽ que l'amour de voſtre amie, vous a tãt trãſporté: q̃ n'auez eu aucu
ne raiſon, ni d'iſcretion: quand vous l'auez eſcript. Il faut venir au preparé:
pour ſçauoir, s'il eſt poiſõ. Et pourquoy, il eſt medicamẽt laxatif. Et pour
le premier: Ie vueil mõſtrer, qu'il n'eſt poiſon: ſelon voſtre definitiõ pre-
miere: q̃ luy auez baillé. Et ſelõ icelle, ferõs noſtre deductiõ. Vous les rẽ-
dés fort odieux: & prenez grãd peine a le chaſſer. Et pour voſtre fonde-
mẽt: prenez ſa calcinatiõ, eſtre la principale cauſe de ſa malice. Car par i-
celle, il acquiert vne ſeichereſſe, & vne chaleur, iuſques au quatrieſme de-
gré: qui ſont les qualitez du feu, par leſquelles doit eſtre appellé, cauſtiq̃,
& bruſlãt. Et pour voſtre confirmation; dites ainſi. Toute choſe calcinee
perd ſon humidité: & acquiert extreme ſeichereſſe par le feu: laquelle ne
peut eſtre ſans grande chaleur. Car tous medicamens ſecs au 4 degré: ſont
bruſlãs. Toute choſe dõc calcinee, eſt bruſlãte, & cauſtique. Lãtimoine eſt
calciné, il eſt dõc bruſlãt, & cauſtic de la nature du feu. Et par cõſequẽt en
nemy de nature: & vraye poiſon. D'autant que tels medicamẽs, mis ſur le
corps: où dedãs: bruſlent, diſsipẽt, cõſumẽt la vraye ſubſtãce du corps: &
vlcerent les parties, qu'ils touchẽt: voire le cuir meſme. Regardez qu'ils
peuuẽt faire au dedãs: Et pour mieux cõfirmer voſtre dire: allegués Gal.
au cõmẽcemẽt du neufieſme liure des ſimples: où il dit: que beaucoup de
medicamẽs, acquierẽt par le feu vne igneite: que Ariſtote appelle, empi-
reuma: & ſont plus chauds: qu'ils n'eſtoyẽt auparauãt. Pour venir a vo-
ſtre premier argumẽt. Ie vous dy: que voſtre maieur eſt fauſſe. Quãd voꝰ
dites: q̃ toute choſe calcinee, perd ſon humidité: & acquiert extreme ſei-
chereſſe. Ie vous le nie. Car ſ'ils auoyẽt ceſte extreme ſeichereſſe, comme
voꝰ meſmes dites: & eſt vray, voſtre dire, ils ſeroyẽt cauſtiques, ce qui eſt
faux. Car le plõb bruſlé, n'eſt point cauſtic, autremẽt ne ſeroit mis es vlce
res rebelles: pour les mener a glutination. Les metaliques bruſlés, cõme

dit Gal.au quatriesme.de compo.phar. acquierent par leur calcination, & brusleure deux vertus:l'vne qu'ils seichēt d'auantage:l'autre qu'ils perdent leur acrimonie:& ne mordiquent point. Et à fin, que ie vous retorque:ce que m'auez dit au cōmencement de vostre liure. Que ie ne m'apreste le cousteau: pour me couper la gorge. Ie vous diray: qu'en auez forgé vn:pour vous la couper, non pas actuellement:mais par effigie, Le cousteau est le texte de Gal.par vous allegué, du commencement du neufiesme liure des simples. Lequel vous confond du tout: & vous rend vostre argument friuole. Lequel ie vueil mettre icy:à fin que ne penses:que i'allegue faux. Beaucoup, dit-il, pensent, que tous medicamens brullés soyēt rēdus plus froids, qu'ils n'estoyēt auparauāt. Les autres a l'opposite disent:que tous medicamēs bruslés, par leur cōbustiō, acquierēt pl⁹ grāde chaleur. Les vns, & les autres faillēt. Car on en voit beaucoup:qui ont acquis manifestemēt vne plus grande chaleur:soit au goust, soit au toucher, soit en leur actiō:quād ils sōt mis en œuure:& qu'ō les applique au corps humaī:cōme ie disois tātost de ceux:qui sont acres:& de ceux qui sont astringēs. Au contraire beaucoup apparoissent estre moins chauds: apres leur calcinatiō. Ce q̄ nous cognoissons clairemēt:tāt au toucher:qu'ē leur vsage, & operatiō. Ie dy vsage, cōme auparauāt:quād vous les mettez sur le cuir. *Ils rēdēt la partie plus chaude, & plus rouge.* Les autres, la rendent palle, & froide. Les vns la font enfler:les autres la retirent. Parquoy ceux qui sont acres:perdent beaucoup de leur chaleur, par la calcination. Mais ceux, qui ne sont pas acres:en reçoiuent. Et nul de ceux, qui sont calcinés: n'est pleinemēt froid. Car il leur demeure tousiours, quelque ignitiō:que Aristote appelle empyreuma. Laquelle s'oste par l'auement. Or s'il est ainsi, Monsieur le docteur:que les medicamēs acres, perdēt de leur chaleur, par calcinatiō:cōme il est vray. Il ne faut arguer:que tous medicamēs en general calcinés, soyent caustiques. Ie ne vous veux pas nier, aussi:que les froids, & astringēs, par calcination, n'acquierent quelque igneite: mais il ne s'ensuit pas:qu'ils soyent caustiques. Car la consequence seroit mauuaise, de dire:ils ont acquis quelque igneite : ergo ils sont de la nature du feu. Nō plus que de dire:ils ont quelque humidité:ergo ils sont humides, de la nature de leau. Mais à fin que mon dire soit plus clair. Prenōs la maniere d'en iuger:par le dire de Galien:qui nous a declaré en ce texte preallegué. C'est par le goust, par le toucher, & par les effects. Qui sont trois moyens pour discerner des qualitez premieres des medicamens. Et premierement le goust y est : qui iuge tant de la saueur : que de la qualité. Car les medicamēs caustiques, sont, acres, mis sur la langue, l'vlcerent, l'incident, l'eschauffent, attirent du sang des parties voisines. Au contraire les froids, & astringēs:la refroidissent:la contraignent:la resserrēt: & repou-

sent, ce qui est contenu en elle. Item mis sur la peau: les acres l'vlcerent les chauffent, l'enflent. Les astringens, la rendent toute ridee, & resserree. Voilla les enseignemens: que nous donne Galien: pour en sçauoir iuger au vray. Regardons maintenant au paoure Antimoine: que vous persecutez tant, desquels il est: quand il est calciné. Est-il premierement d'vne substance subtile: où d'vne terrestre, & crasse? Car il y a deux manieres de medicamẽs caustiques. Les vns sont d'vne substance subtile: les autres d'vne substance espesse, & terrestre, comme dit Galiẽ au quatriesme des simples. Ceux qui sont de substance subtile, estant simplement chaudes, au quatriesme degré: sans substance veneneuse, sont acres, & mordicans prouocans l'vrine, & les sueurs: resoluent incensiblement les humeurs superflues: rendent grande alteratiõ dedans le corps: vlcerent le cuir: quãd ils luy sont apposes. Mais ceux, qui auec telle chaleur, ont vne substance veneneuse: engendrent bien corruption dedans le corps, & y font grãde violence: mais est sans mort soudaine. Car leur malice, peut estre corrigee par medicamens propres: & sont enuoyez le plus souuent, hors du corps, auec les excremens communs, & humeurs: qu'ils attirent par leur violence. Comme est leuphorbe, la colocynthe, *tapsia*, cãtharides, nostre scammonee, & autres: lesquels toutesfois, *ne pouuez appeller poison, selon vostre definition, & la mienne*. Autrement tous medecins, *seroyent* empoisonneurs. D'autant, que le plus souuent, baillent a leurs malades de tels medicamens. Lesquels, iaçoit que de leur nature, soyent du tout contraires a nostre substance, & temperature: Et qu'ils laissent tousiours quelque impression de leur malignité, dedans le corps, de ceux, qui les prennent: ainsi que par leur goust, & mauuaise odeur, nous en pouuons estre certifiez. Si est-ce: que le plus souuent: les medecins en font le profit des malades: les adioustans auec d'autres: où pour les mener au membre, que nous voulons purger: comme les cantharides: que nous mettons aucques les medicamens: que nous voulons enuoyer aux reins, pour les purger: où pour accelerer leur operation: où resister a quelque poison. Comme dit Pline de laconite: qui resiste au venin du scorpion: quand il a picqué quelqu'vn: en le baillant a boire, auec du vin chaud. Merueille, dit-il, que deux venins mortels, se rencontrens dedans le corps: se tuent euxmesmes: & se destruisent, si bien: que l'homme ne meurt point. Il en y a d'autres: qui sont d'vne substance terrestre, & crassi: lesquels s'ils sont d'vne chaleur caustique, sans substance veneneuse: sont bruslans, tant les parties de dehors: que celles du dedans. Mais en ce different des subtils: que les acres, de subtile partie, incontinent monstrent leur action. Mais ceux qui sont terrestres: ne monstrent pas si tost. Mais quand ils cõmencent a la monstrer: elle est beaucoup plus violente: & dure plus longuement

ment estant semblable a vn fer chaud, mis sur la partie; moyennant toutesfois: qu'ils soyẽt preparez par art: & mis en poudre. Car s'ils n'estoyẽt ainsi preparez, quand ils seroyent mis sur la peau: ne vlcereroyent si tost. Ne mis au dedans: ne seroyent si tost attirez, par les arteres: pour estre cõmuniqués, a tout le corps: a cause de la densité de leur substance. Mais estans mis en poudre: & aualle: corrodent, & bruslẽt lestomach, & les parties, par où, ils passent. Et si auec ceste chaleur, ils ont vne substance veneneuse: si peu qu'on en pourra prendre: corrompront, & pourriront: ce qui est disposé a pourriture. Comme sont les humeurs du corps. Et iaçoit, que pour la densité de leur substance, ne font si tost leur action: si est ce: que par le temps, le monstrent euidemment. Car demourans fichés en la partie: où ils sont arrestez: soit en lestomach, où extremité des vaisseaux: ne cesseront de distribuer leur venenosité, es parties voisines: iusques a ce, que le cœur en soit infecté: & que mort s'en ensuiue. A cause, que sa vertu, est destruicte, par ceste qualité estrange & veneneuse. Amenons a ceste heure, ce paoure malfaicteur Antimoine, ayant la corde au col: les mains, & bras liez: prest a estre pendu. Lequel toutesfois vous supplie l'ouir en ses faits iustificatifs: comme ayant esté accusé a tort. Premierement il dit, qu'a tort, & sans cause, on la iugé poison. Car s'il estoit tel: apres auoir esté calciné, seroit condamnable: où pour estre trop chaud, & caustique: où pour estre caustique, & veneneux. Quãt au premier, il n'est caustique: d'autant que mis sur la langue, par long tẽps: ne la brusle point, ne laltere en chaleur: moins que le poiure, où le clou de girofle. Encores, qu'il soit redigé en poudre impalpable: mis sur la peau: ne luy cause aucune rougeur, ne inflammation: masché long temps en la bouche: ne donne aucun mauuais goust: approché du nez: ne baille ne bonne, ne mauuaise, odeur. Ainsi par telles enseignes, que vous pouuez experimenter a toutes heures: ne le pouuez dire tel. D'auantage, estant aualle en lestomach, auec la conserue de Roze: ne laisse aucune alteration de chaleur, où secheresse: ne le debilite point, tesmoing en sont ceux, qui en ont pris. Qui incontinent apres son operation: ont eu meilleur appetit, qu'auparauant. Tesmoing Andreas gallus: qui en aualla en vne fieure continue: ayant inflammation de cœur: & de poulmon, & autres accidens: toutesfois n'en est mort, & ses inflammations gueries. Ce n'est a dire, qu'il soit caustique autrement seroit faux: que les contraires, sont gueris par leur contraire: principalement où il n'y a que simple intemperature: mais en cestuy en ostant la cause, qui faisoit inflammation: il a refrigere par accident sans eschauffer le corps. Parquoy conclud: qu'a tort, & sans cause: on l'a accusé d'estre caustic: & qu'il en appelle. Et quant a vous Monsieur le docteur, qui a la suasion des faux miracles: qu'on vous auoit rapportez de moy:

en prestez trois grains: qui vous ont tāt trauaillé. Ie n'en cogneus iamais: qui s'en soyent tant plaincts, que vous. Si est-ce: qu'il en y a cinq cens, tāt ieunes, que vieux: tant masles, que femelles: qui en ont pris autāt, où plus: qui n'en dirēt iamais autāt, que vous. Vous ressemblez herodote: duquel Gal. parle au premier des simples: qui trouuoit le froment, le mil, & zea, a son goust, estre astringent: & le poiure aussi. Ce que ne diroit, vn homme: qui auroit vn grain de bon cerueau. Mais vous estez suspect en la matiere: & y allez par mal talent, & grand cholere. D'autant que m'appellés faux prophete, & ie ne preschay iamais: & ne fus iamais moyne. Puis imposteur: & que i'ay abusé vn chascun. Ie ne me desguisay iamais: & ne pris iamais faux visage. Ie laisse cela aux badins, & faiseurs de farces. Vous sçauez que tous iuges, & tous ceux qui doiuent deliberer d'vne chose, de si grande importance: ne doiuent estre touchez, ne de haine, ne de cholere, ne d'amitié, ne de misericorde: mais doiuent estre exemps, de toutes telles affections. D'autant que l'entendement, estant ainsi imbu, de telles pasions ne peut bien iuger, a la verité. D'autant qu'elles le troublent: & empeschent: autant où plus: que les amours: qui vous courent par le ventre: cōme rats en vn grenier. Parquoy cognoissant que vous me iniuriez ainsi: & que procedez par haine, qu'auez conceu contre moy: a tort, & sans cause: Ie vous recuse a iuge: & en appelle. Car ie ne suis caustique: comme vous dites. Car si ie l'estois, ie serois, où de ceux, qui sont de subtile substance: où de ceux qui sont de substance terrestre. Desia m'auez iugé pour ma calcination, estre de substance terrestre, & crasse: car elle ne m'a laissé: que la partie plus contumace, & terrestre: comme auez escript en vostre liure. En laquelle, principalement ma malignité est appuyee. Si i'estois tel: que seroyent deuenus ceux: qui m'ont pris: Puis long temps, apres auoir desgorgé contre moy mille fariboles: demandes: Comment donc pourra nostre nature dissoudre, & deslier ceste dureté, & secheresse vitreuse. Et ie vous demande, Monsieur le Docteur, cōme m'auez vous pris: où comme auez vous entrepris de me prendre, si ie suis tel comme me faictes? vous auez esté fort prodigue de vostre vie: & auez esté assez leger a croire faux prophetes: où scurres, qui vous ont tant enchanté: qu'ils vous ont mené a ceste raison, de me prendre. Car tels caustiques, de substance terrestre: ores qu'ils n'auront aucune venenosité: si estce, qu'ils brussent le lieu: où ils sattachent. Ce qu'ils eussent fait en vostre noble estomahc: & en vostre corps, mais lantimoine ne la fait: comme le pouuons iuger par le sens externe: apres lequel, ne faut autre demonstration, comme estant suffisante, pour rēdre certain tesmoignage, de la chose. Oubien s'il est d'vne substance veneneuse: tous ceux qui en auroyent pris, seroyent morts, depuis vn an: Car tels corps terrestres, & veneneux:

pour quelque petite quantité, qu'on en puisse prendre: ne cessent iamais de corrompre, & d'estruire la nature de celuy, qui en aura pris: iusques a ce, qu'ils ayent communiqué leur venenosité, a tout le corps. Et leur malice ne peut estre corrigee, quelque diligence qu'on y puisse mettre. Et plus ils demeurent dedans le corps: & plus s'augmente leur action, & venenosité. Ce que ne font ceux: qui sont de substance subtile: comme auons dit. Lesquels peuuent estre corrigés, par autres medicamens: & enuoyé auec les excremens du corps. Or est-il: que n'estez mort, pour lantimoine, qu'auez pris: mais estes encores vif. Iaçoit que vous en estes repenti, mais ç'a esté apres l'auoir fait. Et comme dit l'adage, le pescheur est sage, apres auoir esté picqué. Ie vous prie, qu'eust fait le poure antimoine: si vous fussiez mort? Qu'eust dit venus, auec ses graces? qu'eust dit cupido vostre grand patron? Iamais le sanglier, qui tua Adonis, ne fut mieux persecuté: qu'il eust esté. Ie mesbahi: comment il vous a esté ainsi contraire: & qu'en auez esté si debilité, veu que i'en ay baillé, a vne mienne ieune fille: aagee de huit ans: ayant commencement de fieure pestilentialle, la valeur de deux grains, ou plus, & fut sur le soir. La quelle des le matin, demanda a desiuner. Ie sçay bien: que vous dires: que i'exalte mes reliques, pour les mieux vendre. Ie ne suis ne marchant, ne vendeur de triacle. Dieu m'en est tesmoing, & la verité du fait. Ie serois vn meschant pere, de bailler a mes propres enfans, de la poison. Ce seroit bien raison, qu'on criast apres moy le grand haran: si ie m'estois tant oublié: que de vouloir faire mourir, ceux, qu'il a pleu a Dieu me donner, pour enfans. S'il est donc ainsi, qu'il n'est poison: comme i'ay monstré par raisons, prises de Galien, & d'autres docteurs antiens: Refrenez vn peu vostre cholere: & ne soyez si promps a iniurier, & calomnier vne chose contre toute verité. Car si par l'euenement, nous iugeons de la bonté, ou malice d'vn medicament. Ie vous en ameneray mille, contre vn: qui ne sont tombez en inconuenient de mort: non pas quelque petite nuisance en leur corps: pour auoir pris de lantimoine: mais sont demourez sains, & dispos: plus qu'auparauant. Ce qui n'aduiendroit: si c'estoit poison, comme vous dites. Car telles facultez valides, & fortes: incontinent monstrent leur force dedans le corps: soit de chaleur, où de frigidité. Tout ainsi, que quelque petite portion des venins, que nous appellons mortels où deleteria autrement: quand ils sont entrés en nostre corps: le muent incontinent: & le transmuent en leur propre nature. Non point que ce soit leur substance, qui penetre ainsi, par tout le corps: Car si petite quantité, ne le pourroit faire: mais c'est par leur qualité:

qui se diffuse, & estāt par le corps, comme dit Gal. au liure de semine. Et pour conclure ceste opinion. Ie feray c'est argument suiuant vostre liure. Tout corps terrestre estant chaud, & de nature veneneuse, pour quelque petite portion, qu'on puisse prendre: necessairement meine a la mort. Lātimoine est corps terrestre, chaud, & veneneux, comme vous dites. Ergo il meine ceux, qui en ont pris, a la mort. La maieur est veritable. Regardez si la mineur, & la consequence, sont bonnes: parce qu'auons dit ci dessus. Car si elles estoyent veritables, comme vous soustenez: il en y auroit, qui auroyent les coudes bien pres des genoux: qui font encores bonne chere: & n'ont encores pensé, a mourir. Voila donc pour monstrer, que lantimoine calciné, n'est pas poison. On peut faire vn autre argument cōtre le vostre. Tout corps metalique calciné est poison, qui pour quelque petite portion, qu'on puisse prendre, meine a la mort: & tue celuy, qui la pris. Lantimoine est corps metalique, calciné, qui pour petite qualité que l'on prent, ne meine point a la mort: comme lexperience le monstre, par infinité de personnes, & par vous mesmes. Ergo lantimoine n'est point poison, selon nostre premiere definition. Et si vous repliquez. Il ne m'a pas tué: mais il m'a fait de grands trauaux. Regardez combien en faisoit le lebore: combien en fait le diagrede: & vostre turbits: tesmoing m'en sera Mesne. Et s'il est ainsi, que Gal. a lunziesme des simples: se contente pour vne generale cognoissance de la faculté d'vn medicamēt, pour l'auoir experimenté deux, ou trois fois. Ne vous deuez vous pas contenter: de tant d'experiences: que ie vous ay alleguees en mon liure. Et que ie vous allegueroys: si ie ne pensoys derechef: estre repris de vous: pour en auoir tāt mis dedans mon liure. Comme n'ayant autre chose, pour le remplir: que les exemples que i'ay amenés. Et toutesfois c'est suiuāt le conseil de Gal. de Hip. & de Platon: qui ont voulu approuuer leur dire, par exemples. Cōme il est escript au neufiesme de plaplat & Hip. Et d'auātage ne vous contentent de cela: ne cessez de crier contre ce poure antimoine, les antimonicles, les charlatās, & triacleurs, qui sont toutes paroles indignes, d'vn homme d'hōneur: & qui fait profession d'vn art liberal & hōneste. Mais c'est tousiours la maladie des medecins, comme i'ay desia dit: qui a regné entre eux: & qui regnera encores plus: que iamais. Qui rend la medecine odieuse, & cōptemptible enuers les mechaniques. Car ils voyent que: ce que l'vn dit estre bon: l'autre dira incontinēt, qu'il sera pernicieux, & mauuais. Ainsi voyant telles dissentions: pensent que l'art soit du tout friuole: & sans asseurance. Si ie vous cocede encores, qu'il soit poison: deuez vous ainsi crier contre luy: & le reiecter. Scauez vous pas bien: que les medicamens, que nous baillons contre les poisons, qui sont appelles alexipharmaca: sont de nature veneneuse. Et comme dit Gal. s'ils sont pris en quā-

tiré,tuent ausi bien: que les poisons mortelles. Ce que confirme Dioscorides en son sixiesme liure. Or est-il, que lantimoine se baille côtre la poison: la plus grande, que l'on sçauroit excogiter: qui est la peste. Il faut dôc pour la dissiper, luy bailler vne contrepoison: qui pour la similitude de sa substance, tire ceste poison hors. Car comme dit Pline, deulx poisons se rencontrens au corps: s'empeschêt l'vne, l'autre. Tesmoing la femme, qui bailla de lestain a son mari: apres luy auoir fait auiller de l'argent vif. Que sont nos medecines laxatiues: comme la scamonee le turbits, lagaric, leuphorbe, le mezéreon, l'ellebore, que vrayes poisons? Desquels ausi nous vsons contre d'autres: qui sont humeurs corrompues dedâs nostre corps: & qui sont en nous veines, & arteres: lesquelles, le plus souuent, sont cause de la mort des malades: s'ils ne sont tirez hors: par medicamens: qui par similitude de leur substance, les attirent a eux. Puis nature si elle est forte, les reiecte hors: Vsant de sa faculté expultrice: au grand profit du patient. Si donc tels sont admis en nostre medecine: pour quoy reiecterez vous lantimoine? Pource, dités vous, qu'il fait vne trop grande violence au corps: & trop grande euacuation. Vaut il pas mieux, nature estant forte, d'arracher des le commencement la cause du mal: que de perdre temps, a vser de sirops refrigeratifs, où alteratifs: & autres manieres de faire: qui ne proffitent pas beaucoup: sinon pour rêplir la bourse du medecin, & de l'apothicaire? Venons maintenant a la preparation: que vous trouuez si mauuaise: & par laquelle, il acquiert si grande malignité: comme vous dites. Car par la calcination, il acquiert nature caustique. Et dictes, que tous metaux, qui de leur nature sont froids, & secs: deuiennent caustiques, & bruslans, par la calcination: Car le feu, est contraire a leur chaleur: ne plus ne moins, qu'a la nostre: & l'altere. S'il est ainsi, que tout metal calciné (par vostre opinion) soit caustique, par leur calcination: le plomb bruslé, sera caustique. Ce qui n'est pas, comme on peut iuger, par les effects, qui en sortent. Et si vous me respondez: qu'il n'est que bruslé: & non calciné: vostre proposition, qui est apres, vous redarguera. Où vous auez dit, que assation, estoit aux metaux calcination. Et que c'estoit tout vn, assation, & calcination. Où vous tombez en mesme faute: de laquelle m'auez argué en vostre liure, c'est de lignorance de l'alchemie: & de la preparation des metaux. Car si vous y estez si scauant, comme vous vous persuadez: & en medecine ausi: vous trouuerez: qu'il y a deux assations. L'vne incomplete: & l'autre parfaicte. L'incomplete est torrefactiô, où assation: pour oster les parties ignees, d'vn medicamêt: & pour luy restraindre son acuité: & le rendre plus astringent. Comme en dysenteries, nous torrefions, & assons, la reubarbe: pour augmenter son astriction: & quelle ne soit trop laxatiue & trop acre: le verddegris, pour

luy oster son acuité, & mordication, & le rendre plus gratieux. Nous torrefions, & brusions le plomb: tellement qu'il vient en poudre: affin qu'il soit plus desiccatif. L'antimoine estoit aussi bruslé: cõme l'auons en Dioscoride, & Oribase, & autres. Toutesfois ainsi bruslé, où torrifié: n'est pas calciné. Comme le plomb: quand au four de reuerberation, ou par le sel, il est parfaittement calciné: & est conuerti en poudre rouge: que nous appellons mine. Laquelle nous mettons en nos medicamens desiccatifs. D'autant qu'elle desseiche, sans mordication, & sans acrimonie. Ce qu'elle ne feroit: si elle estoit caustique. Ce n'est donc pas a dire: que tout metal calciné: soit caustique. Ce qu'asseurez en vostre proposition generale: selon laquelle, despend tel argumẽt. Tout metal calciné à perfection, est caustique. La mine est vn metal calciné a perfectiõ. Ergo elle est caustique. Voila comment vos propositions generales, sont tousiours fausses: & les argumens fondez sur icelles, trouuez faux. Comme celle qui s'ensuit peu aprez. Tous metaux sont froids en leur dehors: a cause de leur partie aqueuse: contre laquelle, ils sont opiniastrement attachez: mais au dedans, ils ont vne grande chaleur: laquelle apparoist lors, que la froidure se separe, auec l'humidité: par le moyen du mesme subiect, quelles ont: assauoir, l'eau, comme i'ay desia dit. Voila des propositions toutes nouuelles: & vne alchimie freschement descendue du ciel. Laquelle ie n'enten: & le confesse facilement. Il me faudroit vn oedipus: pour m'enseigner cest enigme. Ie ne m'estonne pas, si vous dites: que ie n'enten gueres en alchimie. & si vous le pensez: n'en pense encores plus, car ie suis au bout de mon sens, touchant la vostre. Premieremẽt, si les metaux en leur premiere generation, ont esté meslés & contemperés par la chaleur, où de la terre, où du ciel: Et que leur eau, & terre, ont esté si bien moderez ensemble, que par la frigidité suruenante, par l'absence de la chaleur, ont esté menez en ceste forme, qu'ils ont actuellement. Comment est-il possible: qu'ils soyent froids au dehors: & chauds au dedans? voire d'vne grande chaleur. Veu que le chaud, & le froid, (comme dit Aristote) ne se peuuent compatir ensemble. I a-il autre matiere au dedans, qu'au dehors? Ie sçay bien qu'entre les simples: nous en trouuons bien, qui ont les qualitez contraires en eux: par leurs effects: aussi a cause de la dissimilitude de leur substance: delaquelle ils sont composez Comme en beaucoub d'herbes, gommes, & racines: mais ce n'est pas tout vn, des metaux, & des vegetaux: non-plus, que des hommes, aux min raux: comme vous dites. Car les vegetaux participẽt plus des autres elemens: que de le terre: delaquelle quasi seule, les metaux participẽt. Ie vous demande: quãd est-ce que la chaleur des metaux apparoist? Ou bien, quãd est-ce, que la frigidité, s'en va, auec l'humidité, par le moyen de l'eau.

Ie ne puis entendre, que leau, soit cause: que la frigidité du metal, s'en aille, auec son humidité. Leau qui est iointe auec la terre: de laquelle est formé le mineral: est-ce pas son humidité naturelle: qui conioint les parties seiches de la terre: & leur donne vne substance ferme? Ie voudrois estre bon alchimiste: pour sçauoir bien entendre cecy: & pour me rendre de vostre opinion: auec les bons alchimistes: que ie ne cognoy. I'ay regardé Geber, arnaut de ville neufue, Albert le grand, & beaucoup d'autres. Mais i'y suis confus: & tout nouueau. Ie sçay bien quand on fond les metaux: qu'on leur imprime bien de la chaleur: & que leur frigidité naturelle, est assopie, pour quelque temps: a cause de la chaleur externe de feu: qui a penetré dedãs les parties du metal. Et que lors, qu'il est fondu: qu'il ne soit bien chaud, Ceux qui mettroyent leur doit dedans: le sentiroyent mieux: que le point du iour. Et ayme mieux le croire: que de lessayer. Mais apres la fusion: ils retournent en leur premiere forme, & premieres qualitez. Car autre chose est estre chaud essentiellement, & de sa propre nature: & de l'estre par accident. Car celuy qui est chaud naturellement, retourne facilement en sa premiere chaleur. Et celuy qui est froid naturellement: en sa premiere frigidité: comme nous voyons ordinairement, tant de leau, qui a esté eschauffee: que des metaux, qui ont esté fondus. Ie sçay bien aussi, qu'il en y a de plus froids, les vns, que les autres. Mais communement, ils sont tous froids, & secs: comme auons monstré cy dessus: & le confirmez en vostre liure, qui est contre vostre premiere opinion: où faisiez la partie aqueuse, dominer sur la terrestre. Mais il ne se faut esbahir, si vous tombez si lourdement. Car comme dit Platon: ceux qui veullent parler d'vne chose: de laquelle, ils ne congnoissent la nature: tombent en grandes fautes, & absurditez. Quant a la calcination, par laquelle, vous dites, que i'endurci lantimoine & luy donne vertu de feu. Ie croy que (vostre reuerence sauue) ne veistes iamais calciner: Car tant s'en faut, qu'on endurcisse le metal, que l'on calcine: que de dur: on le rend en cẽdre. Car calcinatiõ, n'est autre chose: qu'vne reductiõ d'vne chose seiche, en poudre, en luy ostãt son humidité, par feu: qui entretenoit, & lioit ses parties terrestres. Et telle calcinatiõ, se fait pour beaucoup d'intẽtiõs: mais la principale: pour laquelle on calcine lãtimoine: c'est d'autant, qu'il est pierre metalique, fusible, ayãt grande quãtité de sulphureité adustiue corrompue, & sordide: laquelle luy est ostee, par le feu. Car par luy, toute chose, où il y a sulphureité adustiue, est nettoyee. Ce qui ne se pourroit faire, sãs adustiõ. Et d'autãt, q̃ lantimoine est vn corps solide, & dur, qui pourroit resister a lactiõ du feu, qui ne le pourroit penetrer par tout: nous le mettõs en poudre, auãt la calcination, à fin que le feu le penetre plus librement, & facilemẽt. Et qu'il ne laisse aucune

partie qu'il ne touche : & luy oste ceste sulphureité. Et par ce moyen, la terre, qui demeure: en est plus pure, & nette. Parquoy ne se faut esbahir, si en la calcinant, il rend grandes fumees, sentans son soulphre, & de mauuaise odeur. Ce que ie ne veux nier: mais de vous conseiler: q pour ceste fumee, il doiue estre nõmé veneneux: ie ne le veux octroyer : laçoit que contre raison asseurez : que ie suis contraint de le dire. Mais si auez bien espluché mes paroles: elles ne sonnent pas ainsi. Ie concede biẽ, qu'il soit ainsi: par maniere de parler: mais ie ne l'aduoue pas. D'autant que i'asseure l'auoir preparé, & auoir attiré de sa fumee par le nez, & par la bouche: sans encourir aucun mal: Dieu mercy. Et ne laissay à souper aussi biẽ, & d'aussi bon appetit: que ie feis iamais. Ainsi n'auez pas grand propos, de dire cela de moy. Veu que vous entendez les manieres de parler, en argumentãt: que nous concedons beaucoup de choses: que nous n'approuuons pas: mais c'est pour monstrer, qu'ores qu'il seroit ainsi: encores n'auroyent ils rien contre moy. Voila ce que sonnent mes paroles. Et de prendre pied sur telles paroles: seroit mal iugé a vous: & aperte calomnie. Et ace qu'asseurez mon argument n'estre de valeur: quand ie dy : que les antiens docteurs, parlans des mineraux veneneux: n'ont point mis en leur rang, lantimoine: Ce qu'ils n'eussent oublié: s'ils l'eussent cogneu estre tel. Et d'autant qu'ils ne l'ont nommé, ie veux dire qu'il ne l'est pas. Vous repliquez ecnores plus mal, que dites, qu'ils ont mis le plomb, au rang des veneneux. Et que par le plomb ils entendent lantimoine. Pourquoy donc ont ils fait vn chapitre a part de lantimoine: & vn autre du plomb: s'ils estoyent de mesme faculté? Et aussi, quand ie dy: qu'ils deffendẽt biẽ de ne prendre la fumee du plomb bruslé: mais qu'ils ne deffendẽt point cela, de lãtimoine: vous passez tout d'vn mesme pied: & concluez fort, & ferme, que si la fumee du plomb est veneneuse: que celle de lantimoine l'est. D'autãt qu'il est espece de plomb: voire la plus imparfaite de tous. Or pour vous satisfaire d'auantage. Ie vous proposeray ce petit sillogisme. Toute fumee saillant d'vn mineral: qui a vertu veneneuse: ne peut estre prise sans peril, de celuy qui la prend. La fumee de lãtimoine est prise sans peril, ne dommage, de celuy qui la prend. Ergo la fumee de lantimoine n'est point veneneuse. La maieur est vraye: tant par raison, que par authorité des antiens docteurs: qui par expres la deffendent. Et par vous-mesmes: qui la confirmez. La mineur est aussi vraye. D'autant qu'il en y a cent: qui l'ont attiré en leur corps: & ne sont tombés en aucun dangier. Regardez si la conclusion doit estre vraye. Quant a ce que Dioscoride dit, que lantimoine à les facultez pareilles au plomb bruslé. Ie vous ay desia dit, qu'il les a pareilles voiremẽt: & vous ay touché les points: comme on vsoit de l'vn, & de l'autre, es vlceres externes: & non pas par

le

dedans. Car en Dioscoride, & Pline, n'est parlé de sa faculté: sinon es maladies externes. Et m'est aduis, qu'auez peu examiné le dire de Dioscoride, & le mien. Mais ce vous est tout vn: moyennant que par vos paroles: vous faciez trouuer vostre cause bonne: & la mienne mauuaise. Comme puis apres, quasi comme vous esueillant d'vn profond sommeil, vous addressez a moy. Si launay est bon alchimiste: il sçait bien, que lantimoine est vne marchasite. Et si vous estes aussi mauuais medecin, comme alchimiste, vous le pouuez croire: mais moy nō. Car si lantimoine est marchasite, sa fumee n'est point veneneuse: qui seroit encores contre vous: & confirmeroit mon dire. D'autāt que Gal. vse de sa fumee, contre les duretez des muscles. Comme il apert au deuxiesme ad Glaucon, ce qu'il ne voudroit conseiller: si elle estoit veneneuse. Et seroit contre la fin: que doit auoir le medecin: de ne nuire a son malade, & contre l'honneur de l'art. Où si vous estes aussi bon medecin: comme ie suis mauuais alchimiste: vous cognoistrez, que lantimoine, n'est point marchasite. Mais que pyrites, est la vraye mircharsite. Ie ne sçay, si la lecture de Pline, ne vous a point troublé la veue: quand il met vne espece de pyrites, de couleur d'argent: & l'autre de couleur de cuiure. Et que par celle d'argent, auez conceu ceste opinion, que ce fust lantimoine. Mais il y a grande difference, *tant en leur substance*, que qualitez, & actions. Et si vous conferez, ce que dit Serapion parlant de la marcharsite, auec dioscoride: parlant de pyrites. Vous trouuerez, qu'ils s'accordent tous deux. Et que la marcharsite, selon les arabes: c'est le vray pyrites des grecs. Qui me fait iuger, ou que n'auez gueres pensé: a ce qu'auez escrit: cuidant que ie fusse medecin fait a la haste, où triacleur: qui n'auroit le sçauoir, desplucher vos paroles, pour mon ignorance. Ou bien qu'il vous suffisoit de dire simplemēt, ceste proposition: & qu'elle deuoit estre receuë, pour vraye: sans contradiction. A cause qu'estez docteur. Tout ainsi, que les disciples de Pythagoras, receuoyent pour vrayes, toutes choses, qu'il proferoit: ayants pour toute raison: il a ainsi dit. Aussi puis que l'auez dit: tout le monde si accorde: Ie m'y accorde aussi. Vous dites: qu'il me semble: que lantimoine soit vn peu adouci, par labsence de son souffre. Toutesfois l'esprit fix demeure: & n'y a que le volant, qui quitte sa place. Entre les manieres de parler des alchimistes, ils nomment esprits, ceux, qui ne peuuent resister au feu: mais incontinent sont exhalés par le feu. Et comme vous dites, quittent la place. Comme est le souffre, l'arsenic, l'argent-vif. Lesquels ne peuuent demeurer au feu. Toutesfois on les peut si bien chatouiller, & moderer leur cuisson: qu'on les rend fixes. Mais de ceci: pour le present, n'en disputerons: Seulement ie vous dy, que par la calcination, les parties immōdes & sulphurees, de lantimoine, saillent hors: & ne laissent, que la pure terre,

nette & seiche, sans que humidité aucune la lie. Aussi est elle en poudre impalpable. Et est-ce que dit Platon, que tous les ellemens se consounent l'vn l'autre: mais la terre demeure tousiours maistresse: & qui resiste a leur mutation. Ie ne sçay, si vous appellez ceste terre seiche esprit fiché. Ie sçay bien qu'en Geber, nous trouuons qu'on calcine les corps, & les esprits. Et qu'il y a deux intentions de calcination. L'vne, & la generale intention de calcination: c'est la mondification des cosps. La speciale, c'est d'endurcir les corps: qui de leur nature estoyent mols, comme plõb, & l'estain: qui par frequentes calcinatiõs, s'endurcissent: mais l'estain plustost, que le plomb: & pour les fixer mieux. Car tout corps calciné, est plus fixe: que celuy, qui ne l'est pas. Et toutes telles calcinations, se font: par le feu seul: où bien par certains sels preparez: pour separer, ce qui est impur, d'auec le pur. Vous en auez l'exemple des orfeures: quãd ils veulent purifier l'or & l'affiner: ils font vn ciment de brique, & de sel: par lequel, l'or est despuré. Car il n'y a metal, tant soit fixe, & parfait: qui n'ait en soy beaucoup d'immõdicité: & permixtion des autres imparfaits: lesquelles immondicitez, sont ostees, par ceste maniere de cimẽt. Mais tous metaux, & toutes pierres metaliques, ne se purifient pas en ceste sorte. Il en y a de diuerses manieres: & la fin de toutes: n'est que de laisser le corps pur, & plus parfait. Il y a si long temps, que i'ay leu cela: que ne daignerois regarder Geber, d'auantage. Toutesfois ie ne puis entendre, cõment les sels tirent la substance terrienne des metaux: & n'y laissent, que la pureté des corps. Qu'est-ce, ie vous prie, le corps du metal: sinon sa propre substance terrienne: De laquelle il participe en sa composition? S'il rend pur le corps: rend il pas la substance premiere du metal, pure? Où auez vous trouué que le sel, tire auec luy, la substance terrienne des metaux? Si vous entẽdez bien pourquoy on adiouste du sel en la calcinatiõ: vous ne diriés pas cela. Mais vous en parlés, cõme vn clerc d'armes. Le sel preparé y est adiousté: pour entrer mieux: & penetrer dedãs le corps metalique: & donner lieu au feu: pour consumer: ce que ne luy peut resister, & aussi pour cõsumer l'humidité excremẽteuse: si aucune en auoit. Puis en exclamãt, demãdez: si en calcinãt mõ antimoine, & meslãt mon borax: si ie separe l'impur, d'auec le pur, mais tout au cõtraire. Ie mesle l'impur auec le pur: & fay vne confusion. Laquelle entree dedans l'estomach: ne peut faire que tout ennuy. Ie vous dy encores vn coup: qu'ẽ calcinãt, ie ne mesle riẽ en mon antimoine: mais ie le calcine seul, iusques a ce, que la cendre, qui demeure quasi impalpable, ne rẽde plus de fumee, où biẽ peu, estant iettee sur vn charbõ ardant. Qui est signe: que la terre est demeuree, sans aucune humidité: & sans sulphureité excremẽteuse: qui est la fin generale, de sa calcinatiõ. Puis pour le reduire en corps: & pour luy corriger ce-

ste grãde seicheresse: qui ne demãde, qu'hmidité, cóme toutes choses poreuses, destituees de leur propre humidité naturelle. & qui ne se pourroyẽt assembler autremẽt. Nous ne pouuõs mieux assembler nostre chaux d'ãtimoine, que par vne humidité a luy familiere: qui est celle du crud. Et d'autãt qu'õ n'ẽ met gueres: & que son humidité ne suffiroit a cõioindre tãt de parties terrestres, & si seiches: nous y adioustõs le borax. Lequel les lie ẽsemble: & fait, qu'ẽ les fondãt ensemble, il sort vn tel corps diaphane: a cause, que l'humidité, tãt de lãtimoine crud, que du borax, se ioignent auec ceste cẽdre calcinee, biẽ purgee. Et le crud aussi: qui auparauant, qu'ils se ioignẽt, estãt dedãs le feu de fusiõ, iette son souffre excremẽteux, & sordide: en se purifiãt. Et ainsi se fait vn corps diaphane, & biẽ net, de ces tris corps. Car telle diaphanité, ne procede sinon, d'vne humidité, où eau depuree: meslee auec vn corps terrestre: biẽ nettoye de ses immõdicitez, & nõ obscur, qui dõne voye a la veue, par ses pores: Et fait voir telle humidité luisante, Cõme nous voyõs es pierres precieuses blanches. Car ceux, qui si entẽdent: & qui les cognoissent: ont certain iugemẽt d'elles: quand ils voyẽt qu'elles sont claires, & diaphanes. Et disent ainsi: elle a belle eau: elle est biẽ nette. Car entre tous les elemẽs, leau, est diaphane & pellucide aussi bien, que l'air: mais c'est quãd la partie terrestre: ne l'obscurcit point: & ne la trouble. ainsi estãt ceste terre biẽ mõdifiee, de ses excremẽs: le borax biẽ net, biẽ affiné: & ne se faut esbahir: s'il en sort vn beau corps: & biẽ clair. D'autãt que ce qui pouuoit obscurcir ce corps, est osté, & leau aussi est biẽ nette. Tout ainsi, q̃ le beau voirre cristalin, se fait, par certains caillous: mis en poudre: & du sel alkali, où sode autrement: meslés ensemble dedãs le fourneau des voirriers: sort vn beau corps diaphane, & pellucide que nous appellõs voirre cristalin. Et auant que mettre ce sel alkali: ils le lauẽt biẽ fort: & le degressent: à fin qu'il soit plus net: & qu'il dõne plꝰ de clarté au voirre. Et n'appellez, pour tel meslinge, cõfusiõ: si vous ne voulez appeller tous nos medicamẽs, cõfus: ce qu'ils sont. Car cõme dit Gal. tota per tota cõmiscẽtur. Et de beaucoup de simples, n'ẽ sort qu'vn medicamẽt: cõme de ses trois n'en sort qu'vne pierre. Voila la cause pour laquelle, nous meslõs de lãtimoine crud, auec le calciné: nõ pour gaster tout mais pour paruenir a nostre intẽtiõ: & pour l'ameliorer. Et iaçoit qu'il ressẽble vn voirre pour sa diafanité: Il ne s'ensuit pas pourtãt: qu'il soit de la nature du voirre. Esse simile, & esse idẽ, ce n'est pas tout vn: Si voꝰ auésleu Ga. & Ari. Et a ce q̃ dites: q̃ le voirre baillé à vn chiẽ, le tue, vous sçauez, q̃ toutes poisõs, ne sõt poisõs a toutes bestes. Et q̃ vne poisõ tuera vne beste: qui ne fera poĩt de mal, a vne autre tesmoing Hi. au l. de flatibus où il dit: q̃ toutes choses ne cõuiẽnẽt pas: & n'i sõt ꝑfitables a vn chascũ: mais il ẽ ya q̃ cõuiẽnẽt mieux [illegible] de la diuersité des natures

Les amendes ameres,tuent le renard: & ne tuent pas l'homme. La cicute tue l'homme,& nourrit les estourneaux. L'elebore,est viande familiare aux cailles,a l'homme luy seroit pernicieux. La salmandre tue vn chascun qu'elle aura touché de sa saliue. Le porceau,la peut deuorer sans dãger:comme dit Pline. Ainsi a mon iugement:faites mal vostre argumẽt. Le voirre tue les chiens,ergo il tue l'homme. Ou bien,tout ce qui ressemble au voirre tue comme le voirre. Lantimoine ressemble au voirre: ergo il tue,comme le voirre. Cela seroit tout hors de raison. Et quand nous faisons nos poudres cordiales,que nous appellons de gemmis:Mettõs-nous pas des pierres:qui sont semblables au voirre? Les rubis, les saphis,les esmeraudes,si telles pierres tuoyent,pource,qu'elles ressemblent au voirre en vserions nous? Vsons nous pas aussi, tant de voirre brussé:que de non brussé:en beaucoup de medicamens ordonnez, pour la pierre des reins. Regardez Gal.au cinquiesme liure des simples:ou il commande le voirre brussé pour tel mal. Aetius,& Auicene,& autres pratitiens, tant antiens, que modernes:en vsent ils pas? Ce qu'ils ne feroyẽt si le voirre estoit poison, Aussi n'est-il chaud, qu'au premier degré,& sec au deuxiesme,comme dit Auicene. I'ay veu plusieurs fois des hommes:qui le pulnerisoyent entre leurs dens:& puis l'analloyent auec du vin:sans en sentir aucun mal. Ie parle du voirre de fougere:& de celuy de pierre. Car autre n'auõs par deça, Et pour sçauoir,s'il tue les chiens. Il faut voir,comme on leur baille pour les faire mourir:c'est en grosses pieces:& aueques de la poix. A fin qu'il demeure plus long temps, en lestomach:ou aux boyaus: & qui les perce. Non pour sa substãce veneneuse:ne sa qualité excessiue:mais pour ce,qu'il est en parties trenchantes. On en pourroit bailler a vn chien,en poudre:auec du pain:qui ne luy feroit aucun mal. Parquoy m'est aduis: que vostre preuue,est fort legere:de dire:d'autant que latimoine ressemble au voirre,il a les facultez du voirre. Le voirre tue les chiens:ergo lantimoine les tuera. Et par consequẽt les hõmes. Et d'autant que ceste preparation vous desplait fort:& que de vostre grace,me conseillez de consulter les philosophes alchimistes:lesquels ont plus parfaite cognoissance des metaux,que moy. Ie suiuray vostre cõseil. Mais ie vous prieray aussi: de lire vn peu mieux vos liures,de philosophie:& de medecine. Et principalement Gal.& Aristote. A fin de ne faire des argumens si cornus:& si mal a propos. Ie voy bien que n'y entendes gueres. Iaçoit qu'y pensiez bien entendre,par vostre parler fort braue:non plus que i'entẽs aux metaux. Vous ne pouuez estudier a l'amour,a la beauté de l'olympe, a faire rondeaux:& estudier en medecine:cela est bien difficile. Parquoy pour l'vtilité de l'vn,& de l'autre:nous faudroit estudier encores quelque dix ans:& puis nous nous accorderiõs facilement. Et ne penserions pas tãt de

nous,comme nous faisons. Mais cependant, que nous pensons sçauoir: & ne sçauons rien: ou bien peu: nous souffrons vne maladie en nostre ame, fort d'angereuse. A laquelle, si nous n'y pouruoyons, par estude, & esprit humilié: i'ay grand peur, qu'elle sera incurable. Quant a vos raisons, qu'amenez: si raisons se doiuent appeller: mais iniures plustost: & ignorance crasse: que l'antimoine ne conuient point au corps humain: & qu'il n'y a nulle acointance entre eux: Non plus que lantimoine a l'or. Ie vous feray responce: aprez auoir descouuert, vostre caquet estre nul: qui afferme: Le borax des orfeures, estre le vray chrisocolle des antiens. Et puis vous diray de mon experience: & respondray a vos questions.

Section deuxiesme.

LA chrysocolle des antiens: estoit double: l'une naturelle, & l'autre artificielle. La naturelle aussi, estoit de deux especes: l'vne qui venoit de soy mesmes, sans aucune estude d'hōme: Et estoit comme dit Pline, vne humeur amassee es puis des mines: passant par les veines d'or: & se meslant auec le limon du lieu. Puis s'espessissoit pour le froid de l'hyuer: iusques a venir, a estre dure: comme vne pierre ponce, dite en latin, pumex. Il en y auoit de meilleure l'vne, que l'autre. Celle qui estoit trouuee es mines de cuiure: estoit la plus belle, & la plus prisee. Celle qui venoit apres: estoit celle, qui se trouuoit es mines d'argent. Il s'en trouuoit aussi es mines de plomb, & d'or, mais celle qui estoit trouee es mines d'or: estoit la plus ville. Les arabes l'ont appellee tincar. L'autre qui venoit par la diligence des hommes: qui faisoyent couler leau, tout le long de l'hyuer, en la veine, ou ils sçauoyēt estre la chrysocolle: iusques pres du mois de Iuin, puis laissoyent escouler leau: & le tout seicher, iusques a la fin de Iuillet. Mais ceste-ci, n'estoit si bōne, que la premiere, ne si dure. Parquoy le plus souuent, estoit liquide: & l'autre estoit dure: & estoit gardee en poudre cōme farine. Et iaçoit que l'vne, & l'autre se feist en cypre: toutesfois celle qui venoit d'armenie, estoit la plus recommandee. La seconde celle qui venoit de macedoine: & la derniere, celle qui venoit d'espaigne, en grād quantité. Dioscoride dit de cypre. Lexcellence de son estimation, & pris estoit: quand elle rendoit vne couleur fort semblable, a vn beau bled verdoyant, & bien nourry. Oû comme dit Dioscoride: a la couleur de fueilles de porreaux. Ie pense qu'il y ait faute en Pline: & que le lieu soit deprauè quand il dit: que la chrysocolle est teincte d'vne herbe dite lutea, en couleur iaune: Car puis que sa recommandation estoit, d'estre d'vne verdure fort naifue: comme vn beau bled verd, & bien nourri. Et que telle couleur estoit des plus belles, & des plus riches, qui fust pour lors

Tellemēt que les painctres, qui paignoyent les maisons, où quelques tableaux de ceste couleur: n'estoyent tenus d'vser, & de fournir de la naturelle: pour la cherté. Mais leur estoit baillee p le seigneur, qui faisoit faire la besongne, par pois, & par conte, tant elle estoit chere. Et au lieu d'elle: vsoyent d'vne, qui estoit artificielle. De laquelle parle vitruue à la fin du septiesme liure: disant ainsi. Ceux qui ne peuuent vser de la chrysocolle naturelle, pour sa cherté: vsent de celle, qui est artificielle, faite d'vn azur, meslé auecques l'herbe dite lutea: que i'appelle, gaude: qui viēt sur les murailles: ayāt la fleur fort iaune, qui est espece de isatis agrestis. De laquelle les teincturiers vsent a present: quand ils veulent faire vn beau verd. Teignent premieremēt leur drap en bleu: par le moyē de l'herbe dicte glastū, où isatis satiua. qu'ils meslēt auec alun de glace. Puis iectent par dessus de la teincture iaune, qui prouiēt de ceste herbe, dicte lutea, ou gaude. Et en font vn beau verd gay. Aussi dit victruue: que par ce moyē, ils ont vn beau verd, ressemblāt a la chrysocolle naturelle. Ce que cōfirme Pline au cinquiesme chappitre du tretentroisiesme liure disant ainsi. On apelle la chrysocolle artificielle, lutea: a cause de l'herbe ainsi appellee: qui est meslee, & broyee auec lazur. Dont en sort vn beau verd: que l'on vend pour naturel: mais c'est vne piperie: & qui ne couste gueres. Voila qui m'a fait iuger: que le lieu de Pline, estoit deprauē, cōme beaucoup d'autres: & qui vous a fait errer, Mōsieur le docteur, qui n'atez bien espluché le dire des autheurs antiens, & les cōferer les vns, aux autres. Mais il vous est a pardōner, cōme beaup d'autres, que cōmettez en vostre liure. D'autāt que cupido vous a vn peu nauré vostre cœur, & esblouy vostre esprit. Toutes ces deux especes, ne seruoyent pour les orfeures: mais seulement, pour la peincture. D'autāt que sa couleur est des plus plaisantes, & belles: que l'ō sçauroit estimer. Et est nōbree par Pline au trentecinquiesme liure: entre les couleurs gayes, & florides. Philander, qui a cōmenté vitruue, dit: qu'il a veu a Rome, en vne antiquité de la maison de Titus: deux couleurs fort excellentes. L'vne estoit d'vn beau rouge: & l'autre d'vn verd gay: plus beau, que l'on sçauroit penser. Et croit que l'vne estoit du vray minium: L'autre estoit de vraye chrysocolle aussi fresches: cōme si on les eust mis: la, depuis peu de temps. Et s'esbahissoit: cōme elles auoyent duré si long tēps, sans se chāger. Ie sçay, que la chrysocolle, tāt naturelle, que celle qui se fait par la diligēce des hōmes, cōme i'ay dit ci dessus: n'estoyēt baillees pour medicamēs: qui sont pour le corps humain, sinō par le dehors: pour les vlceres. Encores si nous cōsiderōs biē Gal. nous trouuerōs qu'ils se seruoit plustost de celle: qui estoit faite de verd de gris, auec vrine d'enfant, que d'autres. Toutesfois Dioscoride dit, qu'elle seruoit es excrescēces de la chair: & a purger les vlceres. Et de ceste-ci: ne se seruoyent les orfeures,

cõme il est clair:par la lecture de Pline:mais d'vne autre. Car ses paroles sont telles. Les orfeures se seruẽt de chrysocolle,pour assembler leur or: & pour cela a esté ainsi appellee, de ceux: qui en vsent. Ceste-ci est faite de verd de gris, de cuiure de cypre, & de l'vrine d'enfant: qui n'a pas attainct leage de 14 ans: qui n'a encores poil aux pudẽdes:auec du nitre: & sont broyés en vn mortier de cuiure de cypre: & d'vn pilõ de pareil cuiure. Et quãd ils sont biẽ vnis ensemble:no⁹ l'appellõs santerna. Et ainsi est sondé l'or: qui tiẽt argẽt. Voila pourquoy on l'appelloit chrysocolle:non q̃ ce soit son propre nõ:& qu'elle fust naturelle, mais a cause de son actiõ: qui estoit de souder l'or:estoit ainsi appellee impropremẽt. Voila pourquoy Agricola dit, q̃ nostre borax peut ainsi estre appellé, pour telle faculté. Et cela ne fait riẽ cõtre moy:sinõ q̃ ie vous nie: que le borax, duquel vsent a present les orfeures:n'est pas celtuicy: qui est poisõ:auec la naturelle chrysocolle. Mais au cõtraire: qui ne tiẽt en soy, nulle venenosité:cõme ie diray tãtost. Gal. met differẽce, entre la chrysocolle metalique: & celle qui est faite de verd de gris. Et veut, qu'elle soit faite en vn mortier de cuiure rouge:& au plus chaud soleil de l'ãnee:cõme il est es iours caniculaires Et de ceste-ci vsoyẽt les orfeures:& estoit fort verde. Dioscoride fait deux genres de verdet: qui est appellee ęrugo scolesia, l'vn est fossile: l'autre est artificiel cõme s'ensuit. On met dedãs vn mortier de cuiure de cypre, demie hemine, qui vaut enuirõ cinq onces, de fort vin aigre blãc:& le broye on, auec vn pilon de pareil cuiure:iusques a ce, qu'il cõmence a s'espessir. Puis on y adiouste vne drachme d'alun rõd:& autant de sel, tiré de terre biẽ luisante: où du sel de mer, fort blãc, & solide: ou biẽ du nitre: & broye on le tout au soleil, aux pl⁹ chaux iours de l'an:cõme es iours caniculaires: & les broye on tãt, que le tout viẽt de couleur de verdet. Et le rẽdes encores plus beau, & de meilleure couleur: si vous prenés deulx parties d'vrine vieille:& vne de vin aigre:& faites cõme dessus. Puis peu apres il dit ainsi. On fait du verdet pour les orfeures. auec vn mortier, & pilon de cuiure de cypre, & d'vrine d'enfant: duquel les orfeures soudent l'or. Oribase en ses collectiõs, en dit autant, aussi fait Aectius, sinon qu'a la premiere, y adiouste vne pierre transparẽte, qui est dite specularis, ou bien en son lieu, du nitre. Vous ne me sçauriez nier, que tous tels verdets, & chrysocolles ne soyent verdes, & acres au goust, & de mauuaise saueur: si nous cõsiderõs les matieres, desquelles elles sont faites. Ce que n'est nostre borax, cõme ie diray tantost. Voila ce que i'ay peu recueillir de la vraye chrysocolle, tant de celle qu'vsoyent les peintres, que celle que prenoyent les orfeures, pour souder l'or. Et cependant ie vous nie, que ce soit ceste-ci, que l'on vend a venise, pour borax. Venons maintenant a nostre borax, que que les orfeures de Paris appellent roche. Il est d'vne couleur blanche, &

fort transparent, comme le salpetre bien degressé. Si vous le mettez en la bouche: il a son goust assez doux, auec vne petite stipticité: approchant de celle de l'alun: mais non si aspre. Si vous l'auallez: il ne vous fait acuon mal en vostre estomach: mais l'eschauffe d'vne chaleur tẽperee. Il astraint & consolide les playes receues: ce que ne sçauroit faire celuy, que nous venons de dire. Il me souuient qu'en m'a ieunesse, je m'estois coupé d'vn cousteau au bout du doit en la boutique d'vn orfeure: lequel mist incontinent sur m'a playe, de la poudre de roche, où borax: & fus incontinent gueri. Et encores a presẽt, les orfeures en vsent en ceste maniere. I'ay veu beaucoup d'hõmes, mãger du borax, pour leur plaisir: disans, que cela les eschauffoit. Ce q̃ ie dy peut estre approuué à toutes heures. Parquoy ne faut aucune demõstratiõ pour le prouuer. Regardez a ceste heure si tous ceux qu'auõs nõmez cy dessus, sont de telle nature. Cõsiderez les effects que leur baillent les antiẽs docteurs: s'ils cõpetent a cestuicy? Quãt est a la chrysocolle metalique: Ie vous concede, qu'elle soit veneneuse de soy: les autres faites dedãs le mortier de cuiure: ne valẽt gueres d'auãtage. Mais celuy duquel on vse a present: tãt s'en faut, qu'il soit poison: qu'il reconforte l'estomach. Et ie vous prie, monseigneur le docteur, en taster, pour l'amour de moy: & le mettez seullement sur la langue. Et vous verrez, s'il tient qu'elque acrimonie du cuyure: comme ceux deuant dits. Vous le pouuez faire chés tous les Apoticaires, droguistes, & orpheures de Paris: Et si n'en voulez taster: il n'y a orpheuure, qui vous en refuse, d'en aualler deuant vous. Vous estez fort hardi à blasmer: sans sçauoir quoy: ne pourquoy. Et vous dy: que le borax d'epresent, n'est poison: & n'en à aucune tache. Ie ne vous nie point: ce qu'on en trouue par escrit: & n'en veux estre creu: sinon par l'experience, que l'on voit à l'œil. Et vous diray d'auantage: que ne sçauez: qu'el est le borax: où roche des orpheures: & n'en veistes iamais: & n'en goustastes oncques. Car si vous en eussiez veu, où gousté: n'eussies dit: ce qu'auez dit contre moy. Par ainsi vous estez vn esceruelé, de crier ainsi contre vne drogue: que vous ne cognoisses. Oubien si l'auez veu, & gousté: vous estes insensé, où stupide, de dire: qu'il est poison: & qu'il est le chrysocolle des antiens. Car son goust seul, vous peut d'ementir: & sa couleur aussi. Et vous diray d'auantage: ce qui me fait mal de dire: pour la reuerence que ie vous doy. Vous n'entendistes iamais, qui estoit la vraye chrysocolle des antiens: tant naturelle, qu'artificielle. Car si l'eussiez entendu: vous n'eussiez pas vsé de tant de sottes paroles: comme vous auez fait. Et n'eussiez failli si lourdement, en sa description. Ie suis marri que telle asnerie est faillie d'vn docteur de Paris. Vous me citez Agricola, que n'auez, peut-estre leu. Car il tient cõstamment: qu'il est fait de nitre. Et Belon, qui a esté à Venise: & curieux

d'en sçauoir la verité: dit, que le fondemẽt du borax, c'est le nitre. Ce que m'a confirmé vn marchant venitien: qui estoit venu par-deça, en vne nauire d'arragouse: & me dit la maniere de le preparer, auec ce que i'en auoye cogneu par l'experience, & que i'en auois fait. Ie ne me veux sauuer par c'este eschapatoire: si c'est eschapatoire: quant on ameine la verité pour soy: & n'en veux estre creu autrement. Mais ie ne sçay, comment vous-vous sauuerez de vostre impudence: & de vostre beau argument: qui s'ensuit. Le nitre est vne espece de sel dur, & espez, semblable à pierre: lequel plus est eschauffé: & plus il ronge, & corrode d'auantage. Or est-il, qu'il est mis en lantimoine, auecques grãde chaleur: ergo il-est fort corrosif: approchant de la nature du feu. Ie vous respondray à ce beau argument, quand i'auray parlé de la nature du nitre.

Du Nitre.

LE Nitre est vne espece de sel: ayant qualitez moyennes, entre le sel, & celuy qui est dit aphronitrum. C'est a dire, qu'il est plus salé, que le sel commun: tirant à l'amertume: sans astriction, mais non pas tant: que aphronitrũ. Il y en à de deux especes: l'vn est naturel: & l'autre artificiel, Le naturel, vient és vallees des regions chaudes: comme en Syrie, & en Aphrique. Il en est venu autresfois prez de la ville, dicte Philippes, en Thrace: mais il n'estoit si bon, & si beau: que les autres: ains estoit plus terreux. L'artificiel se faisoit, comme on fait le sel: auec vne maniere de salines. Ce qui se fait en Egipte encores de present. Et mettent bien en leurs nitraires où salines, de l'eau du ciel: qui prend la nitrosité de la terre: qui n'est qu'vne partie de la terre bruslee, par le soleil. Puis estant seiche, par la chaleur du soleil: qui resoult le plus subtil de l'eau: & endurcit c'este partie terrestre, en morceaux: cõme sel: où plus gros beaucoup. Le meilleur des nitres, selon Gal. est berenicium: fait en Berenice, ville de Cyrenee: ayant couleur rozee, où blanche comme vne roze: de substance spongieuse, plaine de pertuis. Et tout ainsi, que nous voyons le sel estre meilleur, & plus delicat au goust, l'vn que l'autre: pour la diuersité des regions, où il se fait. Aussi le nitre est, où plus amer, où moins: selon le pays, où il se trouue. Car il-est certain: qu'ez regions chaudes: où la chaleur du soleil brusle plus la superficie de la terre: que le nitre y est plus amer: voire les eaux mesmes, qui passent par telles terres: sont le plus souuent ameres: a cause de la grande adustion de la terre: pour la vehemente chaleur du soleil. Cõme en Egipte, en Aphricque, en l'Arabie, & autres lieux chauds. Mais où la chaleur n'est si grande: le nitre n'est pas si amer: & tire plus sur la nature du sel: comme en Macedoine: où ils vsent de leur nitre: lequel

estoit blanc, & pur, (comme dit Pline). Et le mettoyent auec leur pain: Iaçoit qu'à present les egiptiens, frottēt leurs risors de leur nitre, auant que les manger: affin qu'ils soyent plus tendres: mais ce n'est que superficiairement. Aussi le sel qui vient ès pays chauds, est plus fort: & tire plus sur la qualité du nitre: & n'est si bon a saler: que celuy, qui se fait en region plus temperee. Comme prez de la Rochelle, & en Brouage: où le sel est si bon, & naturel: que ceux des basses allemaignes: & qui tirent vers le polartique, le māgent, comme nous faisons l'anis: & en font leurs remets. Or pour monstrer qu'il n'est pas poison: ie prendray les paroles de Gal. a l'unzieme chap. du 5 des simples. Tous les medicamēs, dit-il, que tu trouueras nitreux, & amers: tu dois sçauoir: qu'ils sont bons, à expurger, & mondifier les conduits du corps. Puis apres dit. Tout ainsi que les amendes ameres, m'ondifient, & nettoyent les conduits du corps. C'elles qui sont douces, & bonnes a manger. m'ondifient bien: mais elles ne purgent pas les cōduits: ce que font ceux: qui ont vne qualité amere, sur les autres qualitez. Car le nitre par soy, aphronitre, & escume de nitre, & l'herbe dicte seriphion, & abrotanum, & t'elles manieres de medicamens: s'ils sont pris auec la viāde: où en breuuage: ils sont d'vne mesme vertu. Car incontinent vous cognoissez: qu'ils ont puissance, d'inciser, les humeurs crasses, & visqueuses. Parquoy ne pourroys trouuer meilleur medicament: pour inciser, extenuer & pousser hors les humeurs pituiteuses du poulmon, & de la poictrine: que ceux-ci. Desquels aussi tu peux expurger, & m'ondifier les obstructiōs du foye: & de c'elles de la rate: moyennant, qu'elles ne soyent tropt grādes. Pour le foye, tu en peux vser deux seuls: mais pour la rate: tu les mesleras auec vinaigre: & les feras cuyre auecques luy. Et pour la poictrine, & pour le poulmō: tu les mesleras auecques hydromel, où ptisane, où oximel, où auec qu'elque vin doux. Et pour venir a vostre dire: que le nitre bruslé, approche de la nature de laphronitre: qui est ennemy de l'estomach: & duquel on ne doit vser, sinō en necessité. Comme faisoit vn hōme des champs: qui auoit accoustumé d'en vser: quand il se sentoit pressé, & quasi suffoqué, pour auoir mangé des champignons: & trouuoit par experience: qu'il luy profitoit fort. Car le nitre, ores qu'il sera bruslé, ne sera ēnemy de l'estomach: tesmoing ceux de grece: qui encores a present, en vsent au lieu de sel: auec leur pain: qui le rend plus sçauouré, que le sel. Et tous ceux d'Egipte & de l'Arabie en vsent encores. Il entre en la composition du diospoliticum, comme la descrit Gal. au 4 liure de sanitate tuenda, ce qu'il ne feroit: s'il eust congneu, qu'il eust esté ennemy de l'estomach. Mais Gal. en tel cas: vsoit plustost de nitre bruslé, & non bruslé: que de l'aphronitre. Et de dire, que nostre salpestre, est le vray nitre: où qu'ils ayent vne mesme fa-

culté:s'eſt vne opinion chaſſee, de tout le theatre: comme dit le poete. Ie vous prie eſueillez vos eſprits: & conſiderez, en qu'elles qualitez, on reduit le nitre, au croiſet, auec lantimoine. Maſchez vn peu de borax: & vous verrez ſ'il eſt amer, ou non. Car cōme dit Gal. nous pouuōs approuuer nos medicamens: par le gouſt, par la ſenteur, où par ſes effects. Gouſtez-le, maſchez-le: vous trouuerez ſ'il eſt amer, ou ſalé. Car ce ſont qualitez, deſquelles la langue peut iuger. Si ne voulez croire à voſtre gouſt: & qu'aprez l'auoir gouſté, vous demouriez en voſtre premiere opiniō. Ie diray que vous reſſemblez ceux du temps de Gal. qui eſtoyent, où ſi ſtupides, où ſi effrontez: qu'ils oſoyent affermer: que la neige, & le feu, faiſoyent vn meſme ſentiment en noſtre corps. Ie vous dy: que le borax, n'a aucun gouſt, ne d'amertume, ne de ſalé: a cauſe des choſes douces, où il à eſté preparé. Auſsi n'eſt-il pas ſi chaud, ne exactement amer: comme l'aphronitre: mais eſt plus doux, & amiable. Parquoy par la breuſleure, ne peut venir a telle igneité: qui le rende amer: comme ſuye de la cheminee: & corroſif: comme vous criez. Ce que retiendroit lantimoine, preparé, auecques luy. Or eſt-il: qu'il n'a nul gouſt, ne de ſalé, ne d'amer, ne doux: & n'eſchauffe la langue aucunement. Il ne la ronge point. Ce n'eſt pas ſigne, que le nitre ſoit venu a tel degré de chaleur; qu'il retienne la qualité de l'aphronitre. Lequel pour ſon exacte amertume, & chaleur: eſt ennemy de l'eſtomach. Car prenez de la ſuye de cheminee: tant plus vous la bruſlerez: & plus amere la rendrez. Meſlez-la auec du ſucre: & la faittes cuire auec iceluy: elle le rendra amer: moyennant qu'il y ait proportion d'elle: auec le ſucre. Autant en pouuons nous dire, du fiel: car ſi en meſlez qu'elque petite portion, dedans bonne quantité de laict: il vous le rendra tout amer. Car c'eſte ſaueur d'amertume exacte: ne ſe peut oſter du tout: qu'elque preparation, qu'on luy face. Voila pour reſpondre à voſtre argument, que faictez: Que le nitre ainſi bruſlé: ſi c'eſt le nitre, qui entre en la compoſition du borax: augmente la malice de lātimoine. Meſme que le borax, eſt quaſi ſeule cauſe, de la malice de lantimoine. D'autant qu'il eſt eſpece de ſel: qui trouble l'eſtomach: comme ie diray tantoſt. Puis vous demandés: a-il bonne odeur, pour cōforter les eſprits? O belle demāde, & bien a propos. L'or a-il bonne odeur? les emeraudes, les perles, le iaſpe, le coral, ont-ils bonne odeur? Sçauez-vous pas bien, que les pierres terreſtres: & qui ſont d'vne ſubſtance eſpeſſe, n'ont aucune odeur? Car il faut, que l'odeur ſaille d'vn corps participant d'humidité: qui n'eſt qu'vne vapeur: c'eſt a dire, vne eau muee en aer: qui procede du corps, qui la rend, & ſe cōmunique a lair. Puis vient iuſques au ventricules du cerueau, pour ſe cōmuniquer à l'eſprit animal: qui y reſide. Mais les corps durs, ne l'aiſſent rien ſaillir d'eux: où ſ'il en ſort, ſera bien peu,

comme dit Gal. Et tels corps, sont volontiers exactement salez, ou acerbes. Parquoy ne sont odoriferás: ou s'ils le sont: c'est bien peu. Ie sçay que le sel de ce païs: quand il est fraischemẽt fait: a la vraye senteur d'vne violete de mars: Iusques a ce, que toute son humidité, soit escoulee. Mais quand il est exactement sec: lors il n'a nulle odeur, qui soit apparente. Ie m'estonne comment auez si bien allegué Gal. au 4 liure des simples chap. 20. pour mõstrer: que le nitre estoit si chaud, & si corosif, l'accomparãt au sel tiré de terre. Toute espece de sel, tiré de terre, ce dites vous: est plus espés, & terrestre, que l'autre. Dont il s'ensuit, qu'il est plus chaud, & sec. Et si ce n'estoit, que sa poincture est rabatue par les parties aqueuses: ceste chaleur, approcheroit du feu. Voici vne nouuelle philosophie: & vn nouueau Gal. descendu du ciel. I'ay leu, & releu ce chap. & n'ay trouué ce texte. Mais tout au contraire, de ce que mettez en vostre liure: & que alleguez contre moy. Et pour declarer au lecteur: où que ie ne l'entens pas comme vous: qui estes docteur: où que auez trop pensé a vostre belle olympe: où a vos baisers, qui vous ont fait trãsporter vostre esprit. Ie mettray icy le texte au vray: & en langue frãçoise, le mieux qu'il me sera possible. Le commencement du chap. est tel. La saueur salee, s'approche fort de lamere. Car tous deux sont terrestres, & chauds. Toutesfois, il y a grãde diuersité, entr'eux. Car lamere saueur, est plus extenuee, & elaboree, par vne chaleur seiche. Ainsi est-il, entre les sels. Celuy qui est plus dur, & plus dense, & plus terrestre: comme est quasi tout le sel fossile: est moins chaud, & de parties moins subtiles. Mais celuy qui se rompt facilement: & qui est laxe, est de parties plus subtiles, & plus chaudes. De lequelle maniere, est celuy, qui tire sur lamertume, ayant quasi vne nature, entre le sel dur, & laphronitre. Accordés maintenãt vostre texte auec le miẽ. Si le vostre est pris de Gal. vous estez Gal. vous mesmes. Car celuy de mon liure dit, tout le contraire. Or de deulx prepositions cõtraires, il faut bien, que l'vne, où l'autre, soit fausse. Prendray ie en payement vostre authorité: & Gal. falcifié. Ie vous puis monstrer au doit, & a l'œil: combien vous vo⁹ estes abusé: où m'auez voulu abuser, en vostre preuue du sel: plus que n'ay fait, en la composition du borax. Et quand vous seriez homme, ayant vn scrupule de ceruelle saine. Ie vous le monstrerois bien: & si n'ay esté a Venise: ne au conseil des venitiens. Et n'y serois tant empesché: comme vous deuez estre: a couurir la honte: que pouuez auoir, en allegant vn texte du tout faux: pour monstrer vostre dire, estre bon. Si cestoit en dispute priuee: où es escholes, où lon ne demande qu'a eschapper par quelque moyen: il seroit quelque peu tolerable. Mais en vn liure: qui doit voler par l'vniuersité de Paris, & ailleurs: y alleguer vn texte faux: cela est cõtre tout droit, & raison: & principalement, a vn docteur de Paris. Que

diront les medecins, où quelques hõmes de lettres; ausquels pourra paruenir mon liure. Iaçoit qu'il soit de peu de pris: voyant vn docteur, si braue: parlant si hardiment: alleguer vn texte faux? Diront ils pas, si vous eussiez esté meilleur medecin, que iamay bõ alchimiste: vous eussiez mieux escript, & plus fidelement prouué vos raisons. Car, où vous auez leu, & entendu le chap. allegué: où vous ne lauez leu ne entendu. Si vous lauez leu, & entendu: estez vous si effronté, de l'opposer a mes raisons? Pensez vous, que ie n'aye vn Galien comme vous: & que ie ne l'aye veu: non pas si bien entendu que vous: mais pour le moins, Ie n'eusse fait vne si grande faute. Si ne l'auez leu, n'y entendu: ce qui est impossible a vn docteur: vous ne le deuez pas ainsi exposer en public: pour estre sifflé de vos escholiers mesmes. Et iaçoit, que ne soyons a Paris: auec les plus doctes du monde: si est-ce, que nous prenons plaisir a nostre estude: & a lire les bons liures: quand nous en auons: & a cognoistre beaucoup de petis secrets: qui nous profitent: & au public aussi. Le soleil n'a pas tant retiré ses cheuaux de la Rochelle: qu'il ne nous ait laissé, quelque peu de lumiere. Venõs a ce que vous dites, que tous sels renuersent: & troublent l'estomac, & esmeuuent le vomissement. Ce que ie ne puis entendre. Mais ie tascheray a monstrer vostre proposition fausse, comme l'autre. Et auant que d'entrer en ieu: ie veux suiure Gal. lequel voulant parler des vins: & de leurs vertus: Les distingue par leurs especes, & leurs differences, qu'ils prennent des pays: où ils croissent. Car selon la region, où ils croissent: ils sont meilleurs, où pires plus chauds, où plus froids. Nous sçauons: qu'es pays chauds, & qui regardent le midi: les vins y sont plus forts, & plus ardents: que ceux, qui sont en pays froids: où qui regardent le septentrion. I'en puis tesmoigner de ceux de par deça. Car ceux qui sont aux coustaux, regardans le midy: sont meilleurs, & plus delicats aux estrangiers, qui s'en viennent fournir la, comme Bretons, Anglois, Escossois, Flamans, Allemens: que ceux qui sont en territoires plus bas: où qui regardent le septentriõ: aiment mieux suracheter de beaucoup le tonneau de tel vin: que de l'autre. Quãt est de moy, ie leurs en quitte bien ma part. Car i'aime mieux, ceux des petis terroirs: que les autres: pour mon ordinaire. Ainsi est-il du sel. Car ou le pays est plus chaud: la le sel est plus fort, & plus aspre: que ou il est plus temperé. Le sel de portugal, & des contrees circonuoisines: est si aspre, & si ardant: qu'il ne vau rien a saler. Car il corrode non seulement les humiditez excrementeuses des choses, qui en sont salees: mais aussi, les vrayes humidités naturelles. Tellement qu'il rend les choses salees de luy, de nul goust & sans aucune saueur. Ceux qui ont mangé de la chair salee de luy, où du poisson: en peuuent porter tesmoignage. Et tel sel, seroit bon a garder de pourriture les corps morts: aussi bien que le nitre d'egipte. Et les marchãs

des pays bas, qui les achettent en portugal: ne s'en veulent seruir : sans le preparer encores, auec eau douce: & auec le sel par deça. Celuy qu'on fait pres de Bretaigne, n'est bon: iusques a ce, qu'il ait quatre, ou cinq ans: pour se descharger de son humidité. D'autant que la chaleur du soleil, n'est si grande: comme es autres lieux. Mais celuy, qui se fait a l'entour de la Rochelle: si leurs marets sont bien preparez: & que la chaleur de l'esté leur fauorise: auec vn petit vent de bise, produisent vn sel le plus beau, & le meilleur du monde. Et tant s'en faut, qu'il euertisse l'estomach : qu'il le conforte. Car il a vne salsure temperee: auec vne astriction, par lesquelles il conserue, ce qu'on sale de luy. Gal. aussi en son 4 des simples dit: que tout sel, a vne vertu astruigente cachee. Or s'il est ainsi, qu'auons dit cy deuant: que la saueur amere, est desplaisante a toutes bestes: & qu'elle peruertit l'estomach: comme à luy du tout contraire. La saueur salee, n'est si contraire: mais a l'opposite: nous la demãdons: non poĩt pour nostre nourriture: mais pour condiment, & saulse, de nos viãdes: sans lequel elles seroyent insipides, & sans goust. Et ne pouuons dire du sel: ce que Galien empereur dit, de laphronitre, ne pouuons nous viure sans aphronitre? Mais plustost, debuons dire, nous ne pouuons viure, sans sel (comme dit Pline). Toutesfois labsinthe, iaçoit qu'elle soit amere, & acre, d'auantage: Toutesfois a cause de son astriction: tant s'en faut qu'elle debilite lestomac: qu'elle le reconforte, & le purge de ses humeurs bilieuses. Regardez donc, si nostre sel, qui est fait en lieu: qui n'est trop chaud : & qui a vne astriction: s'il peut prouocquer le vomir, a celuy: qui l'aura pris: veu que labsinthe, qui passe outre: & qui est amer: ne le fait: moyennant son astriction: Et si les choses ameres, sont rendues profitables au corps: moyennant qu'elles ayent vne astriction: Comme laloe. Par plus forte raison: sera le sel profitable: qui n'est amer: & qui a astriction, Parquoy, Monsieur le docteur: vous me pardonnerez: si ie dy, que vostre proposition, qu'auez fait de tous sels en general: est fausse. Et n'en veux autre preuue: que ceux, qui salent leur potage: s'ils le trouueroyent bon, sans sel. Ie sçay bien: qu'il y a des sels, qui tirent sur lamertume: qui pourroyẽt n'estre si plaisans a l'estomach, comme cestuy-cy: Mais quant au nostre, ie vous puis asseurer: que i'ay veu des allemans, & des hyrois, le manger à plaine bouche: cõme fe[illegible]: ou comme pain. Voila comment on ne doit iamais prononcer generalement d'vn simple: qui a plusieurs especes: sans faire distinction. Ie sçay bien, que Mesué parlant du sel, dit, qu'il euertit, & trouble l'estomac: & l'incite a vomir. Mais n'en faites pas vne proposition generale: Et regardez apres qu'il dit: que le sel de pain, suscite l'appetit, & oste le desgoust, & la fascherie de lestomach. Ce qu'il ne feroit: s'il l'offensoit: & parturboit, cõme l'autre: qui est plus salé. Car tout ainsi,

qu'es sauenrs, il y a tousiours degré: cōme quand nous disons, il est amer, il est plus amer, il est exactement amer. Aussi en pouuōs autāt dire, de la saueur salee: il est salé: il est plꝰ salé: il est exactemēt salé. C'est a dire, quasi amer. Car la fin de la salure, c'est amertume. Et puis apres dit, quand il est mis auec les medicamens purgatifs, aide a leur action: mis en chrystere, il tire le phlegme vitré, & espais. Gal. dit, que les medicamens astringēs, mis auec les acres, où amers, les font penetrer plus facilemēt: les poussāt deuāt eux. Ainsi le sel, meslé auec les medicamēs purgatifs: les font mieux penetrer, iusques aux orifices des vaisseaux: pour attirer les humeurs corrōpues, qu'il faut purger. Il excite aussi la vertu expulsiue, par son acuité. Cōme en suppositoires, où nous meslons du sel: mais le plus aspre, que pouuons trouuer, cōme est le sel gēme, qui est sel fossile: beaucoup plus aspre, que le nostre, D'autāt, cōme i'ay dit, que le nostre, est fait en pays plus tēperé: & n'a acquis, si grāde acuité, que l'autre. Iaçoit que Gal. die: qu'il n'est pas si chaud, que les autres. Mais Gal. n'auoit gousté, que de celuy d'Asie, où d'Egipte, ou d'Italie: qui sont pays plus chauds, que cestui-cy. Par ainsi leur sel, est plus aigu, & plus salé beaucoup. D'autant que la terre bruslee, domine sur leau. Et au nostre: leau domine sur la terre: où pour le moins, sont esgaux. Et par ainsi: ne sont si salés: que les autres. Et a ce que vous *dictes*. *que les sels, ne peuuent rendre les metaux familiers a la* nature humaine. Ie vous demande, l'or en poudre: que vous baillez es malades, leur est-il plus familier: que s'il estoit bien, & deuement reduit en eau, sans eau fort? Si vous me dictes: que cestuy-la, qui est en poudre: est plus familier: vous sçauez bien: que non. Veu que c'est vn corps solide: duquel nature ne peut tirer aide: qu'auec grande eleboration: comme m'auez obiecté de lantimoine: demandent, comme pourra nature se-aider d'vn corps si dur: & le pourra dissoudre? Outre aussi, que tous metaux, sont impurs: mais les vns plus, les autres moins. Et voila la cause: que le plus souuent les orfeures font passer leur or: par le ciment royal, (qu'ils appellent) pour le depurer tousiours. Et i'ay veu: & le puis acertener: & d'autres, qui ont eu quelque cognoissance des metaux: qu'on a tiré de l'or, deuant moy: vne maniere de terre, qu'ils appellēt souffre: aussi puante, que chose qu'on sçauroit sentir. Parquoy ie ne loue telle exibition d'or: sans grande purgation, ne les distilatiōs, & restaurants, que l'on fait auec luy. Si premierement, il n'est bien depuré. Or pour le depurer: il faut du sel. Car leur ciment royal, est fait de sel, & de bricque puluerisez ensemble. Oubien s'ils le veulent examiner d'auantage: & le despurer plus fort, ils le font passer par lantimoine: qui est son extreme purgation. Et lors le rendent sans immondicité: & propre pour le corps humain.

De cela vous en peuuent faire certain, les orfeures. Mais encores est-il biẽ plus propre: quand il est reduit en eau: par moyens bons, & sans eau fort, où autre chose corrosiue. Et lors seroit vraye medecine, resiouissant l'hõme: luy ostant la melancholie: & le gardant long temps en la fleur de sa ieunesse. Ce qu'approuue Mõsieur Syluius, en son liure, de la nature des simples. Or telle mutatiõ d'or, en eau, sans chose corrosiue: ne se peut faire, sans sel: comme sçauent les maistres: & comme leurs escrits, le monstrent. Et si ne me voulez croire, regardez au 4. liure des epitres de Mathiolus: auquel ie me fie tant (comme vous dites) & vous en verrez toute la preparation. Monsieur le docteur, quand i'auray veu autant de vos liures: & aussi doctes, & plains de doctrine: comme ceux de Mathiolus. Ie me fieray a vous, autant, comme a luy. Ie n'ay iuré en la foy de l'vn, ne de l'autre. Et puis bien dire, comme Gal. qui ne croyoit pas a Hippoc. comme a Hippoc. Mais que sa bonne doctrine, bien fondee en bonne philosophie, le contraignoit d'y croire. Aussi ie ne me fie pas en Mathiolus: comme a Mathiolus: mais ses doctes escripts, me contraignent de m'y fier. Voila pour vous montrer, comme les sels, aidẽt aux metaux, a nous estre familiers: & a nous faire profit, & aide. Ce que ne concedez, disant. Ie sçay bien, que si de launay voit quelque fois Geber: Il ne faillira pas de me respondre: qu'en calcinant les metaux: ils sont purifiez par les choses qui ont vertu, de ce faire. Entre lesquels, ils nõment les sels. Mais s'il regarde plus auant: il trouuera: que par ce moyen, les parties impures, en sont separees: lors qu'ils tirent auec eux, la substance terriẽne: & y l'aissent seulement, la pureté de corps. Si donc vous voulez seruir de l'or, pour la santé de l'homme: vaut il pas mieux: qu'il soit pur, qu'impur? Et si par le sel, est rendu pur: n'est il pas rendu plus familier a nostre nature: que quand il est impur? Ie m'estonne, comme auez prononcé, si legeremẽt, & sans cõsideration: que les sels, ne peuuent rendre les metaux familiers, a la nature humaine: veu qu'auez mis les mots: que ie vien de dire: vn peu apres: qui vous rendẽt vostre opiniõ fausse: & vous mesmes forgés le glaiue: qui vous coupe la gorge. Car si les sels separẽt les parties impures du metal: & n'en laissent, que le corps tout pur: est-ce pas le preparer, a estre meilleur: que auparauant? & plus propre pour nostre nature, que autrement? Mais ie voy bien, que vous y auez procedé a la haste: & assez legeremẽt. Et n'auez prs beaucoup ruminé: ce qu'auez mis en vostre liure. Il faut maintenant discuter vn autre passage: que i'ay differé iusqu'a present. Où vous dites: qu'il n'y a non plus de proportion, où compassion, entre lantimoine, & le corps: comme il y a, entre l'or, & lantimoine. Et telle proposition despend d'vne autre: que vous tenez suspecte: qui est de Paracelsus. Que tout ainsi, que lãtimoine purge l'or: aussi purge il les humeurs.

Ie

Ie vous dy,qu'il n'y a non plus daffinité,ou similitude,entre l'or,& lantimoine:qu'entre le corps humain, & lantimoine. Il est vray: vous dites mieux:que ne pensez. Car tout ainsi,que lantimoine n'a nulle conuenance,auecques l'or:aussi lātimoine n'en a aucune,auecques le corps humain: non plus que les medicamens:qui sont de toute leur substance cōtraires a nostre nature. Si nous baillons lantimoine pour estre nourrissement a nostre corps:où si nous adioustōs lantimoine,auec l'or,pour le transmuer en nature de l'or:il faudroit qu'il y eust entr'eux quelque similitude de substance:où quelque familiarité,approchante de la nature de l'vn,& de l'autre. Comme nous disons,les nourrissemēs,estre familiers a nostre nature: Lesquels se transinuent facilemēt,par la chaleur naturelle, en nostre substance:pour la familiarité,& conuenance:tant de la substance, que de la temperature,qu'ils ont,auec elle: & pour reparer la perte de la substāce:qui se fait continuellement,par la chaleur naturelle. Mais les medicamens purgatifs,qui n'ont nulle familiarité,ou societé auec nostre nature: & comme ils disent,nulle symbolisation:ne nous peuuent estre familiers: n'y estre muez en nostre substāce:ne la restaurer:mais a loppposite:la desgastent,& corrompent:& la muent en leur nature,s'ils preuuent: Et ainsi n'ont nulle conuenance ensemble. Car tout ainsi, que les orfeures purgent leur or par lātimoine:(comme i'ay dit cy dessus). Aussi les medecins purgent les mauuaises humeurs du corps de la personne: par medicamēs a eux contraires,& ennemis. Autrement ne seroyent medicamens purgatifs:s'ils s'accordoyent a nostre nature:mais plustost seroyent nourrissemens. Aussi lantimoine,qui purge nostre corps:n'a nulle familiarité a nostre nature:non plus que les autres. Mais i'ay bien voulu dire: que d'autāt qu'il n'estoit abhorrent a nostre langue:par son mauuais goust, ne à l'esprit animal,par sa mauuaise odeur:qu'il estoit plus agreable: & ne trauailloit pas tant l'estomach:comme ceux, qui luy sont plus abhorrens,mais toutesfois:ie ne le veux exempter de la condition des autres purgatifs:& qu'il ne face violence au corps:aussi bien,qu'eux:mais non si grande. Aussi le baille on en petite quantité:& bien corrigé. Cōme diray tantost. Et si vous voulez dire que l'or,& lantimoine n'ont aucune comunication auec le corps humain,a cause qu'ils sont corps morts, terrestres,froids,& secs. Le corps de l'homme,est viuant,chaud,& humide. Ie voudrois scauoir,si a cause de cela:ils n'y peuuent faire quelque action: qui profite au corps humain, Regardez alexandre traillan,parlant de la pierre armenique: laquelle n'a nul goust,nulle saueur,nulle qualité manifeste:ne de chaleur, n'y de frigidité:toutesfois il la preferé à lhellebore: & le tout pour purger les humeurs adustes, sans violence, sur tous autres medicamens. Et telle pierre a elle aucune cōmunicatiō au corps humain:veu quelle est

pierre metalique & terrestre. Mais est elle viuante, ayant chaleur & humidité non plus que lantimoine? Nous ne les baillōs, pour nourrissemēs: ainsi n'ont que faire, d'auoir societé auec nous. Toutesfois vous baillez de l'or a vos malades: vous baillez de la licorne, qui est vne chose morte. Vous baillez des perles, du coral, de lambre, du iaspe. Et tant d'autres choses: qui ne sont viuātes. Voulez vous pas cela: qu'ils ne seruent de rien: où qu'ils ne puissent profiter au corps humain: soubs l'ōbre, qu'ils sont corps morts? Et toutesfois, ie voy bien: & si ne vous cognoy point: qu'estez ieune au mestier: & que n'auez gueres excercé lart de medecine cōme peuuent certifier vos raisons, assez friuoles, & froides. Vous estez plus experimenté à ballades, & a rondeaux: qu'a la medecine. Et vous pourrois dire ce que Helenei disoit a Paris. Bella gerant alij: tu pari semper ama:

Section troisiesme.

Cy dessus, ie vous ay declaré: & prouue a mon petit pouuoir: que lantimoine crud, n'estoit poison: pour estre froid, & humide au 4. degré comme asseurez en vostre liure. Tant par raisons: que par authorité: que par experience. Puis suis venu au calciné: où ie vous ay prouué: qu'il n'estoit caustique, par ses effects. Car s'il estoit tel: il auroit les effects des medicamens caustiques. Lesquels i'ay desduit par ordre: & l'ay monstré par experience: & par vous mesmes: quelque chose qu'ayez dit, du peinctre de la Royne: qui auoit les boyaux percés, a cause de lantimoine. Ce que ie ne croy. Car comme ie vous ay dit: i'en ay baillé a vne miēne fille: qui n'auoit pas huit ans accomplis: qui n'est tombee en ce danger, n'en autre: Dieu merci. Ainsi ce n'est pas bien fait a vous: d'asseurer vne chose ambigue: pour vne chose vraye. I'ay fait ouurir vne ieune fille: qui n'auoit que treze ans: qui mourut d'vne apostume, qu'elle auoit au cerueau posterieur: a qui on trouua son estomac percé: sans qu'elle eust pris aucune medecine par la bouche. Ne se peut il pas engendrer des humeurs dedās le corps: qui ayent les facultez de vraye poison: comme deduit Gal. au *6.* de locis affectis. Pline asseure il pas: que Pherecides mourut, pour auoir en son corps, vne multitude de serpens? Il peut estre: que ce poure peinctre, auoit esté trauaillé de quelque maladie: prouenāte d'humeurs chaudes, & choleriques: qui passent par les boyaux: les auoyt corrodes: comme i'en ay veu, a des disenteriques, apres leur mort. Que l'humeur aspre, qu'ils auoyent rendu par le fondement, de couleur de porreaux: leurs auoyt percé les petis boyaux. Et principalement: celuy que nous appellons le ieiunū. Et toutesfois ils n'auoyent pris delātimoine. Mais qui veut mal a son chien: il y met larage sus (comme on dit cōmunement). Il seroit

plus credible:qu'il eust eu la verolle:& qu'il eust esté frotté de longuent commun:où entre force argent vif:que autremẽt.Ie vous ay mõstré aussi que lantimoine n'estoit marchasite:& qu'il y auoit grande difference entre eux:comme on peut voir,par les autheurs par moy citez.Ie suis venu au borax:& vous ay monstré,par viues raisons : qu'il n'est pas le chrysocolle des antiens.Ce que l'on peut iuger,a la couleur.Car celle des antiẽs, tant naturelle,que artificielle,estoit verde:le borax,est blãc. La saueur de la chrysocolle,estoit acre , & mordicante:comme pouuons iuger par les ingrediens,en sa composition.Ie dy celuy des orfeures:qui estoit fait dedans le mortier. Quant est de l'autre.Ie n'en sçaurois iuger:aussi n'estoit il gueres employé:que pour les peinctres.Le borax a vn goust doux,auec vne petite stipcité.Mis sus la langue,ne luy fait aucun ennuy. Ie ne sçay, si l'autre luy en feroit.Les effects de l'vn,& de l'autre sont differens:comme pouuez sçauoir par ma deduction:& par l'authorité de ceux:qui ont parlé de la chrysocolle artificielle.Ie croy que vous-vo⁹ deués cõtẽter de telles raisons,par moy amenees:si vous n'estez du tout reuesche , & impossible a contenter. Autrement prenez les cartes:& vous cõtentez vous mesmes.Ie vous ay aussi declaré du nitre:& de la nature du sel,vous amenant en barbe,le texte de *Gal.* que auez allegué pour vous : monstrant faux:ce qu'alleguez contre moy:& qui fait du tout cõtre vous.Puis vous ay monstré,que tant s'en faut, qu'il conturbe l'estomach,qu'il le corrobore:& suscite lappetit:& que sans luy:nos viãdes n'auroyẽt aucune saueur. Parquoy les antiens l'ont tant honoré , pour sa necessité, & vtilité , qu'il baille a la vie humaine:qu'ils l'ont appellé diuin (comme dit Plutarque en ses symposes)Reste maintenant a monstrer les effects de lantimoine calciné.Et comme il est medicament purgatif:& qu'els humeurs il purge & comme il est baillé & corrigé:& en qu'elle quantité.

NOus appellons medicamens:tout ce qui nous peut alterer, c'est a dire:muer nostre temperature,en la sienne. Et tels medicamens sont de deux especes.Les vns nous alterent,selõ leurs qualitez effectrices: qui dependent des premiers elemens:qui sont chaleur,frigidité,humidité,& seicheresse.Où selon celles,qui les ensuiuent:comme auons dit cy deuant. Desquels nous pouuons vser,auec methode:& rendre raison de leurs effects.Les autres besoignent en nous,d'vne proprieté de toute leur substãce,comme ainsi l'appelle Gal.au liure *6.*& *9* .des simples,& au *3.* de temperam.Au premier des naturelles facultez,similitude de toute leur substãce:c'est a dire vne actiõ a eux propre,resultante de leur premiere permixtion,& formé de leur substance:par laquelle ils font telle action. De laquelle,parlerons cy apres,pour vous appaiser: & pour vous monstrer,

que telles proprietez,ne sont chymeres: comme vous dites, mais que se sont opiniastres ceux:qui les reiettent. Et tout ainsi,que de la premiere espece, il en y a de benings:il en y a aussi de malings. Les benings sont ceux:qui approchent plus de la temperature de l'hōme. Et qui sont plustost transmuez en bon suc:par la vertu de la chaleur naturelle. Les malings,qui en sont plus eslongnez: & qui resistent plus a la transmutation: comme ceux qui excedent en qualitez extremes. Aussi de ceux qui operent:selon vne proprieté de toute leur substance: & qui sont contraires,à nostre substance:qui sont proprement purgatifs. Il en y a de benings, qui n'ont pas grande venenosité,ne faculté corruptrice en eux:Et qui approchent plus de nostre temperature. Desquels nous en trouuerons de trois sortes. Les vns purgent en cōprimā: Cōme est la rheubarbe: l'aloé,& les myrabolans. Lesquels sont dits Benings:d'autant qu'ils ont vne vertu astringente,auec eux:par laquelle leur malice est corrigee. Car apres leur operation:ils reconfortent les parties,par ou ils sont passez. Les autres en lenissent les voyes:par lesquelles poussent les excremēs,cōme est la casse les prunes,la manne,& les sebestes. Les autres en lubriquent & remolissent:comme est le muscilage de psilion. Il en y a de violens: qui pour leur grande chaleur,ont vne attraction effrenee. Car comme dit Gal.au 5.des simples,tous medicamens purgatifs, ont vne vertu attractiue. Laquelle saugmente,pour leur intemperature excessiue: Et tels participent de venenosité. Desquels en trouuōs de deux especes:les vns sont d'vne substāce crasse,& terrestre: & tels sont vrays deleteres, & corruptifs de nostre nature. Desquels si peu qu'en prendrez:s'en ensuiura la totale corruptiō de la substance humaine. Et plus ils demeurent au corps:& plus ils augmētent leur malice: estans vrayes poisons. Les autres,sont d'vne substance plus subtile: & ne tuent pas tousiours: mais peuuent estre enuoyez, par nature: auec les excreēms du corps:qu'ils attirent. Ou bien peuuent estre corrigez,par medicamens: qui leurs contemperent ceste grande chaleur: & refrenent ceste grande attraction:ou qui corrigent leur venenosité. Il en y a aussi,qui sont medicamens purgatifs,& alimens:comme la manne: & les tamarins. Il en y a,qui sont purgatifs,& venins,comme leuphorbe. Et tels sont cogneus par le goust:& par la saueur, comme auons dit. Or nous laisserons telles diuisions: & ne parlerons que des purgatifs:lesquels sont ainsi appelles: pource qu'ils purgent le corps, de ses excremens: & mondifient le sang:luy ostant:ce qui luy est meslé, de autres humeurs superflues,comme est la cholere,le phlegme,la meācholie, & les humeurs sereuses: desquelles le bon sang naturel,ne doit estre contamine, comme luy estans contraires, & vrais excremens. Lesquelles ne demandent, qu'a estre euacues du corps,par purgations propres,d'vne chascune humeur. Qui me fait estonner,commēt en vostre liure:n'en auez mis que trois: &

auez oublié les sereuses. Veu que Gal. tãt souuẽt les repete. Et pour vous en bailler vn tesmoignage, pour tout. Ie vous ameneray le texte du 13. de sa methode: ou il est ainsi dit. Mais quand le corps est rempli de cholere, où de melancholie, où de phlegme, où d'humeurs sereuses: nous appellons telle habitude, cacochymie. Puis dites: que de ces trois humeurs, toutes nos maladies sont engendrees: qui est vne proposition, que si elle n'estoit escripte d'vn docteur de Paris, Ie ne la croiroye: mais nous en parlerons en la fin de ceste section, plus a plain. De ces medicamens purgatifs, nous en auons deux manieres. La premiere est commune & generale de ceux, qui indifferemment deschargent tout le corps, de ses superfluitez: appellez des grecs ecoprotica. Cõme sont ceux, qui par vne grande violence, s'attachent à l'orifice de veines: qui viennent au ventre, & en l'estomach: & par leur effrenee attraction, attirent violemment les humeurs superflues du corps. Tellement qu'ils ourent les orifices des veines: & debilitent leur vertu retentiue. Et par ceste mordication: incitent nature, a faire grande expulsion. Tellement, que non cõtens d'auoir attiré les plus subtiles humeurs au commencement: Les autres plus especes s'en ensuiuent. Si bien, que souuent a la fin, le sang est euacué. Et si tels medicamẽs ne sont corrigez par l'art: ils sont vrayes poisons mortelles: cõme est l'euphorbe lathyris & thymelea. *La seconde, est de ceux: qui purgent par electiõ, vn, ou deux, ou trois humeurs où apart, où ensemblement.* Et tels purgent par vne familiarité, & cõuenance, qu'ils ont, auec l'humeur: qu'ils attirent. Et telle familiarite, procede d'vne puissance, ce dit mesué, qui est celeste: & non elementaire. Non pas, que ce soit proprement le medicament, qui purge: mais c'est nature, qui met en effet: ce qui estoit caché dedans le medicament. Laquelle toutesfois, resiste le plus qu'elle peut, aux mouuemens violens, de tels medicamens. Par lesquels pourroyent debiliter la vertu, qui regit, & dispence nostre corps. Mais comme bõne gouuernante, leurs permet attirer, ce qui luy estoit cõtraire: comme si c'estoit elle mesme, qui feist telle purgation: & retint ce qui luy est familier. Car apres, elle s'en trouue deschargee, & recree, moyennant, que la purgatiõ, ne soit violente, où par la trop grande quantité du medicament: où par sa mauuaise qualité. Or telles purgations generales, se font en deux manieres: l'vne par le vomir: quand l'humeur est esleué iusques a l'orifice de l'estomach. L'autre par embas: quand elle descend par les boyaux. Gal. les diuise autrement. Le mot (dit-il) de purger: signifie deux choses. L'vne est commune a tous medicamens, qui purgent les superfluitez du corps: en quelque maniere que ce soit. L'autre est dite par excellence, de ceux seulement, qui purgent, où par le vomir: où par la deiectiõ basse. Et ne faut penser: que si petite quantité, entree en l'estomach: penetre iusques aux

veines:pour faire vne telle euacuation, mais eſt par ſa vertu actractiue: qui lui eſt propre,& ſpecifique: Qui choiſit:& attire des veines, & des conduits du corps:qui nous ſont incogneus : les humeurs à eux familiaires:dedans l'eſtomach,& dedans les boyaux. Comme l'aymant attire le fer, & l'ambre la paille,& autres. Mais en ce different, les medicamens, auec les humeurs:que les medicamẽs ſont plus forts,qu'eux. Parquoy ils attirent:& les humeurs ſont attirees.Et pour mieux entendre telle familiarité de ſubſtance.Gal.nous enſeigne:que ſi le medicamẽt, qui doit attirer qu'elque humeur:ne la trouue au corps,de celuy qui la pris. où qu'il ſoit tropt debile:& que nature l'ait tranſmué, il ſe conuertira en meſme humeur:cõme eſt celuy, qu'il deuoit tirer, & euacuer.Ce qu'il ne feroit: ſ'il n'y auoit qu'elque cõuenance,où familiarité entr'eux.Regardõs maintenant,de qu'el rang nous mettrõs noſtre antimoine preparé:& la maniere de le bailler.cõme dit Matthi.& cõme i'ay dit cy deſſus.Vous faictes deux eſpeces de purgatifs:cõme vous dites. A ſçauoir l'vne de ceux, qui indifferẽment purgẽt toutes ordures du corps:Les autres ſeulemẽ,c'elles qui leurs ſont familiaires.Les premiers ſont ceux,qui purgẽt, nõ de leur faculté,ains par accidẽt: c'eſt a dire:en laſchãt le ventre,par leur humidité: où en ouurãt les cõduits fermés:par leur chaleur. Les autres ſont nõmez propremẽt medicamẽs purgatifs, Leſquels,cõme dit Gal.tirẽt l'humeur, ne plus ne moins, que l'aimãt,le fer:où que les arbres tirent de la terre,ce qui leur eſt familier.Or il n'eſt ici qu'eſtiõ des premiers.Car ils agiſſent ꝑ qualitez manifeſtes:Encores qu'il en fuſt qu'eſtiõ:ſi eſt ce:que lãtimoine ne pourroit eſtre mis en leur rang.Car il n'eſt pas humide.Et tãt ſ'en faut qu'il ouure les cõduits:que meſme il les eſtoupe:ainſi qu'auõs mõſtre. Il reſte donc d'aduiſer les autres:& taſcher,(ſ'il eſt poſsible de luy trouuer place,ſinõ le reiecter.)Voila vos ꝓpres paroles.Leſquelles il nous faut vn peu rumiuer:pour les biẽ entẽdre.Car i'y ſuis biẽ ẽpeſché. Nous trouuõs deulx manieres de purgatiõs.L'vne eſt generale, qui ſe fait ꝑ les medicamẽs,qui attirẽt l'humeur, qui choiſiſſent leur eſtre le plus familier,de toute la ſubſtãce.Et t'elle,(cõme auõs dit,) ſe fait:où par le vomir: où par la deiection baſſe. L'autre eſt particuliere, quãd nous purgeõs vn ſeul mẽbre:Cõme le cerueau,le poulmõ,la poictrine,le foye,la ratelle,la veſsie, les boyaux,la matrice de la femme.Et tels beſoignẽt ꝑ qualités manifeſtes:Cõme ceux q̃ ouurẽt les cõduits du foye, & de la rattelle,ſõt chauds, & de ſubtiles parties:Cõme ſont les medicamẽs amers,& nitreux.Leſq̃ls auſsi purgẽt les poulmõs:& la poictrine,de leurs humeurs l'ẽtes,pituiteuſes.Ceux qui ouurẽt les veines de la matrice,pour ꝓuoquer le flux naturel:ſont chauds auſsi, de ſubtiles ꝑties,& inciſifs:& ainſi des autres. Mais ceux qui ꝓuoquẽt le flux des excremens:qui ſont aux boyaux. Le peu-

uent faire par medicamẽs mordicans. Comme quand nous faisons vn suppositoire. Nous messons du sel, auec le miel: lequel incite par sa mordication, la vertu expultrice. Comme aussi le garum pris au commencemẽt du repas, le peut faire. Comme ceux qui mangeoyent à l'entree de table, des nois nouuelles auec le garũ, & auec l'eau & le sel: pour leur faire le ventre laxe. Aetius cõmende, que l'on baille du melicrat, où hydromel, auec qu'elque peu de nitre: à ceux, qui ont pris medecine, qui ne fait aucune euacuation. Ou bien peuuent estre purgés par medicamens: qui debilitẽt la vertu retentrice, comme sont les medicamens vnctueux, & mollificatifs. Comme celuy, qui à l'entree, de la table mangeoit des maulues, auec de l'huile, & du garon. Puis a la fin m'ãgeoit d'vne poire astringente. Cela luy faisoit bon ventre. D'autant que les maulues, ont vne humidité vnctueuse, & molificatiue: augmẽtee par l'huille: puis le garon, bailloit vne petite mordication: pour susciter la vertu expultrice: & a la fin, la poire estringente, comprimoit le tout: & le faisoit deualler aux boyaux. Lesquels estans mollifiés, & lubriqués, par ceste entree de table grasse: & irritee par le garon: laissoyent aller les extremens, qui estoyent en eux. Ainsi ceux, qui par mordication, où par leur vnctuosité, & mollification, purgent les boyaux de leurs superfluictes: ne le font par accident: mais par leur propre faculté: qui despend des 4 premieres qualitez. Car tous medicamens mollificatifs, debitent la vertu retentiue: comme les dessicatif, la corroborent. Et outre: les parties mollifiees, engresses, & humectes, l'aissent plustost couler: que c'elles, qui sont seiches. Mais les astringens, pris a la fin du repa: le peuuent faire par accident. D'autant que ce n'est leur propre faculté, d'expulser: mais plustost, de resserrer. Toutesfois en resserrant, & compriment, ce qui est dedans l'estomach: puis les conduisent iusques aux boyaux: fait l'expulsion des excremens. De dire que la casse, qui purge, en lenissent: le face par vn accident. Ie ne l'ay point trouué. Car expressement, Actuarius dit, qu'elle purge la cholere ardente, & torride: sans aucune tristesse, ne molestie. Tellement qu'on la peut bailler, a ceux, qui ne peuuent porter forts medicamens: a cause de leur eage: où pour quelque autre occasion. Et pour monstrer qu'elle purge, par vne familiarité de substance. Ie vous ameneray vn exemple, d'vn notable homme de deça. Qui apres auoir ieusné vn caresme: voulut prendre le ieudy de deuant pasques, vn bolus de casse, assez matin: sans toutesfois intermettre son ieusne. Laquelle ne luy feist rien: ains fust conuertie par nature, en nourrissement: non pas vray: mais mauuais. Car il tomba en vne fieure double tierce: qui luy dura plus de quatre moys. Et ne procedoit ceste fieure: sinon pour ceste casse. De laquelle nature

auoit abusé, en s'en nourrissant: dont estoit procedé ceste cholere: qui c'estoit pourrie en son sang. Ainsi, c'est mal dit a vous: & mal entēdu: que la casse purge par accident. Car comme auons dit ci deuant: les medicamens, qui purgent, par familiarité, où similitude de substance: s'ils ne trouuent l'humeur, qu'ils demandent: si conuertissent. Puis dites, qu'il en y a, qui ouurent les cōduits fermés, par leur chaleur: Si vous entēdez de ceux qui ouurent lorifice des veines cela est faux. Car ils le font par leur qualité manifeste: comme i'ay dit: & comme le cōfessez, car ils le font par leur chaleur: & par leur propre qualité manifeste: qui leur donne ceste faculté. Si vous dites qu'entendez de ceux: qui ouurent les boyaux. Ie vous ay ia dit, ceux qui le font par leur propre faculté: & ceux: qui le font, par accident. Car les astringens, pris a la fin du repas: peuuent aider a faire l'expulsion des excremens des boyaux: moyennant que les mollificatifs ayēt precedé au commencement. Au contraire, si les astringens sont pris au commencement: & les molificatifs, & onctueux a la fin: le vomir sera prouocqué: & principalement, a ceux, qui ont l'estomach debile. Ie sçay, biē que la molification ne fait pas lexpulsiō: mais elle prepare les voyes, pour estre plus faciles, a laisser couler les excremens: & obeir plustost au medicament attractif: que s'ils estoyent endurcis. Parquoy pouuons dire, que ceux, qui de leur nature, ont les voyes lubriques, & fluides: par lesquelles les excremens du corps se purgent, & passent: où qui ont les boyaux molifiez: plus facilement sont purgés par legeres medecines: & plus habondamment: que ceux, qui sont de nature cōtraire. Aussi, que par telle mollification, la vertu retentiue ne resiste tant: mais obeit plustost. Ainsi auōs nous veu, de celuy, qui a l'entree de table, mangeoit des maulues, auec de l'huile, & du garon: Qui estoit vne maniere de saulse, faite auec du sel, & des boyaux de certains poissons. Toutesfois Dioscoride le prend, pour la liqueur: qui sort des poissons: où chairs salees: qui estoit vne saulse, de laquelle les antiens vsoyent fort: qui pour son acrimoine, pouuoit mordiquer, & inciter la vertu expultrice des boyaux: a laquelle obeissoit facilement la vertu retentrice: pour estre debilitee par telle mollification. Et les instrumens aussi: c'est a dire, les boyaux: à cause de leur lubricité, & mollification. Outre aussi, que les maulues, ont auec leur suc mollificatif, quelque petite nitrosité: que nous cognoissons au goust. Par laquelle elle peut aussi irriter, la vertu expulsiue. Parquoy ne pouuez dire, qu'ils laschent, non pas purgent proprement, les excremens, par accidēt: Car tous mollificatifs: qui despendent de l'humidité des premiers elemēs: ont accoustumé d'ainsi faire: despuis le commencement, iusques a la fin. Et par ainsi, ne le font par accidēt: mais de leur propre faculté. Ainsi vostre dire, ne peut competer, a la vraye doctrine de Gal. Non plus, que celuy qui

suit.

fuit. Qui est, que lantimoine, ne peut estre, ne de l'vn, ne de l'autre. Pource dites-vous, qu'il n'est pas humide. Belle raison, faut il, tresreuerend docteur, que les medicamens, qui ouurent les conduits fermés, par leur chaleur, soyent humides? Où auez vous trouué ceste methode? Sçauez-vous pas biẽ, où le deuez sçauoir: que tels aperitifs, sont chauds, acres, & mordicans, & de parties subtiles. Tout a loppolite, de ceux qui les refermět: qui sont froids astringens, & des parties crasses: Regardez vn peu vos raisons: & vous mirez en vostre sçauoir, si profond: que vostre barbe n'est point si profonde. Qui empeschera, que lãtimoine calciné: lequel est terrestre, d'autant qu'il est mineral, & qui à acquis par vous-mesmes, vne igneité: par sa calcination: par laquelle il est chaud, & acre: Et ne retient de sa premiere nature: que quelque peu d'astriction: ne ouure les conduits estoupés: soyent veines, où arteres, où boyaux, où autres conduits a nous incogneus? Veu que tous anastomotiques sont de telle temperature (cõme dit Gal.) au 5. des simples. Pourquoy ne sera il de ce rang? Le voulez vous priuer de sa place: pour le mettre hors? Vous dites, qu'il ne peut estre de ceux: qui ouurent: veu qu'il est astringent, comme auez dit. Vous auez parlé de celuy: qui est crud: & non pas du calciné. A quoy s'accordent tous les antiens docteurs. Estes vous si trãsporté de vostre esprit: où *bien si endormi: qu'il ne vous souuient, de ce qu'auez dit de lantimoine crud: & de celuy qui est calciné: que vous auez mis, iusques a la region du* feu? Auez vous pas amené le texte de Gal. qui est au commencement du 9. liure des simples. Où apertement il dit, que les astringens, & ceux qui ne sont acres, & mordicans: acquierent chaleur: pour estre bruslés? Si donc lantimoine, qui estoit de sa premiere temperature astringent, & froid: à acquis par sa calcination vne igneité: Tellement qu'il est fait acre, & mordicant. Qui l'empeschera: qu'il ne soit du rang de ceux: qui ouurent les conduits, veu qu'auec les parties subtiles, il a l'astrictiõ, qui presse, & poulse au dedans, telles parties? Et de dire, qu'il astrainct: c'est failli tousiours en mesme chorde. Si entendez du calciné duquel il est question: qui n'en retient que bien petit: comme i'ay dit. Car nous ne baillons pas lantimoine crud, pour medicament laxatif: mais celuy, qui est calciné. Ie m'est õne lisant vostre liure: comment vous auez oublié si tost, la forme de celuy: qui vous feist tant de mal. Le pristes vous crud, où calciné? Du crud ie ne le croy pas. Du calciné: ie vous en croy. Car autremẽt, ne vous eust esmeu: & purgé, si violentement: cõme vous dites. Et ie vous demãde, par qu'elle faculté vous purgea il: fut ce par son astriction, où par son acuité? Vous n'estez si despourueu de sens: cõme ie pense: que veuillez confesser le premier. Il reste donc: que ce soit par le second. Vous amenez l'autre espece de medicamens. Lesquels sont proprement apellez catharticа: c'est a dire

M

purgatifs,lesquels attirent par vne similitude d'essence les humeurs de la masse du sang:qui luy sont,comme excremens & inutiles,pour la nourriture du corps. Où par le vomir,où par deiection basse:comme auons dit Tellement que selon la diuersité de l'humeur,qui doit estre tiré: & ayant consideration a la nature du malade:a la saison:& autres telles considerations:nous auons accoustumé de les ordonner. Lequel texte est meilleur: que celuy qu'auez mis ainsi:selon la diuersité de l'humeur, qui doit estre tiré de la nature du malade,de la saisõ,& de toutes telles cõsideratiõs. Il ny a medecin visitant vn patiẽt:qui ne cerche,& estudie a cognoistre, la maladie:le lieu de la maladie:& l'humeur,qui en est cause. Et d'elles,prend sa premiere,& generale indication. Car si la maladie est causee de quelque humeur:il prend peine de sçauoir:quel il est:ou si cest sang,ou si cest cholere phlegme,melancholie,ou humeurs sereuses. Lesquelles demandent diuersité deuacuatiõs,comme tesmoigne Gal.au *13*. de sa methode. Car si la maladie procede, d'vne trop grande abondance de sang, qui est appellee plethore. Nous l'euacuons par la veine. Si ce sont les autres humeurs,qui abondẽt:que les medecins appellent cacochymie. Nous les euacuons,selon la nature d'iceluy:& selon le medicament,qu'ils requierẽt: où par le vomir,où par la deiection basse,où par les vrines. Ce que le plus souuent,nature nous monstre par son mouuement propre:où bien la nature de l'humeur:& le lieu,où il est contenu. Car si en l'estomach , & es parties hautes,l'humeur est contenu: nous purgeons par le vomir. S'il est es parties basses,& dedans les intestins:nous purgeons par le bas. Encores faut il considerer,la nature particuliere du patient:laquelle ne se peut cognoistre parfaictement:que par experience. Car il en y a,qui de leur nature,sont prompts a obeir a la medecine:& qui pour leger medicament, se purgent habondamment. Les autres,resistent plus:& ne sont si obeissans. Parquoy requierent plus forts medicamens. Et tout ainsi, que toutes viandes,ne sont delectables a vn chascun. Aussi toutes medecines laxatiues,ne conuiennent pas a vn chascun. Car l'vn se seruira commodement de casse:l'autre laura en horreur:& luy subuertira l'estomach:plus qu'vne autre plus forte medecine. Parquoy conseille Hip.de demander au patiẽt: s'il a accoustumé de prendre medecine:& comment il s'est trouué apres l'auoir prise:& de laquelle il s'est bien trouué:& s'il est bien obeissant où non. Nous considerons aussi la composition du corps. Car ceux qui ont la poictrine estroitte:& le col long:ne sont propres aux medecines,qui prouocquent le vomir. Parquoy disoit Hip.en ses aphorismes. Il ne faut donner medecines vomitrices,aux tabides:où Gal.non seulemẽt appelle tabides,ceux qui ont vlceration aux poulmõs:mais aussi ceux,qui y sont disposez. Et ceux aussi qui ont les hypochondres chauds, & enflammes,

ne peuuent souffrir tels medicamens. Nous considerõs aussi, le temps auquel, est le malade: si, cest l'esté, où l'hyuer, où l'autonne, où le printemps. Car selon iceux nous purgeons diuersement: & selon la diuersité des humeurs, qui habõdent au corps. La cholere se peut purger cõmodement, par le vomir, & par embas aussi. La melãcholie par le bas seulemẽt, pour sa pesanteur, iaçoit que aucunesfois, elle se purge par le vomir: mais cest a tard. Le phlegme par l'vn, & par l'autre. Les humeurs sereuses, par les vrines. Le temps aussi de la maladie, nous enseigne: cõment il faut euacuer. Car si la maladie est aigue: il faut euacuer des le commencement. Si l'humeur qui fait la maladie, n'est fiché, & appuyé en quelque part si elle est chronique: il faut attendre la coction de l'humeur. Encores en l'vn, & l'autre: on ne doit rien exhiber, au commencement des paroxismes: mais faut entendre la declination: sinon es fieures: où nature de son propre mouuement, esmeut l'humeur: qui fait la fieure, par le vomir. Lors nous la pouuons aider: en luy baillant quelque petit vomitoire: si elle ne le fait competemment. Aetius baille a vn quartenaire, vne medecine purgatiue, au commencement du paroxisme: voyant l'humeur, qui de sa nature est rebelle a esmotion, a l'heure que nature de soy, la meut. Puis nous considerons l'eage. Car les ieunes enfans, ne les vieilles personnes, ne portent medecines euacuatiues, si facilement: que ceux, qui sont de moyen aage. Brief Galien nous en fait vn sommaire, en son commentaire du 2. aphorisme, du 2. liure disant ainsi: Pour cognoistre quand & comment, tu dois purger. Tu te peux aider, non seulemẽt de l'eage: & de la nature de ton patient: mais de la saison de l'annee, de la presente disposition de l'air: de la region: de la maniere de viure: & de ce qu'il a accoustumé de faire, durant sa santé. Esquels pouuez adiouster, la maniere accoustumee. Car si cest vn, qui a accoustumé de vomir facilement: il se purgera par le vomir. S'il a accoustumé de se purger par le bas: vous luy donnerez medecine: qui le purgera par le bas. Et au deuxiesme ad Glaucon, nous dit ainsi. Tu dois prendre les indications, pour faire bonne euacuation: de l'eage, du temps, de la region, de la presente constitution de l'air de la force du malade, de son habitude, de sa maniere accoustumee, & de l'espece de la maladie. Car ils te monstreront: quand il faut purger: ou qu'il ne le faut: du lieu duquel il faut euacuer: & par quelque maniere. Et d'autant que nous auons deux temperatures, vne naturelle, & l'autre acquise par nostre maniere de viure: Les aucuns adioustent, celle qui s'acquiert par l'eage. Il est a croire: que le plus souuent, nous amassons quãtité de diuerses humeurs, par nostre maniere de viure, trop excessiue: & faute de lexercitation. De laquelle vsoyent les antiens. Qui fait, qu'en nos purgations, tant soyent legeres: nous voyons diuersité d'humeurs:

que euacuons par vn medicament seul: que nous auons ordonné, pour purger quelque humeur particuliaire. Comme si nous purgions la cholere. Nous la voyons venir, auec quātité de phlegme: Duquel nous amassons quantité: par nostre trop liberale maniere de viure, & oysiueté. Où si nous purgeons le phlegme: nous ne le voyons point venir, sans cholere. D'autant que tous tels humeurs, se ioignent volontiers ensemble. Et ne loua iamais Hipp. les euacuations faites de nature: esquelles vne humeur pure, sans permixtion d'autre, apparut. Comme au 2. des predictions, ne loue pas le vomir: auquel vne pure humeur est iettee. Mais celuy auquel la cholere est meslee, auec le phlegme. Ce qui apparoit tāt au vomir qui se fait par nature: comme a celuy, qui se fait par medicament. Aussi bien souuent: voulant purger la cholere: s'il y a quantité de flegme dedans l'estomach: où es lieux circonuoisins: le medicament estant mené par nature, a sa puissance: esmeut les humeurs premieres, qu'il rencontre: & les enuoye auec l'humeur, qu'il attire, par sa faculté, & similitude de sa substance. Ou bien, s'il est fort: & que nature aussi soit robuste: apres qu'il aura purgé son humeur: ne laissera d'assaillir par sa violence, celuy, qu'il rencontrera le plus paré: & le plus disposé, a fluer: où celuy, qui habondera le plus, dedans le corps du patient: où qui se rencontrera en la voye: par ou passe ledit medicament. Et aura pour aide, nature: laquelle sera bien aisé de s'en descharger: comme d'vn grand faix. Ce que de soymesme fait bien souuēt, sans estre stimulee par medecine laxatiue: mais estāt agrauee, pour la multitude, où stimulee & irritee, pour lacrimoine de l'humeur: fait telles expulsions. Ce que pouuōs veoir au flux des femmes: esquelles, si l'humeur phlegmatique habonde: le sang qu'elles perdront, sera blanchastre. Si c'est la cholere: il sera fort teinct, & bilieux: Si la melencholie: il sera plus noir, & plus terrestre. Si la serosité: & les eaux, habōdent: il sera sereux, où fort liquide. Parquoy le tout bien consideré: n'auez pas grand raison, de vous plaindre de lantimoine: qui vous feist tant rendre de phlegme: lequel estant contenu en l'estomach: suscite de sa nature, le vomir: quād il est quelque peu esmeu. Et pour mieux mōstrer sa malice: vous deuiez cotter la saison, où le prinstes. Et vostre maniere de viure precedēte: la dispositiō naturelle de vostre estomach: & autres cōsideratiōs: q̄ deuōs auoir. Car vous sçauez: que selō la discipline d'Hip. vn chascun de ses humeurs saugmēte au corps, tant selō la maniere de viure: que selō la saisō. Cōme en hyuer, le phlegme: en l'esté la cholere: & en autōne la melācholie. Tellemēt que d'vn mesme medicament baillé en diuerses saisons, se fera euacuatiō des 4. humeurs cōme dit Hip. au liure de la nature humaine. Si ce dit-il, a vn mesme homme, vous baillez vn mesme medicament, quatre fois lan. En l'hyuer il vomir a grande quantité de phle-

gme. Au printemps choses fort liquides. En l'esté force cholere. Et en automne excremens noirs. Autant deuons nous penser de la deiection par embas: cõme du vomir. Qui fait que beaucoup de malades: qui ont vescu liberalement: & de tous viures, sans exercitation, auant leur maladie: Ou bien, esquels le cerueau se descharge de ses humeurs, dedans leur estomach: où qui l'ont de leur nature debile: S'il aduiẽt, qu'ils tombent en quelque fieure tierce: où quelque autre maladie engendree de cholere: & que vous les vouliez purger, de cest humeur. Le plus souuent, la cholere ne viendra, qu'auec quantité de phlegme, Où si c'est melancholie, de laquelle il habonde: nature s'en deschargera, par le moyen du medicamẽt purgatif, qu'aide a nature, a se descharger par son attraction: aucunesfois par le bas: aucunesfois par le haut: aucunesfois par l'vn, & par l'autre. Et n'est fait vne contrarieté à nature vniuerselle: quand vn mesme medicament purge, par le haut, & par le bas. Si vous considerez le mouuement de nature: & la qualité de l'humeur, & la disposition de l'estomach. Comme nous voyons aduenir, en fi[e]ures tierces: où au commencement du paroxisme, le malade bien souuent entrera en vn vomir: quand la cholere subtile regurgitera a l'orifice de l'estomach. Et quant & quant, entrera en flux de ventre: Quand la cholere espesse, descend dedans les boyaux: qui incitera nature, a telle excretion. Or s'il est ainsi: que d'elle mesme aiguillonnee de ceste humeur, par son propre mouuement, fait l'vn & l'autre: tant pour la quantité de l'humeur: que pour sa qualité. Parquoy ne le fera, irritee, tant par luy, que par le medicamẽt purgatif: qui l'incite a ce faire. Car comme dit Gal. sur le 14. apho. du 4. Si quelque petit mouuement, est seul suffisant, de preparer le corps a vomition: est-il pas raisonnable de la faire plus grande: si elle est aidee par medicament vomitoire? Et bien souuẽt i'ay veu, pour vn peu de reübarbe, auec quelque electuaire, de ceux qui purgent la cholere: faire vne grande euacuation: tant de cholere, que de phlegme. Tellement que sa purgation ne s'arrestoit, que le troisiesme iour. Et n'y auoit cause, de si grande euacuatiõ: sinon le propre mouuement de nature: qui se deschargeoit de tels excremens: Desquels elle habõdoit: apres que le medicament luy auoit ouuert les voyes, pour ce faire: par sa vertu attractiue. Si donc nature fait telles euacuatiõs, au grãd profit du malade. Pourquoy ne le fera le medecin: qui est sõ imitateur es euacuatiõs, qui sont profitables? les faisant par son art telles: qu'il a veu faire a nature, par sa propre puissance: & qui profitoyent au malade? Quand vous aurez frequenté l'art, plus que n'auez fai[t]: vous cognoistres le contraire de ce qu'auez mis en vostre liure. Et a ce, que dites, que Gal. commãde de resserrer le ventre: quand on veut faire vomir: & au cõtraire: si nous entendons purger par bas: il le faut amortir, & resserrer le

haut. C'est le texte D'Hip. au 7. liure des Aph. où il dit: Quand tu veux purger les corps: il les faut rendre fluides: & si cest par le haut: il faut arrester le bas. Si par le bas: il le faut humecter. Où il n'y a nulle mention de resserrer le haut, n'y au texte D'Hip. n'y au commẽtaire de Gal. Car humecter, & resserrer: sont choses contraires. Et en son liure, qu'il a intitulé, de ceux qu'on doit purger: ne parle que d'humecter le corps: quand il est question de purger, par le vomir, auec l'helebore. A quoy s'accorde Hip. en ses aphorismes, quand il dit: que ceux, a qui on veut bailler l'helebore: s'ils ne sont aptes a vomir facilement: on doit humecter leurs corps: auant la potiõ: par quantité de viandes: & par repos. Surquoy Gal. declaire, qui sont les viandes propres: & qui humectent les parties solides du corps. Lesquelles n'ayent forte qualité: soit acerbe, acre, salee, où amere. Il est vray: que par ceste humectation, il entend aussi, rendre les conduits ouuerts, & lubriques: à fin que l'humeur flue plus aisement par eux. I'ay desia cogneu par beaucoup de passages de vostre liure: que vous ne craignes a faire des textes nouueaux: moyenuant que faciez trouuer vostre cause bonne. Mais nous n'auons le nez si morueux: que nous ne sentions bien vostre cautelle, & calõnie. Vous ressemblez les aduocats: qui ne craignent d'alleguer deuant le iuge, quelque loy fausse: pour faire trouuer bonne, la cause de leur partie. Si le iuge n'a bon nez: il la prend pour argent cõtant. Mais celuy qui la bon: sçait fort bien dire: alleguez mieux. Car la loy, que vous alleguez: est fause. Ie vous dis Monsieur, alleguez le texte au vray: & ie vous croiray: autrement non. Quant au vomissement, que dites estre contre nature. Ie vous en ay dit en mon liure assez, pour vous contenter: si estes homme de raison. Et si vous n'estes content. Ie vous diray dauantage: que les antiens ont tant estimé le vomir: qu'ils l'ont preferé a toute autre purgation: ayans consideration a la maladie, la saison de l'annee: la disposition, & habitude du patient. I'enten par la maladie: non seulemẽt la mauuaise disposition du corps: mais aussi l'humeur, qui la fait. Car si la maladie est excitee par vne humeur bilieuse, subtile, auec vne crasse, & tirant a melancholie: Quel mal sera ce, de bailler vn medicament, qui prouoquera le vomir, & la deiection basse, veu qu'il est necessaire: que l'vn, & l'autre humeur, soit menee par lieux cõuenables. Et par lesquels, nature a accoustumé se deschatger, pour le salut du patient. Or est il, que le propre de lhumeur choleric, est de tendre es parties hautes: & par icelles doit estre euacué. D'autant que de sa nature, il y monte. Tout ainsi, que la melancholie, d'estre pugee par le bas. D'autant que de sa nature, elle y decline. Ce sont les propres mots de Gal. au commencement du 9. apho. du 4. liure. Et au commentaire du 9. apho. du 4. liure & au commentaire du 2. apho. du 3. liure dit: que les maladies, qui viennẽt es hommes en esté par la

cholere:sont euacuez,tant par le vomissement: quand elles se tournent en haut:que par les intestins,& flux de ventre:quand elles descendent en bas. Comme nous declare Gal.au commentaire du 59.apho.du 4. liure. Où parlant de la fieure tierce. La solutiõ, dit-il,de telle fieure,se fait:quãd tel humeur bilieux,est euacué:où par la sueur,où par le vomir, où par le bas, où ensemblemt par toutes ces euacuations, l'humeur choleric est-il point vicieux:la purgatiõ qui se fait par lestomach,& par les intestins,ne se fait elle pas par les lieux deputez de nature, pour faire telles euacuations?Si vous me dites du contraire,ie diray que vous n'estes qu'vn veau. Et si lantimoine fait sa purgatiõ par telles voyes:les fait il, par lieux incõmodes,& non accoustumes a nature:s'il purge la cholere,le phlegme& la melancholie:ne purge il pas les humeurs vicieuses?Et toutesfois comme vn homme elourdy:dites en vostre liure. Lantimoine ne tire point l'humeur,qui est vicieux, il ne fait point vuider par la:où la nature,lhumeur, & la maladie,ont accoustumé se descharger: ne par les lieux:lesquels ne sont point incommodes,par inconuenient, ie vous demande. Quant le foye est malade en sa partie comcane, ne se purge il pas, tant par le vomir: que par les intestins, par son propre mouuement? Si fait ceste euacuation naturellement:c'est bien signe:que nature a deputé tels mem bres,a receuoir ses excremens:& à les vuider hors du corps. Quand vn homme a pris de la poison: est-il chose plus conuenable,pour le sauuer: que de le faire vomir:auant qu'elle ait esté distribuee aux parties nobles? Et si cognoissons par les trenchees du malade:que quelque portion de la poison,soit descendue dedans les boyaux: N'est il pas profitable, de le purger,tant par haut,que par bas?à fin que nous chassions hors du corps, telle qualité veneneuse:auant quelle y ait imprimé sa malice.Ie sçay bien, que toutes maladies ne se guerissent par le vomir:ne tous malades sont, idoines a telle purgation. Mais si est-ce: qu'en maladies de distilation: il est fort recõmandé.Il profite es vlceres des rognons,de la vessie, & d'autres parties.Il guerit les elephantiques: que nous appellons ladres:les chãcres,la mauuaise habitude du corps, dite cachexie: les maladies articulaires,les hydropiques Ceux qui ont la iaunisse,& les epileptiques:& beau coup d'autres:que recite Aetius en son 3.liure,au chap.du vomir. Et pour cõfirmer mon dire.Ie ne craindray d'alleguer,ce qu'en a mis par escrit,en sa methode,Monsieur fernel docteur de Paris,aussi docte que vous:& aussi bien experimenté. Le vomir,dit-il,frequent, & violent,debilite lestomach,& les membres nutritifs: & ceux qui sont dessous, par vne vehemente,& forte concussion. Et fait que les humeurs sordides,se retirent: remplit la teste:& agraue les sens. Mais quãd il n'est violent:& qu'il vient moderement:il est tressalubre: & est la meilleure: de toutes autres pur-

gations. Car il tire les mauuaises humeurs, comme de leur propre fontei-ne. Puis les euacue. Il mondifie toute immondicité, qui est en la capacité de l'estomach: & qui adhere a ses tuniques: & le purge: & tout ce qui est es membranes des precordes, & en la cauité du foye, & de l'estomach, & es parties vrisines: Desquels il attire toute maniere d'humeurs mauuaises. Puis les reiette. Ce qu'en peut estre, ne pourroit faire autre medicament purgatif. Et si nous considerons bien les liures D'hipp. nous trouuerons, que quasi toute sa purgation, se faisoit par le vomir: comme aussi c'estoit la plus frequente maniere de purger des antiens. Ie sçay que Mesué, ne loue tant la purgation, qui se fait par le vomir: comme celle, qui se fait par la deiection basse. D'autant que nature à ordonné des conduits: par lesquels, elle à accoustumé de purger tout le corps, non estant forcee: cõme sont les intestins, les voyes de l'vrine, la matrice des femmes. Et à aucuns hõmes, les hemorrhoides. Comme nous voyons que tous les iours, qu'elle enuoye les excremens terrestres, par les intestins. Les autres plus subtils, & sereux, par les vrines: sans aucune contrainčte. Qui est cause, que tels mouuemens, sont naturels, les autres sont dits, non naturels: lesquels se font par nature, non libre: mais contrainčte, où par quelque humeur, où par medicament, qui l'irrite: où par sa debilité. Exemple: quand il y a habondance d'humeurs, desquels elle est irritee, par leur quantité, où qualité: & que les conduits naturels, ne suffisent, a les expurger: Elle cerche toute maniere de voyes, pour s'en descharger. Voire iusques à trouuer passage, aucunesfois par les os. Sçauons nous pas, que les rognons, ont les voyes naturelles: par lesquelles, ils se purgent: c'est assauoir les pores vreteres. Et toutesfois, quand ils sont pressez d'habõdance d'humeurs mauuaises: ils se deschargent, par les intestins: aucunesfois par le dehors du corps, enuiron lespine du dos: où s'engẽdre apostume: par laquelle, quãd elle est creuee, rendent grande quantité de matiere purulente, procedãte d'eux. La partie gibeuse du foye, qui a accoustumé par l'ordre de nature, se purgera par les vrines. Toutesfois, si elle est pleine de suc vitieux, elle se purgera, par medicamens, qui purgent par les intestins. La concauité du foye, qui a son euacuation naturelle par les intestins: ne se descharge elle pas par l'estomach aussi: quant elle est trop agrauee. Et le cerueau, a qui nature a donné tant de conduits, pour se descharger de ses excremens: Comme est le palais, les nazeaux, les aureilles: Toutesfois, nous voyons quand tels conduits, ne suffisent: il se descharge par autres lieux. Ie vous demande, la matrice de la femme, a elle pas son action propre d'attirer la semence de l'homme: & de la garder. Toutesfois quand le temps de l'enfantemẽt est venu, estant irritee de la pesanteur de l'enfant: elle ouure sa partie basse: & serre la haute, contre son mouuement accoustumé de tel-

e impetuoſité, qu'il ſemble a voir aux femmes: qu'on leur tire les reins. Et eſt ce mouuement aucunesfois ſi violent: & s'approche ſi pres de ſon orifice: qu'a grand peine, ſe peut remetre, & retirer en ſon premier lieu, Tout ainſi eſt ce de l'eſtomach: lequel irrité par l'humeur, qui le point, où par le medicament: s'esforce de tout ſon pouuoir, a reietter: ce qui le contriſte: ſe reſſerrent par le bas: & dilatant ſon orifice. Ce que nous declaire apertement Gal. ſur le *39* apho. du *6*. liure, ou il declaire deux mouuemens d'iceluy: c'eſt aſſauoir le vomir, & le ſanglot. Parquoy, ſi le mouuement de la matrice, pour lexpulſion de l'enfant, n'eſt du tout contre nature: il meſt aduis, que celuy que fait l'eſtomach, par le vomir, ne le doit eſtre. Mais eſt vn vray mouuement de ſa naturelle faculté expultrice. Laquelle nature à donné a vn chaſcun membre: pour ſe deſcharger de ſes excremens. Si vous ne le voules appeller contre nature: D'autant que nature la fait, non volontairement, comme la propre action de l'eſtomach: mais contrainɫte, par vne cauſe contre nature. Ie laiſſe (comme i'ay dit en mon liure) que ſa ſeconde tunique, a les fillamens tous propres, pour faire telle expulſion: comme la premiere, pour faire lattraction des viandes, & de tout ce que nous auallons. Parquoy ne deuez appeller lantimoine poiſon: pour ce qu'il fait *vomir: non plus, que lenfant: pour faire faire a la matrice, vn mouuement*: qui ne luy eſt point naturel, & accouſtumé. Non plus que lelebore blanc, la pierre armenique, & autres medicamens, qui prouoqnent le vomir. Et non plus, que les viandes graſſes, & vncteuſes, priſes a la fin du repas en vn eſtomach debile. Encores ſi vous n'auez meilleure raiſon que ceſte la: n'auez rien contre moy. Car nous ſçauons la maniere de le bailler, ſans prouoquer le vomir. Tout ainſi, cõme Alexãdre trallianus, bailla la maniere de faire: que ſa pierre armenique, ne prouoquoit le vomir: mais, que ſeulement, mouuoit le ventre inferieur. Ce que tous les iours, nous experimentons. Mais puis qu'il eſt laxatif: il eſt queſtion de ſçauoir, quel humeur il purge: & s'il eſt violẽt, ou non. Nous trouuons trois manieres de medicamẽs purgatifs. Les vns ſont benins, nõ gueres eſlognez de la nature du nourriſſement: comme ſont les prunes douces, cuites auec le miel, les mauues, les heraudes, la manne, le meſgue de laiɫt, & la caſſe. Les autres ſont moyens: qui ne tiennent tant de la nature du nourriſſement, & plus de celle des medicamens: comme eſt la reubarbe, lagaric, le ſené laloé, & autres. La troiſieſme eſt de ceux, qui ſont violens, & du tout cõtraires a noſtre nature: qui la deſgatent, & corrompent. Mais il en y a de ceux cy: qui peuuent eſtre corrigez par art. Et lors ſont exibes au grand profit des malades. Moyennant, que ce ſoit, en iuſte quantité: & en temps oportun: & quand loccaſion ſi adonne. Et ont certains degres de malice. Car les vns le ſont pl⁹: & les autres moins. Ceux

qui sont plus, sont ceux, qui pour une petite quantité, font grãde euacuatiou, & soudaine: auec grande chaleur, & violence, & debilitation de nature. Comme leuphorbe, l'elebore, la thimelea, & autres. Il en y a qui font grande & soudaine euacuation: mais sans faire violence a nature. Comme est la pierre d'armenie, celebree par Alexandre trallian: puis par Mesué. Laquelle fait son operation sans chaleur violente: sans induire secheresse au corps: sans amertume: & sans qualité veneneuse: qui puisse induire mauuais symptomes, a celuy, qui l'a pris. Cõme est aussi lãtimoine. Car iaçoit qu'il ait passé par le feu: si n'est il pas venu a chaleur, qui soit caustique, & brusłant: comme vous dites. Ce que l'on peut aperceuoir, cõme i'ay desia dit, puluerisé: & mis sur la langue: ne luy rend aucune ardeur. Entré en l'estomach, ne luy cause point de chaleur: nõ pas soif. Qui est cause: que i'admire vn tel medicament: veu la grande operatiõ, qu'il fait, aceux: qui sont biẽ preparez. Et desquels les voyes ont esté ouuertes: & les humeurs crasses, & terrestres, bien attenues. Car ne me pensez si ignorãt de l'art de medecine: que ie ne prepare mes malades, auant que leur bailler. Ie dy ceux, qui en ont besoing. & esquels la maladie donne dilation. Mais a ceux, qui ont vne maladie aigue: & que l'humeur n'a encores pris lieu certain, pour s'arrester: & vague par le corps. Ie leur en baille des le commencement. Comme en fieures pestilentielles: qui sont celles principalement: esquelles des le commencement ie commande, qu'il soit baillé, en telle quantité: que la force du patient le requier. Car telles maladies, ne demandent aucune dilation. Non plus que la poison prise. Car incontinent demande a estre chassee hors du corps: auant qu'elle ait fait quelque impresion de sa malice, en quelque partie noble du corps. Aussi en peste: qui est vne des pl⁹ pernicieuses poisons. Ie leur en baille, le plustost qu'il m'est posible: auant qu'elle ait assailly quelque mẽbre noble: pour luy cõmuniquer sa venenosité: & tascher a la tirer hors. Non pas, que i'ẽ face mestier. Ie ne suis marchant, n'y apothicaire. Et ce que i'en ay dit: n'est point pour vendre ma marchãdise, plus chere: cõme vous dites. Cõme font les triacleurs, & carlatãs. Ie vse de l'art, comme vous non pas peut estre, si biẽ: mais selõ mon petit pouuoir: me seruant des droges telles, comme ie les trouue, es boutiques. Et ne m'amuse pas tant a lãtimoine: cõme vous pẽsez. Mais ie suis marry: que les drogues, ne sont telles: comme nostre art le requiert. Vous auez a Paris puissance de visiter les boutiques des apothicaires. Icy ils sont nos maistres: & nous faut passer par leurs mains: & vser, ce ce, qu'il nous presentent. Autrement nous ne sommes bons medecins: & n'auons pas la pratique. Et n'ay eu plus d'enuieux contre moy: sinon, quand i'ay voulu corriger beaucoup de fautes, qu'ils font: & les prier de faire leurs huilles, & autres compositions, auec medicamens choisis, & legitimes, cõ-

me il appartient. Sachant bien, que tout le deshõneur, qui procede d'vne mauuaise compoſition, tombe tout ſur le medecin. Car ils ont incontinẽt leurs reſpõces preſtes. I'ay fait, ce que le medecin m'a ordõné. Voila la recepte. I'y ay mis tout ce qui y eſtoit contenu. Et toutes mes drogues ſont bõnes. Ie ne le voudrois bailler autremẽt. Ie ſuis hõme de bien. Ie ſeroys meſchãt, ſi ie faiſois le cõtraire. Et ſi quelque poure medecin leur dit, vo⁹ faites vos huilles refrigeratiues de vieilles huilles d'olif ſalee. Et auſsi les faites ſur le feu. Voſtre reubarbe eſt trop vieille: & eſt rãce: ou bien d'autres, que l'on voit tous les iours. n'eſtre legitimes. Si vous en dites vn mot: vous auez incontinent vne charetee d'iniures, a voſtre viſage. Mais i'en parleray tantoſt plus amplement. Retournons a noſtre antimoine: lequel ie colloque, auec les medicamens violens: mais des moindres, & moins pernicieux au corps humain: non plus que la pierre d'armenie. Car ne ſon gouſt, ne ſa mauuaiſe ſenteur, ne font nulle horreur, n'y a l'eſtomach, n'y a noſtre eſprit animal: comme font beaucoup d'autres. Et outre, nous ne le baillons pas ſeul: mais le meſlons, auec conſerue de roſes. Et s'il y a trois grains, ou quatre d'antimoine, pour le plus: nous adiouſtons vne demie once, ou vne once de conſerue de roſes. En laquelle nous auons toutes les intentions: que deuons auoir, pour corriger la malice d'vn medicament violent. La premiere eſt, de reſiſter a la venenoſité: en meſlant auec luy des medicamens, qui ont puiſſance, d'y reſiſter: & qui corroborent principalement le cœur: qui eſt la fonteine de vie: & ſur lequel la malignité du medicament ſattache, plus volontiers: cõme ennemy de noſtre vie. Puis apres l'eſtomach: qui eſt le premier, qui reçoit le medicament. Puis nous oppoſons a ſa qualité exceſſiue, vne autre, a elle contraire: à fin que par telle commixtion, reſulte vn medicament plus gratieux: & qui ne preſſe tant nature. La premiere s'accõplit par medicamẽs, qui de leur nature reſiſtẽt a venenoſité: & qui corroborẽt le cœur. cõme ſõt les roſes, qui par leur odeur & ſechereſſe, reſiſtẽt au venin: & recõfortent l'eſprit vital. Par leur ſtipticité, corroborẽt nõ ſeulemẽt le cœur: mais auſsi l'eſtomach. Car ſi no⁹ cõſiderõs leur faculté: no⁹ trouuerõs: q̃lles õt vne qualité du tout cõtraire, a la qualité veneuſe. Car tous venins, tuẽt p leur nature: en corrõpãt l'eſprit vital, o leur putrefatiõ: laquelle ꝓcede le pl⁹ ſouuẽt, d'vne qualité c'aude, & hũide auec mauuaiſe odeur. Or eſt il: q̃ la roſe, par ſon odeur reſiouir le dit eſprit: comme toutes choſes aromatiques, & de bõne odeur Et non ſeulemẽt le vital: mais auſsi l'animal. Par ſon amaritude, deſeiche, & reſiſte a la putrefaction: par ſa ſtipticité refroidit. Qui ſont deux qualités cõtraires, a la putrefaction. Et outre par telle frigidité, & ſtipticité, refrene l'acuité de l'antimoine: ſi aucune en y a. Et luy aide a ſon action: & corrobore les parties nobles, cõme le cœur, le foye, le cerueau, & l'eſtomach,

Ce que nous enseigne Mesue, en son second theoreme. En outre. la doulceur du sucre: qui est meslée auec la rose: aide beaucoup a refrener la violence du medicament, comme dit Mesue au theoreme allegue, disant ainsi. Les choses douces, font que le medicament est gratieux: qui auparauãt estoit abominable: & le rendent plus mondificatif, deterlif, & mieux purgeant. Elles sedent, & appaisent les trenchees: rompent la morsure, & l'acrimonie d'iceluy: hastent la purgation: qui seroit trop tardiue: & empeschent par leur lubricité, que le medicament nad'here es parties: par ou il passe: & corroborent le corps. Voila les raisons, pour lesquelles, nous meslons la conserue de rose, auec lantimoine. Et s'il est ainsi, que la scamonee, qui est ennemie mortelle de l'estomach, cõme tesmoignent tous les autheurs, qui en ont escript: est corrigee par les roses: comme dit Mesue. Pourquoy ne le sera lantimoine: qui ne lest pas tant, au iugement d'vn chascun: sinon du vostre? En outre: à fin qu'il soit plus prompt a faire son action: nous le pulueri sons: & mettons en poudre impalpable: à fin que plustost, il soit distribué, par les lieux: par lesquels, lattractiõ des humeurs se doit faire: comme estant rẽdu plus subtil: & plus facile a estre distribué ausdits lieux. Toutesfois vous demãdez en vostre liure, comment pourra nature dissoudre, & deslier ceste dureté, & seicheresse vitreuse: comme si on le bailloit a gros morceaux: & nõ en poudre subtile. Et encores qu'il seroit des plus violens: la seule stipticité des roses, le pourroit amender. Et à fin, que n'en doubtez. Ie reciteray les propres mots de Mesué, en sõ second theoreme: ou il dit ainsi. Les medicamens stiptiques, rendent tout medicament purgeant, meilleur: principalement, celuy, qui purge par vn acrimonie, & tire par vne violence: Et qui par sa proprieté naturelle, ouure tellement les veines: que le sang en sort: & qui excorie les boyaux: en les lenissent, & lubriquant immoderement. Et ce pour trois causes. La premiere, pource qu'ils repugnent a tel medicament, par leur substance, non seulement crasse: mais froide: par laquelle, ils rompent leur acrimonie, & inflammatiõ. La secõde: pource, que par les stiptiques, l'estomach se resserre. Qui est cause, que plustost, & plus facilement, il reiette du corps, ce medicament violent. La troisiesme ils deffendent le cœur, & lestomach, & toutes autres parties nutritiues: de peur: qu'ils ne soyent blessés, de la vehemence du medicament: & les corroborent, & appaisent la subuersion de l'estomach Ce n'est donc pas sans raison, n'y a l'auenture: que nous vsons de lantimoine. Et ne le baillons, comme insenses, où hebetes: mais auec bonne consideration. Parquoy ne sera reietté: & luy dõnerons place, s'il vous plaist, au rang des medicamens purgatifs: non extremement violens: mais biẽ corriges: auec ceux, qui le peuuent chastier: quand il voudroit faire du mauuais. Ce que n'ay accoustumé de voir, Et si

pour telles raiſons,ne vous appaiſez:reiettez la pierre d'armenie,tant loũee par Trallia: Laquelle il bailloit aucunesfois lauee:aucunesfois ſans lauer:& ne luy failoit autre preparation,ne autre correction : ſinon qu'il la lauoit en eau ſimplement. Et Meſue y adiouſtoit leau roſe , où de buglo-ſe:au lieu de la commune. Or puis que luy auons donné place,au rãg des medicamens purgatifs:qui purgent tout le corps:faut voir quel humeur il purge:puis nous viendrons a demeſler vos propos, contre iceluy: & a parler de ceſte faculté occulte,où ſpecifique , laquelle vous blaſmez tant.

Section quatrieſme.

Puis donc,que par bonnes raiſons,auons monſtré,l'ãtimoine,eſtre entre les medicamens purgatifs: Et par meſmes raiſons,auons monſtré, qu'il ne merite d'en eſtre chaſſé:comme pretendez , par vos raiſons. Reſte a voir, qui ſont les humeurs, qu'il purge: & par qu'elle maniere. Nous auons deux inſtrumens:par leſquels nous venons a la vraye intelligence de l'art de medecine. Et procedons en nos actions curatiues, ſeurement. Ou comme dit Gal. Sont deux pieds:ſur leſquels,l'art eſt fondé:c'eſt aſſauoir, *raiſon, & experience*. Leſquels ſont ſi conioints:que ſans elles deux: elle ne peut eſtre parfaicte. Iaçoit qu'elles n'ayent eſgallement vne meſme dignité. Car raiſon eſt plus a priſer, que l'experience. Si eſt-ce, que l'vne, ſans l'autre, n'eſt entiere. Car ce que raiſon a trouué: l'experience le confirme,& approuue,comme nous enſeigne Gal.au 4 liure des medica. en general que nous ne ſommes iamais aſſeurez de la cõpoſitiõ d'vn medicament:ſi par experience n'eſt approuué tel : & par ſon action. Ses parolles ſont telles. Ie croy mes amis,que vous entendez, que vne choſe inuẽtee par raiſon,n'eſt pas aſſeuree ſi elle n'eſt cõfirmee par œuure & par experience. Auſsi ce que experience a trouué:bien ſouuent raiſon le confirme. Et ſi nous conſiderons de pres: l'experience a eſté la premiere,qui a baſti l'art de medecine. Et comme dit Ariſtote au premier de ſa metaphiſique,qui a fait la ſcience. Car nous liſons es hiſtoires antiennes : qu'auant que la medecine fut redigee en art : On auoit accouſtumé d'amener tous les malades,qui auoyent eſté gueris: au temple d'Appolo. Et la eſtoyent interrogés, qu'elle maladie ils auoyent eu: & de quels remedes, ils s'eſtoyent aides: & auoyent recouuert leur ſanté. Leſquels incontinẽt eſtoyent mis en tableaux audit temple:pour en aider a ceux : qui tomberoyent en pareilles maladies. Herodote dit, qu'õ les menoit es carrefours & lieux publiques: ou ils eſtoyent interrogez de leurs maladies, & de leurs remedes. Leſquels eſtoyẽt mis par eſcript:pour en aider aux pareils malades. Voila qu'el a eſté le commencement de l'art : Iuſques a ce, que

A Esculapius en ramassa vne grande partie. Et depuis Hippocrates le vieil, redigea le tout en art: mais assez confusement. Iusques a la venue de Galien, qui accomplit toute la vraye methode: comme nous sauons. Or est-il, que raison en a trouué beaucoup. Comme sont les actions des premieres qualitez: & de celles qui despendent de leur permixtion. Lesquelles, se peuuent iuger au sens externe. Et sont ceux, que Gal. veut pour les cognoistre: qu'on en face l'espreuue. Premierement sur vn homme tempere: & que le medicament ne soit altéré, de qualité estrange, soit chaude où froide, pour en iuger au vray. Puis sur vn intemperé: & a la fin sur vne maladie simple. Car par ce moyen: on uient a la parfaite cognoissance de sa faculté. De laquelle le medecin se sert, au corps humain, par bonne raison, & a bon euenement. Et n'entendit iamais telle preuue deuoir estre ainsi faite, des medicamẽs purgatifs: autremẽt se cõtrediroit, & a Hip. & a vous mesmes: qui dites, qu'vn medicamẽt purgatif, dõné a vn hõme sain, se conuertit en poison. Ce qui est vray, (comme i'ay dit cy dessus). Et toutesfois auez esté ou si ignorant: qui n'auez entdndu, que c'estoit que medicament: comme le descrit Gal. au premier chap. du prem liure des simples. Mais l'auez pris, pour medicament purgatif. Qui est vne ignorance indigne d'vn escholier de trois mois. Où bien, par vne fause opinion: qui vous a si fort perturbé le cerueau, contre ce poure antimoine: qu'elle la rendu sourd, aueugle, & phrenitic que trois anticyres ne gueriroyent pas & y fut A Esculapius. Ie ne sçay, que pourrõt dire Messieurs les medecins de Paris: desquels vous voulez estre veule porte-enseigne, contre moy, & le poure antimoine: de vous voir estre tõbé en telle absurdité. Vous deuiez bien tant crier contre moy: pour me ietter au nez, vn telle stupidité. Et me paistre d'vne telle ignorance: vous me deuiez biẽ alleguer vos escholliers, qui me doiuent monstrer: ce que leurs auez declaré de la reubarbe: veu que vous faillez au principes, & rudimẽts de la medecine. Et à fin que les lecteurs ne pensent: q̃i'aye cõtrouué par gayetté de cœur, telle cecité d'esprit. Ie mettray icy vos propres paroles: comme elles sont mises en vostre liure: sans y adiouster, ou diminuer vne seule lettre. Vos paroles sont telles. Mais puis que nous sommes sur la question des medicamens: La vertu desquels, doit estre experimentee. Il nous faut sçauoir, le moyẽ: comment ceste experiẽce se doit faire: à fin qne par la semblance des choses: nous ne soyons trompez. Car chascun sçait: qu'il en y a plusieurs, qui ont aparẽce de verité. Lesquels ne laissent de venir de la boutique de mẽsonge. Le moyen donc dexperimenter les medicamens, qui purgent: a esté escrit par Gal. en son liure de la faculté des simples: qui est de bailler premierement a vn homme sain, & de bõne complexiõ: pui a vn qui soit intempere: & en la fin, a vn hõme qui soit malade. Voila vos propres pa-

roles. Demandez de qu'elle boutique elles viennent: où de celle de mensonge: ou de celle d'ignorance: de mensonge, ie croy que non: & que y allez a la bonne foy. Mais d'ignorance plus que brutalle: ie le vous concede. Ie suis mary d'estre contraint de vous dire telles paroles: mais vous iniurez, vostre gloire, & vostre ignorãce, me cõtraignent a vser enuers vous de telle maniere de parler: d'autãt que celluy, qui veut iniurier a tort: merite de l'estre aussi: quant il le merite. Puis venez aux antimoniacles: & a desgorger contre ce poure antimoine. Et vn peu, au parauãt auez dit: que l'experience ferme la bouche: & arreste le pas, a toutes raisons: moyẽnant qu'elles ne soyẽt sophistiquees par legiere croyãce. Qui est le vray entretien de l'imposture: & la past des triacleurs, & charlatãs. Ie mesbahy commẽt vous estes si prompt a iniures. Et ne cognoissez, que si i'estoys aussi esceruellé q̃ vous: cõbiẽ de matiere m'auez baillé: de vous creuer les yeux de hõte. Et monstrez vrayemẽt: que vostre dire n'est seulement faux: & cõtre toute raison: cõme celuy de triacleurs: mais est du tout sophistique, & repugnãt a toute raison, & vraye doctrine: moins vallable: que celuy de Thessal⁹. Toutesfois vqudrois ie bien vser de modestie enuers vous: & vo⁹ porter honneur, comme il vous apartient: si n'estoit la petulãce de vostre langue: qui caquette: & ne sçait qu'elle dit. Qu'elle imposture auez vous trouué en mon liure: qu'el apast ay ie baillé, pour deceuoir quelqu'vns. Si on cõfere vos raisons auec les miennes, ie ne sçay, qui sera trouué sophiste, où abuseur, de vous, où de moy. Mõ but, & intẽtion seule, est, de chercher & esclercir la verité: & ne la laisser estre ainsi lourdemẽt d'oppugner, cõme vous l'oppugnez. Mais la veux deffendre, entãt qu'il me sera possible Les medicamẽs dõc qui besongnent par leurs qualitez: sont trouuez par raison: & peut on rendre raison, de leurs effects. Mais ceux qui besongnẽt par vne qualité occulte: qu'experience a trouué: où bien cas fortuit: & despuis on a obserué, leur actiõ, par lõques experiences. Le plus souuent, raison deffaut: pour sçauoir, par qu'el moyen ils ont telle faculté. Et la se faut fier, a la seule experience: sans attendre le iugement de la raison. Cõme dit Gal. au *9*. liure des simples: Nous auons dit il) nõstré: que les facultez, qui despendent de la proprieté de toute leur substãce, sont eslõgnez de methode, & de raison: Et ne sont cogneues, q̃ par la seule experiẽce. Ie sçay biẽ: qu'il faut: q̃ l'experiẽce ait ses vrayes limites: & n'en vser temerairemẽt: ains la faut regler selõ l'art de medecine: a n'en abuser point. Or il y a des medicamẽs qui besognẽt selõ l'vne, & l'autre maniere: c'est a dire, par les qualitez effectrices: & par la proprieté de toute leur substance: comme est la scammonee, l'euphorbe, & d'autres qui auec leur grande chaseur, attirent certaines humeurs du corps. D'autres qui sans grande chaleur, mais par la seule proprieté de leur substãce, en attirent. Cõme ie puis

dire de lantimoine, lequel a vne grande actuité: par ses parties subtiles: & par quelque chaleur, qu'il a acquis de sa calcination: par laquelle, peut mordiquer, & irriter la vertu expultrice, & en fait son attractiõ. Car nous trouuons par experience: qu'il purge premierement la cholere: tant par le vomir, que par la deiection basse, si nous voulõs: puis les humeurs phlegmatics. Lesquels le plus souuẽt, accompaignent la cholere: comme auõs dit. I'en ay baillé a d'aucuns: qui n'a purgé que la cholere seule, tant par le haut, que par le bas. Car premieremẽt venoit la plus subtile: puis vne plus espesse. Et a la fin i'en ay veu de prasine: a ceux: qui auoyent de lõg tẽps accumulé telle humeur, par mauuais regime, & chaleur de foye: ou par lõgues maladies. I'en ay baillé a d'autres: qui n'ont rendu que du phlegme, par le bas. Mathiolus recite d'vn medecin, qui en bailla a vn melancholique insques a *12* grains: dont il fut guery de sa melancholie. Et ne vous deuez esbahir: si vn mesme medicamẽt, tire hors du corps, deux, où trois humeurs, par son action: comme pouuez voir, & lire es liures de ceux, qui en ont palé. Actuarius dit, que laloé purge la cholere, qui est en l'estomach, au ventre, & es parties interieures, auec les excremens, qui y sont attaches: qui sont du reste de leur nutrition. Si ce medicament, qui entre tous autres, est loué: pource qu'il est stomachal. Toutesfois auec la cholere, purge telles superfluitez des membres interieurs: comme vous dites, que lantimoine vous a fait: le faut il pour cela blasmer: & appeller poison? Et dites contre toute raison, & experience: qu'vn mesme medicamẽt, ne peut tirer qu'vne humeur. Car se (dites vous) s'il tire le phlegme par la similitude de sa substance: il ne pourra tirer la cholere, par mesme vertu. Car la cholere, & le phlegme sont contraires. Comme s'il falloit vne telle similitude de substance, comme du bois a du bois, du fer a du fer: ce qui n'est ainsi cõme ie diray cy apres. Et est vostre raison sẽblable a ceste cy. Si la nutritiõ des mẽbres du corps se fait par la similitude de substãce: le sang qui nourrit la chair ne sçauroit nourrir que la chair: & non les autres: qui ne sont semblables a elle. Car la substance de la chair, est differente a celle des nerfs & des os, & des ligaments: ergo il ne les peut nourrir: mais seulement la chair, d'autant qu'elle a similitude de substance auec luy. Ce qui est manifestement faux & vostre raison ausi. Ie vous ay desia dit, que G. au *5*. des simples, dit qu'il a toujiours cogneu, que tous medicamẽs purgatifs, ont puissance de tirer, les vns, vne humeur seule, les autres deux, ou plusieurs. Et cela est cõmun entre eux. Regardes que ledit Actuarius dit du peplion: apres la cholere, il tire la melancholie, & le phlegme. Le polipode, tire la cholere principalement, brullee, & le phlegme. L'agaric, la pituite, & lacholere. Et tant d'autres, qui peuuẽt attirer deux, où trois humeurs. Les vnes, principalement, & selon la proprieté de sa substan-

stan

ce. Les autres, par consequution, de ce qui suit la purgation premiere. Où pource qu'elles se sont trouuees au passage de la medecine: comme a esté dit cy dessus. Ou bien, que nature trouuant aide, par le moyen du medicament: se descharge volontiers de l'humeur, qui l'offence. Comme estant songneuse d'entretenir la santé de son subiect. Ainsi ne se faut esbahir: si vn mesme medicamẽt, tire le phlegme, & la cholere, & les humeurs sereuses aussi. Et n'est ceste proposition fause, vn seul medicament peut tirer deux humeurs differentes, par mesme moyen. Regardez la reubarbe, qui purge la cholere, & le phlegme, comme dit Mesué. Par qu'el moyen purge elle ses humeurs differentes. Pensez vous qu'il soit necessaire: qu'vn medicament, ne purge qu'vn humeur, par la proprieté, ou similitude de sa substãce. S'il est ainsi que le medicament tire, ce qui s'approche de sa substance: cõme fait la racine, qui tire le suc de la terre, pour sa nourriture: est-il inconuenient, qu'vn mesme midicament, tire deux humeurs contraires: comme la racine de l'herbe ou de l'arbre, tire de la terre, deux, ou trois sucs, tous contraires. Comme celles, qui ont leur fruit, ou fleur, de saueur tout contraire. Comme celles qui l'ont doux, & amer, doux & aigre. Regardez seulement la rose, pour tout. Combien trouuerons nous de diuersité de saueurs en elle. Elle est vn peu amere: elle est vn peu douce: *elle est vn peu stiptique*. *Ne sont* ce pas saueurs contraires, en mesme medicament. D'ou vient telle diuersité de saueurs: sinõ de la diuersité des sucs: Desquels elle est nourrie. La reubarbe, est elle pas amere, & stiptique qui sont deux qualites contraires. L'amere est chaude & seiche, & de parties subtiles. Au regard des stiptiques. La stiptique est froide, & de parties terrestres, & crasses. L'agaric est doux, amer, & stiplique. Qui sont qualitez toutes cõtraires. Et toutesfois, elles sont produites du suc de l'arbre, qui a esté tiré de sa racine. Si donc le medicament tire l'humeur du corps, cóme la racine de l'herbe, le suc de la terre: cõme vous cõfesses vo⁹ mesmes. Ce que deuons aussi croire, comme chose veritable, Est-il inconuenient, qu'il tire des humeurs contraires, l'vne a lautre: comme la racine des sucs tous contraires. Pensez vous que telle similitude, soit telle: comme on dit le fer, estre semblable au fer Le bois a du bois. Non non, il ne se doit pas ainsi entendre, comme nous auons desduit en nostre premier liure: & le dirons encores cy apres. Puis semble a voir par vostre dire: que nulle maladie ne peut estre engẽdree, de deux diuerses humeurs. Ce qui est du tout cõtre raison: & contre ce, que voyons tous les iours. Les fieures tierces notes, d'où sont elles engendrees? Ne trouuons nous pas des fieures compliques, de fieure tierce, & quotidiane: & toutesfois sont engendrees d'humeurs toutes diuerses. En trouuons nous pas en vn mesme membre, engẽdrez de chaleur, & frigidité. Et es maladies externes, cõme

les inflammations,en trouuons nous pas faits de sang tout pur. Comme est le vray phlegmoné. D'autres de sang,& de cholere, que nous appellons phlegmoné erysipelatodes. D'autres de sang& de phlegme: qui sont dites phlegmoné œdematodes. Les autres de sang,& de melácholie. Cõme est plegmoné scirrhodes:& tant d'autres,que ie laisse a cause de briefueté. Regardez maintenant,si vostre raison,ou vostre proposition disionctiue est claire,comme le soleil. S'il tire par la similitude de substance:il ne peut tirer qu'vn humeur:& ne peut guerir qu'vne maladie: où bien il n'y a qu'vn humeur au corps. Voila tres-bien argué pour vn docteur:& pour dire, que sa raison est claire comme le soleil, ouy bien, mais qu'il soit en peincture,fait d'ancre. Le sang ne nourrit qu'vn membre? Est-ce pas vne maxime receue de tous philosophes: que tous les membres en sont nourris? Et toutesfois ils ne se ressemblent,ne en figure,ne en substance, ne en temperature,ne en couleur:il s'ensuit donc,qu'il y a vne autre similitude, que celle que vous entendez: qui est vne,qui n'est visible:& n'est que en potence:comme nous dirons cy apres. Car au sang, me pourriez vous trouuer vne substance,qui ressemblast a vn nerf,a vn os,a vn ligamẽt& autres. Nõ. Toutesfois tels membres en sont nourris:& leur substãce augmẽtee,& reparee de leur perte. Qui est bien signe,que telle similitude n'est visible:mais seulement contenue dedãs le sang,en puissance seulement, & en disposition,& proprieté,pour estre ainsi transmuee. Et quant a ce que dites:apres qu'on sçait bien:qu'il y a diuersité d'humeurs: qui engendrent diuersité de maladies:& qu'ils se diuersifient,selon le subiect. Il faut dire cela a vos escholiers. Quant a vos limitations,des medicamens purgatifs: prises de la doctrine d'Hip:pour discerner les bons,d'auec les mauuais: vous ne faites que brouiller le parchemin. Il me faudroit vne main de papier,a refuter telles resueries. Aussi que par le precedent,l'ay assez esclarcy:sans plus m'y amuser. Ie viẽdray seulemẽt a ce, que dites:q̃ lãtimoine ne purge point l'humeur qui est vitieux. Il ne fait ce dites vo⁹ vuider p la, ou la nature de l'humeur:& la maladie:ont accoustumé se descharger:ne par les lieux,par lesquels,ne sont point incommodes par inconuenient. Il s'ensuit donc,qu'il n'est pas medicament purgeant. Puis pour prouuer vostre dire. Dites ainsi. Ie prouue ma proposition. Parce qu'il est consomptif:c'est àdire:il fond:& cõsume la chair,& les humeurs. Ainsi que ie monstreray cy apres. Par ainsi,il ne vuide pas les humeurs mauuais: tant s'en faut,qu'il empesche le bouillon d'iceux: que mesme il excite. Bon Dieu? Qui veit iamais pie si bien gazouiller,& si bien a propos? Qui vist iamais vn basteleur,si bien mener ses gobelets:ou vn farceur si bien faire la mine:pour faire rire le monde. Ie voudrois bien demander que vous entendez par ces bouillons:que lantimoine suscite:& ne purge point. Si

vous entendez les humerus: qui ne ſont encores arreſtées: mais vaguent par le corps:ce que les latins appellent turgere:ſans auoir prins lieu certain:cela eſt faux:& ne l'entendez : & euſsiez vos eſcholiers auſsi ſçauans, que Galien.Si ſont les humeurs eſchauffes dedans le corps :vous eſtes en meſme ignorance.Car lãtimoine puge les vnes & les autres.Mais qui ſont ces humeurs vicieux:que lantimoine ne purge point? Qnand vous en priſtes:ne vous fiſt il pas vomir grãde quantité de phlegme,qui eſtoit en voſtre eſtomach:comme auez mis en voſtre liure?Ce phlegme,eſtoit il humeur naturel,& louable:ou excrement de la premiere coction:qui ſe fait en leſtomach:qui ne merite d'eſtre appellé humeur naturel. Car autre eſt celuy:qui eſt afiché es parties :pour apres eſtre mué en nourriſſement, par la chaleur naturelle du mẽbre.Autre,celuy qui eſt ſuperflu,glutineux, & viſqueux:eſtant excrement ſeulement,& non nourriſſement. Et pour mieux entendre cecy:il nous le faut diſcuter plus a plain. D'autãt que les humeurs ſont dites vicieuſes,au regard des bõnes.Nous ne pourrons bõnement entendre,qui ſont les vicieuſes,ſi nous n'entendons, qui ſont les bonnes,& naturelles. Nous appellons les humeurs naturelles celles, deſquelles nature ſe ſert pour la nourriture du corps.Leſquelles prouiennẽt du boire,& du manger : & ſont elabores , & tranſmues dedans les membres nutritifs,par la chaleur naturelle d'iceux.Puis quand ils ſont ainſi biẽ elabores:& conuertis en ſubſtance apte,a nourrir le corps.Et qu'vne chaſcune partie,s'en peut aider,pour ſe refociller,& reſtaurer:ce qu'elle a perdu de ſa ſubſtance.Nous appellons tels humeurs,naturels. Et n'en trouue qu'vne,qui merite eſtre ainſi appellee. Qui eſt le ſang naturel,pur, & doux:ſans meſlange d'aucune ſurperfluité. Duquel vne chaſcune partie eſt nourrie, Non immediatement:mais moyennant lelaboration:que luy donne la chaleur particuliere,d'vn chaſcun membre:pour le cõuertir en forme telle:que requiert ſa ſubſtance,pour eſtre reſtauree.Car celuy qui eſt morbide:eſt,où amer,ou accide , ou ſalé,ou a autre qualité eſtrange: prouenant pour la permixtion, des ſuperfluitez du nourriſſement des membres.Et tels demandent a eſtre chaſſez hors du ſang , à fin qu'il demeure en ſa quantité naturelle,& ſa qualité.Autrement ne ſeroit plus naturel. Ce que nous confirme Gal.au premier liure de ſanitaté tuẽda, ou il dit.Le ſang eſt tresbon:lequel n'abonde point en cholere iaune , ne en cholere noire.Et neſt pituiteux,ne ſereux:ne meſlé,auec liqueur aqueuſe Et tel ſang vient d'exercitation moderee:de viandes de bon ſuc:priſes en temps oportun:& par bon moyen.Et par potion,priſe en temps,& heure:& en petite quantité.Icy on me pourroit obiecter:ce que dit Hip.au liure de la nature humaine.Que l'homme eſt compoſé des 4 humeurs,du tout en tout meſles enſemble: C'eſt aſſauoir,de ſang, de la cholere iaune,

de la noire, & du phlegme. Et qu'il les a tousiours auec soy. Et aussi Gal. au liure de la plenitude dit. Que le sang, ne peut estre si exquis, & si bõ, de dans les veines: qu'il ne contienne en soy, quelque portion de cholere, de phlegme, & d'humeurs sereuses. Ie respon a cela que nous auons deux especes de sang. L'vn est pur, & naturel. Lequel est engendré par la chaleur naturelle, temperee: & du boire, & du manger, non excessix: auec exercitation moderee. L'autre n'est pas pur: mais est meslé de quelques humeurs superflues: comme est la cholere, les humeurs aqueuses, & les sereuses: & autres, qui prouiennent, par mauuais regime de viure: ou par autres choses, qui ont puissance de corrompre la syncerité dudit sang. Or est-il: que celuy toutesfois, que nous appellons pur: est composé de quatre parties, c'est assauoir, de cholere, de melancholie, de phlegme & de sang. Non pas telles, que sont celles: que nature reiette, comme excremẽs: quand la sanguificatiõ se fait: comme est la cholere, que nature separe d'auec le sang: que la vessie qui est soubs le foye, attire. La melãcholie, qui est enuoyee a la ratte. Le phlegme qui est excrement de la nourriture des parties. Mais par ceste cholere i'enten, la plus subtile partie du sang: laquelle est souuentesfois appellee cholere, ou sang choleric: semblable a celuy: qui est contenu aux arteres: & qui nourrit certaines parties du corps: comme est le poulmon, & autres: lequel ne seroit idoine a nourrir le corps: s'il estoit amer, comme est la cholere: qui est soubs le foye. Car tout sang, qui doit nourrir: doit estre doux en saueur. Mais d'autant que par chaleur estrange, se peut facilement conuertir en tel humeur: Les antiens l'ont appellé cholere. L'autre, est la melancholie. C'est à dire, la partie la plus terrestre du sang: Laquelle peut estre conuertie en tel humeur, par mauuaise disposition du corps. Laquelle aussi nourrit certaines parties du corps: comme est la ratte: & les parties basses. Le phlegme, est la partie la plus aqueuse du sang. Laquelle aussi nourrit certaines parties: comme sont les nerfs, les tendons, les ligamens, les os, Et autres, de semblable substance. La quatriesme est, le vray sang: qui donne la denomination a toute la masse: a cause qu'il doit exceder tous les autres: tant en quantité, qu'en qualité. Et toutes ces quatre humeurs, du tout en tout mesles ensemble: font l'humeur, que nous appellons sang naturel, & nutritif. Auquel, nulle de ces humeurs, ne doit passer outre le degré, & lieu, que nature luy a ordonné: c'est assauoir: que le sang doit exceder, apres le phlegme, puis la melancholie, & le moindre est la cholere: Tel est dit temperé: pource que nul ne passe beaucoup son contraire: c'est assauoir, le chaud, ne passe pas beaucoup le froid: le sec, l'humide. Et est ce que veut dire Hippocrates que toute la santé de l'homme despend: toutesfois & quan-

res, que telles humeurs, gardent leur quantité, & qualité, mediocrement temperes. Et qu'ils soyent bien mesles ensemble. A l'opposite il est malade: quand l'vne d'elles, est plus grande, ou plus petite, que l'ordre de nature ne requiert: ou qu'il sort de la masse du sang: & n'est meslé auec les autres. Voila qui sont les humeurs naturelles, & louables: & desquelles le corps est nourriy. Et toutesfois, peuuent engendrer maladies: quand ils excedent en quantité. Et si esgallement gardens toute l'ordre de nature, surpassent ceste mesure: telle affection est appellee, plethore. Laquelle peut engendrer beaucoup de maladies: comme est la fieure continue, dicte sinochos. Laquelle ne procede, sinon, quant telles humeurs, excedent en quantité, sans putrefaction: tellement que les vaisseaux sont si plains: que l'esprit ne peut transpirer: ne le sang estre bien euenté. Qui est cause, d'vne telle fieure. Et si tel sang, abonde en vne autre partie: est cause de la rupture de quelque vaisseau: ou de mort soudaine: quand il est distribué en grands vaisseaux, comme en apoplexie. Et s'ils saillent hors des veines: & qu'ils tombent en quelque partie externe: causeront des tumeurs contre nature, Comme le sang, proprement dit engendre le vray phlegmone: le sang subtil, appelle *sang choleric, ou cholere, engendre le vray erisypelas.* Le sang aqueux, *ou le phlegme,* engendre œdema. *La lie du sang,* dit melancholie engendre scirrhe. Mais s'ils acquierent par temps putrefaction: les maladies, qui en seroyent engendrees, seront bien plus violentes, & plus dangereuses. D'autant qu'elles ne sont plus naturelles: mais excremens. Lesquels faut euacuer, ou alterer tant a cause, qu'ils pechent en quātité: comme quād ils pechent, en qualité. Car lors, ils sont hors des limites de nature: Et ne luy seruent plus que de fardeau inutile. Il y a d'autres humeurs, qui sont de leur propre nature, vitieuses, & excremēs, de la nourriture: cōme est le phlegme, qui demeure en l'estomach, & aux intestins apres leur nourriture. L'humeur choleric, & la melancholie, qui sont reiettes apres, la sāguificatiō. L'vn en vn vaisseau, qui est soubs le foye: qui est cōme vne vessie. L'autre en la ratte, auec portion de sang. L'autre que nous appellōs humeur sereuse, qui est excremēt des veines, qui sōt outre la gible du foye Lequel apres auoir aidé a nature, a subtilier le sāg: est attiré des rōgnōs & enuoyé en la vessie basse. Et lors est appellé vrine. Et tels sont appelles excremēs: d'autāt qu'ils sōt separes par nature: cōme inutiles, a la nutritiō des parties du corps. Car la vessie du fiel, ne se nourrit de la cholere, qu'elle attire, p la proprieté de sa substāce: mais de sang. Ne la ratte, de la melācholie pure: mais du sang, qui viēt auec elle: encore biē elabore, p sa chaleur naturelle: q̃ est cōtenue en ses arteres. Le flegme peut seruir: mais nō pas tousiours. Et si demeure lōg tēps, sās estre cuit, & elabore de nature: il fait de la

nuiſance au corps:comme tous excremens. Parquoy nature eſt bonne meſnagere:qui s'eſt voulu ſeruir de choſes inutiles,& ſuperflues,pour quel que temps:comme les bons meſnagers:qui mettent tout a profit. Ainſi a elle fait. Car ceſte pituite,qui eſt en l'eſtomach, luy ſert pour aider a l'eſtomach,a faire la mutation de ſon nourriſſemẽt: & outre luy peut ſeruir, ſi elle eſt douce: a le nourrir,a faute d'autre meilleur nourriſſemẽt. Et toutesfois nature a eu ceſte prouidence,de l'euacuer tous les iours,auec les excremens de la premiere coction:qui ſe fait en l'eſtomach: autrement ſ'eſpeſsiroit:& pourroit engendrer des maladies:comme fieures quotidiennes. Et ſi auec l'eſpeſſeur,acqueroit putrefactiõ dedans les boyaux: pourroit engendrer lyenteries, diarrhies,teneſmes , & autres maladies. Tout ainſi eſt il de la cholere. Iaçoit qu'elle ſoit du tout nuiſible:ſi eſt-ce,qu'elle s'en ſert,a ſtimuler les inteſtins,a excretion de leurs ſuperfluitez:& de ceſte matiere pituiteuſe,qui eſt en eux:en les raclãt,& mõdifiant. La melancholie,regurgite a l'orifice de l'eſtomach:pour le fortifier:& luy aider a faire ſa coction: puis eſt tranſmiſe aux boyaux,auec ſes excremens. Les humeurs ſereuſes,aident a faire penetrer le ſang , es petites veines. Puis quand ils ont fait leur office,les rognons les attirent , auec quelque portion de cholere,ſi quelque portion d'icelle,eſt meſlee auec le ſang : & les enuoye a la veſsie baſſe. Et ceux cy, quand il ne ſont purgez de nature : & qu'ils abondent par trop: ou qui pechent en qualité : & que nature n'eſt aſſez puiſſãte,a les purger:il faut,que le medecin luy aide,a les ietter hors. Autrement,ſeroyent cauſe, de grandes maladies. Et la principale cauſe des noſtres, non pas ſeules:car il en y a d'autres:qui y aident bien. Mais auant que paſſer outre,faut s'arreſter icy:pour acheuer, le propos ia encõmencé:& reſerue en ce lieu:pour leſplucher. Entre les doctrines admirables,que vous auez tiſſu en voſtre liure:vous mettez ceſte-cy: Qu'il n'y a que trois humeurs,qui ſaillent les limites de nature:pour faire les maladies en nous:qui ſont la cholere,la melancholie,& le phlegme. Tellement que toutes les maladies,qui ſuruiennent es corps:procedẽt d'iceux. Vous arreſtãt ſur vn paſſage,de Gal au 4. de ſanitate tuenda: ou parlant de ceux qui ont affaire de ſaignee,ou de purgation: dit ainſi. S'il y a ſeulement abondance de ſucs vitieux:ſans que le ſang y abonde. Il faut vſer de purgation: qui ſera propre,pour euacuer l'excremẽt nuiſible. Or eſt il: qu'aucunesfois l'excrement bilieux fait nuiſance : aucunesfois le melancholic: aucunesfois le phlegme: moyennant, qu'il ſoit, ou ſalé,ou acide, Et puis donne la doctrine, pour les diſcerner. Mais conſiderez dequoy il parle pour lors,& vous cognoiſtrez voſtre faute. Ie vous demanderois volontiers,à ceſte heure ſecond Hipp. deſquels vous entendez: ou de ceux qui ſont proprement naturels,contenus en la maſſe du ſang bien tempere,

& sain: lesquels ont telle denominatiõ: pource qu'ils s'approchẽt de la nature, & qualité d'iceux: & y peuuent estre transmues, par mauuaise disposition du corps. Ou bien de ceux, que i'ay nommez excremens, & nõ naturels. Desquels nature, se descharge tous les iours: quand elle gouuerne le corps: par ses loix: & qu'elle en est maistresse: & les reiette, comme inutiles. Si vous entendez ceux, qui sont en la masse du sang sain, & temperé. Ie vous ay desia monstré: qu'il peut saillir les limites, de nature: quãd il saugmente trop en sa substance: & fait vne disposition en nous contre nature: que nous appellons plethore: qui est cause de grandes maladies. Comme nos liures sont tous plains. Ou quand il peche en qualité: quand il est trop chaud, ou trop froid. Ou bien, quand il sort de son lieu naturel: & s'en va en vn autre. Car lors ne peut gueres arrester: qu'il ne se pourrisse: & engendre maladies fort pernicieuses, tant au lieu, où il se sera arresté: qu'a tout le corps. La fieure ephemere, ne viẽt elle pas d'vn sang louable: mais vn peu eschauffé? La fieure continue appellee syuochos, de pareil sang, sans putrefaction aucune? Le phlegmoné vray: ne procede il pas d'vn sang louable: gardant sa nature: comme dit Gal. au 2. ad Glaucon: iusques a ce, que estãt hors de son lieu: commẽce a se pourrir. Sont ce pas la des maladies? La lassitude, en laquelle on sent tension des membres: ne prouient elle pas, de la plenitude, tant des vaisseaux, que des parties solides: que nous auons appellé plethore? Comme celle, qui est vitieuse, de l'acrimonie des mauuaises humeurs? Ie m'estõne: q̃ n'auez vn peu mieux regardé le dire d'Hipp, au liure de la nature humaine: que vous auez allegué contre moy: ou il dit. Le corps humain a en soy sang, phlegme, & les deux choleres tant iaune: que noire, desquels il est composé: & en est malade, & en est sain. Il est sain, principalement quant ils ont entre eux leur quantité, & force mediocrement temperees: & fort meslez ensemble. Au contraire: il est malade: quand l'vn deux est plus grand, ou moindre, q̃ lequalité ne le requiert, soit qu'il soit separé au corps: soit qu'il soit meslé auec les autres. Voila cõment les humeurs naturelles, desquelles la masse du sang est composee, peut estre cause de santé: & cause aussi de maladies. Et par ce moyen: y en aura quatre: & non trois: comme vous dites. Ainsi vostre faute est toute cogneue: & est claire comme le soleil de midy. Si vous entendez des excremens: que nous auons appelles humeurs non naturelles. Encores y en aura plus de trois. Car vous obmettez les humeurs sereuses, & les aqueuses. Lesquelles sont inutiles a nature, sinon pour quelque petite aide, qu'ils font: mais si est-ce, que le sang en doit estre purgé, s'il veut demeurer en sa temperature, & constitution naturelle. Et nature a ceste prouidence, de le purger tousiours: & separer, ce qui est en luy vicieux: si par la coction, ne peut estre alteré: & receuoir

bonté: en l'enuoyant des parties principales: maintenant en l'estomach, & aux boyaux: maintenant par tout le corps: & aucunesfois iusques au cuir, par la perspiration insensible: ou par les sueurs. Et quand elle ne le peut faire: lors il faut, que le medecin luy aide, par son art: autrement le corps tombe en grosses maladies. Encores ne sont toutes les causes, des maladies. Car il en y a d'externes: comme est l'air: lequel mue le corps, & les humeurs, voire les esprits, en sa nature. Duquel parle Hipp. en ce mesme liure. Et a qui Hipp refere quasi, la cause, de toutes nos maladies: comme on peut veoir au liure de flatibus. Virgile au premier des Georgiques a dit: qu'il mue mesmes les meurs des animaux. Car quand il est serain: elles sont plus ioyeuses: quand il est obscur: elles sont plus melancholiques & tristres. Les causes qui peuuent faire solution de continuité, & d'autres que ie laisse a cause de briefueté. Ie ne me puis contenter d'vne faute, si lourde venue d'vn docteur. Qui par vne gloire, ou presomption de soy, appelle les autres lourdaux: que ie ne soye esmeu, ou de pitié: ayant com passion de celuy, qui deuoit reluire en toute doctrine: qui a des escholiers si sçauans, faire de telles fautes, en la profession, en laquelle il a acquis le grand degré d'honneur. Où d'admiration. M'estonnant, comme c'este cholere, & ire, contre moy, luy a tant esblouy la raison: qu'elle la du tout rẽdu hebeté, ou furieux: & la precipité en tenebres d'erreur plꝰ palpables de celles d'egipte. Si vn ieune estudiant en medecine auoit fait telle faute: on luy pourroit pardonner: mais a vn docteur, de la bouche duquel ne deussent saillir qu'oracles: qui luy pourroit pardonner? Ie suis marry, & ne le puis celer: que auant que escripre contre moy n'aues fait comme Carneades: lequel auant que escripre contre zenole stoicien se purga amplemẽt d'hellebore le cerueau: de peur que quelque humeur corrompue mõtant au lieu de la raison ne luy troublast son esprit & ne l'empeschast de biẽ escripre, ce qu'il auoit proposé. Aussi (mõsieur le docteur) si vous eussies pris quelq̃ demie liure de bõ hellebore, à fin de voꝰ purger de tãt de cholere, & tant d'humeurs corrompues que auez en vostre cerueau, auant que escripre contre moy: ie croy, que ne fussiez tombé en si grãdes ignorances comme vous pouuez cognoistre. Mais c'est assez pour ceste heure. Considerõs maintenãt, qu'elles humeurs purge lantimoine: & par qu'elles voyes. Et si sont celles, que nature a accoustumé d'vser, pour se des charger de ses superfluites: ou nõ. Ie voꝰ ay dit, cy deuãt, q̃ par expeŕiẽce, i'ay cogneu: qu'il purgeoit principalement la cholere: puis apres le phlegme, & la melancholie: aucunesfois par le vomir seul: aucunesfois par la seule deiection basse. Aucunesfois par l'vne, & par l'autre. Ainsi comme la disposition du corps, & la qualité des humeurs, qui abondent en luy, le requierent. Maintenant quand vous dites, que les voyes ne sont pas or

donnees par nature, a purger telles superfluitez. Vous n'entendes parler des boyaux. Car sont les vrayes cloacques, & achenaux: par lesquels, natũre à accoustumé se descharger, de ses grosses superfluitez. Si vous entendez de l'estomach: & qu'il ne soit lieu idoine, ou voye: par laquelle, nature, ne se puisse descharger: vous errez grandement. Car Hipp. au liure de la nature humaine, voulant monstrer la diuersité des humeurs des hommes: le preuue par euidence. D'autant, dit-il, si vous baillez vn medicament purgatif de cholere: il en vomira grande quantité. Autant de phlegme, & de la melancholie: selon le medicamẽt, que vous baillez. Toutesfois ie ne veux dire: que toutes humeurs, se purgent par le vomir indifferemment. Mais comme dit auicenne, il en y a, qui consentent plus facilement au vomir, que les autres. La cholere y consent plus facilemẽt: la melancholie n'y obeit tant: car elle est terrestre, & pesante: & de sa nature tire contre bas. Le phlegme est entre les deux: c'est à dire, qu'il se peut vomir facilemẽt: & purger aussi par le bas. I'ay allegué en mon liure d'autres raisons, prises de Gal. Que si les eussiez bien discutees: peut estre, que vous vous fussiez contenté, mais vn aigle, ne s'arreste pas aux mousches. Aussi ne vous estes vous pas beaucoup arresté a mes raisons. Lesquelles toutesfois, cõuiennent mieux a la doctrine d'Hipp. & de Gal. que les vostre: qui leur sont du tout contraires. Et neantmoins, vous criez: & tonnes cõtre moy, & cõtre ce poure antimoine: cõme si c'estoit la peste introduite en la frãce. Regardez vn peu a vous: ne vous eschauffés tãt: q̃ vostre cholere ne mõte de plus en plus au cerueau: & qu'elle vous engẽdre vne phrenesie. Ie vous dy: que le medecin prudent, qui aura bien examiné la maladie de son malade: l'humeur qui cause la maladie: le lieu d'iceluy, la nature, & habitude du patient auec sa force, & autres considerations: ne s'estõnera de voir sortir quantité d'humeurs phlegmatiques, crasses, & visqueuses, auecques la cholere iaune, ou noire. Et ne dira auoir donné de la poison: Voyant l'euenement bon, & prospere: cõme l'on voit ordinairemẽt, non seulement moy: mais infinites d'autres, qui en ont vsé, en maladies de peste, & en maladies chroniques. Car l'antimoine, a c'est efficace, d'arracher des vaiss. aux profond, les humeurs corrõpues, messez auec le sang: & le rendre pur: comme l'euenement le monstre en vne infinité de personnes. Et si par leuenement on doit iuger de la bõté, où de la malice d'vn medicamẽt: comme nous certifie Hi. Ie puis iuger de leffect de lantimoine. Et vous diray d'auantage: qu'il guerit plustost: que les confections, & medecines: desquelles nous vsons ordinairement. Car le catholicum, le diaphœnicum, elect. depsilio, cõfect. hamech, la reubarbe, l'agaric, a grand peine passent ils la cauité du foye, pour la petite quantité: que l'on en baille: mais purgent seulement, ce qui est entre l'estomach, & le foye, sans pas-

ser outre:tant,a cause de la mauuaise trituratiõ des ingrediens:que de leur mauuaise fermetation : & ce que ie crains:par leur vieillesse, où falsification. Parquoy ne meritent d'estre appelles medicamens eradicatifs: mais simplement solutifs, & minoratifs. I'en vse comme vous,en maladies chroniques:mais ie ne cogneus iamais grande aleuiation. En fieures pestilentielles. Ie n'en ay trouué aucune : comme vous-mesmes en pouuez tesmoigner. Mais de lãtimoine,i'ẽ puis tesmoigner,pour l'auoir veu deuant mes yeux :& ce que ie dy n'est pour faire valoir la bouticque: Ie ne suis point marchant:mais i'en ay baillé a poures malades,pour l'hõneur de Dieu:qui n'auoyent la puissance d'aller chez les apotichaires:qui s'en sont bien trouuez. On m'a rapporté, despuis quelque temps en ça: qu'vne dame pres Poictiers, esmeue de charité, apres auoir leu le liure d'vn chirurgien de Poictiers: qui en parle amplement: en acheta bonne quantité:& le distribua à poures personnes,frappés de peste,pour l'honneur de Dieu:& en sauua plus de mille.Ien ay baillé a des gẽtils-hommes: qui en ont aidé a leurs poures subiects:qui m'en ont fort remercié: & qui en ont sauué beaucoup:qui eust esté grand dommage, de leur mort. Ie supply le magistrat de Paris:qu'il en baille au chirurgien de l'ospital: & qu'il l'essaye en temps,& heure,a ceux,qui seront surpris d'vne telle maladie,s'il y trouue faute,que ie soye puny. Ie m'estonne, comment vous enuiez vn tel don de Dieu,baillé aux hõmes:pour l'enseuelir, & empescher de monstrer sa faculte,& vertu:contre vne telle maladie:& n'en laisser iouir les poures malades. Pensez vous que ie ne sache bien, de qu'els remedes vous vses a Paris,contre tel venin? Pour vn, qui en eschappe:il en meurt mille.Et leurs eussiez vous fait mãger,vne liure de licorne:& autant de ambre gris,& de perles. Ce ne sont drogues,qui arrachent la poison,qui est dedans le sang, & les arteres: mais c'est lantimoine, qui sans seignee,& autre chose,l'arrache. Il est vray,qu'apres l'operation,on leur baille choses restauratiues,& cõfortatiues du cœur:que ie ne blasme:mais deuant toutes choses,il faut comme dit Gal.où tirer hors le venin: qui est le plus seur:où lalterer. Et celuy qui fait l'vn,& l'autre: est parfait medicament:comme est lantimoine.Car il chasse hors:& par sa desiccation, empesche,que s'il en y a de reste,ne contamine le sang.Ie laisse que la conserue de roses,est vn medicament,fort recommandé,en telles maladies:tant pour sa bonne odeur, que pour sa stipticité, & desiccation agreable a nature. Vous en direz ce que voudrez. Mais ce que i'ay veu al'oeil:& que i'ay experimenté:ne me peut estre tolly. Et l'ay esprouué par tant d'experiences:& confirme par bonnes raisons:qu'il m'est aduis, que c'est estre du tout aueugle:qui le remetroit en doubte. Et estre phrenetiques: de ne le croire:& y contrarier. Et a ce,que m'amenez le peinctre de la royné

Ie vous en allegueray vn millier, contre cestuy la : qui s'en sont trouuez gueris: & ont esté allegres apres, plus qu'auparauant. Qui me fait iuger: que c'est vn vray mensonge, de ce que dites en vostre liure: qu'il laisse vne grãde deffaillãce, & lassitude de corps. Ce que ie n'ay encores aperceu. Et quand il seroit ainsi: pour cela, ne le deuez iuger estre poison. Car bien souuent i'ay veu syncopiser des hommes, en rendant vn clystere. I'en ay veu d'auantage, tomber en epilepsie. Iaçoit que de leur nature, n'y fussent subiects. Est-ce à dire, que le clystere fust empoisonné? Pour la signee, combien y en a il, qui syncopisent des la premiere goutte de sang, qui sort. Est-ce à dire, que telles aides, soyent poisons? Gal. deffend il pas, en l'ouuerture d'vne apostume, de n'euacuer toute l'ordure, qui y est cõtenue: de peur, de inauition trop soubdaine des esprits, Aussi fait Hip. es hydropiques: comme il escript, au sixiesme liure des aphorismes. Et si quelqu'vn par vne grande euacuation, se sent foible, est-ce a dire, que le medicament, qui a fait ceste euacuatiõ: est poison? Ce sont brides a veaux Il faut laisser dire cela, a triacleurs, & charlatans, comme vous dites, où a hommes qui n'ont point de nez, ne de cerueau. Vous auez Gal. qui tout expressement dit, au *9.* de sa methode: que tous remedes euacuatifs, blessent la vertu. *S'il blessent la vertu*, n'en deuons nous point vser? Que fera donc le medecin: & dequoy seruira-il: de recoudre les chausses du malade? S'il y a quantité d'humeurs au corps du malade: n'en deschargerons nous pas nature, où par seignee, où par medecine laxatiue. Et toutesfois l'vne, & l'autre aide, luy engendre froiblesse. N'en faudroit il donc pas vser: & laisserons ainsi nature du tout accablee, soubs tel fardeau: sans luy ayder aucunement? Qu'el est l'office du medecin, ie vous prie: sinon prester la main a nature: pour la descharger: quand elle ne peut de soymesme, paruenir a son intention: ouy, ouy. Et ne deuons tant regarder la foiblesse, qui vient de l'euacuation, comme au profit qui en vient au malade: pour s'estre deschargé. Et tant plus telle euacuation est grande, moyennant que ce soit de l'humeur, qui doit estre euacué: & mieux se porte apres. Et ne s'esbahira le medecin pour telle quantité d'humeurs, entendant: que lantimoine les cerche, iusques au profond des vaisseaux. Et ne dira (comme Erasistratus) que le medicament les a conuertis en sa nature: mais considerant l'oeuure de la medecine, qui par afoiblir son malade, le veut fortifier: pour le rafreschir, le veut eschauffer: pour luy oster la poison, qu'il a au corps: luy en veut bailler vne autre: pour luy restaurer *la vie* luy en oster vne partie. Ie croy bien que vous en pourrez esmerueiller: n'ayant encores grandement vsé de medecine, mais celuy qui a accoustumé: Et qui aura entendu, qu'a forte maladie, il faut forts remedes: qui sont

(comme dit Gal.) où grande,& abondante ſeignee :où forte medecine, purgatiue:il ne s'eſtonnera de cecy.Conſiderez pourquoy les antiẽs bailloyent l'helebore a leurs malades: qu'elles euacuations il faiſoit: qu'elles foibleſſes il engendroit? Et vous ne vous eſtonnerez de l'operation de l'ãtimoine:ſi vous eſtez bien entendu,& bien raiſonnant:(comme vous dites.) Et ne le mettrez au rang des poiſons:mais des madicimens fors:qui de ſoy,ſont ennemis de noſtre nature:mais non pas deleteres,& mortels. Dioſcoride en ſon 6.liure,nous conſeille:que les maladies, qui ſont perilleuſes:& qui cauſent en brief la mort: doiuent eſtre oppugnees par violens medicamens:& grandes aides. Auſsi on dit en commun adage: qu'vn peril,ne ſ'euade,que par vn autre peril.C'eſt à dire que ſi vn homme a vne maladie,qui de ſoy eſt mortelle,ſans aide: qu'a telle, on doit vſer de medicamens rigoureux:& qui cerchent la maladie, iuſques au profond. Quant a ce que ne prouuez:que l'on le baille,tant au commencement de la maladie:qu'apres la coction. Ie ſçay bien, que beaucoup en abuſent: comme d'autres choſes. Mais ne me penſez ſi ignorant de l'eſtat: que ie ne ſache le temps:où il le faut bailler. Es maladies aigues,&principalemẽt peſtilentielles: Ie le baille,le pluſtoſt:qu'il m'eſt poſsible: par le conſeil d'Hipp.qui nous le commande ainſi: moyennant que l'humeur ne ſe ſoit attaché,en quelque partie du corps.Car il eſt dangereux,d'attendre trop en telles maladies:comme il dit en ſes aphoriſmes. En maladies chroniques, i'attẽds la coction:& ne le baille ſans preparatiõ du corps:telle,que requiert l'humeur,qui doit eſtre euacué. Ainſi,ne penſez, que ie vueille corrompre l'ordre de medecine. Encores moins celuy de nature. Et que ie le baille:que ie ne voye quantité d'humeurs vicieuſes: qui corrompent la maſſe du ſang:& deſquelles nature ne ſe peut deſcharger: ne les alterer en bonté. Encores ne le baille ſeul:mais auec la conſerue de roſes,ou chair de prunes douces,aigres,cuites auec le ſucre. Voila,quand a ſon operatiõ & preparation:& qu'elles humeurs il purge:& par qu'elles voyes. A fin que ne criez plus contre moy. Reſte pour la cinquieſme ſection:de dire: qu'elle eſt ceſte vertu occulte,ou forme ſpecifique: par laquelle le medicament purgatif, tire les humeurs du corps

Section 5.

C'eſt vne choſe notoire,& receüe de tout temps: que ce monde inferieur,eſt gouuerné par le ſuperieur. C'eſt a dire:que tout,ce qui eſt ſoubs le globe de la lune,iuſques au centre de la terre:eſt regi, & gouuerné,& prend ſon eſtre, de la vertu du ciel. Tellement, que tout ce qui eſt

engendré en ce monde inferieur : & toute sa vertu generatiue, despend de luy. Ce que n'ont oublié les antiens poetes. qui ont appellé le ciel pere, & la terre la grand mere. D'autant, que toute la vertu generatiue, & nutritiue, prouient du ciel. Ce que declaire Aristote au 2. de la generatiõ & corruption, quand il a referé toute la generation, & corruption, qui se fait en la terre, au mouuement du ciel. Et principalement, au mouuement du zodiaque. Lequel fait son tour obliquement par le ciel. Car, dit-il, nous voyons, quand le soleil se retire de nous: la generation cesse en beaucoup. Les arbres, les herbes ne vegetent point. Les oyseaux, & autres animaux, ne se preparent a engendrer. La terre ne produit, que bien peu. Au contraire: quand il s'approche de nous: la terre commence a produire. Les arbres a reuerdir: les herbes a croistre. Les oyseaux, & bestes, se mettent a engendrer. Le sang de l'homme, qui est son vray humeur, commence a saugmenter: & luy donner force. Qui sont tous signes, que telle vertu generatiue, despend du ciel Ce qui est confirmé par Gal. au commencemẽt du 3. liure des iours critiques. Disant, que nous iouissons, & subsistons, de la puissance des astres superieurs : mais principalement de celle du soleil: lequel est celuy, qui orne, & gouuerne en perfection, ce monde inferieur. Et tout ainsi que le cœur est le commencement, & la fontaine de la vie du corps: Aussi le soleil, est lautheur, & la vie de tout, ce qui est viuant en ce monde. Qui est la raison: que les antiens l'ont appellé, le cœur du ciel. Cõme estant celuy: qui donne force es astres celestes, & es choses qui sont depuis le ciel, iusques en ce monde Aussi est autheur seul du printemps, de l'esté, de l'autonne, & de l'hyuer. Et n'y a aucun astre, qui puisse engendrer si apertement des bestes, de matiere terrestre: que luy. Qui puisse meurir les bleds: & inciter les bestes a faire generation. Et au 2. liure dit: que tout ce qui est excellent, & admirable en ce monde : est produit des natures celestes. Platon dit, que toute maniere d'animaux, de vegetaux, de mineraux, & tout ce qui est contenu en ce monde inferieur, a vne peculiere nature en soy : qui luy est propre: par laquelle, elle gouuerne, & entretient: ce qu'elle a engẽdré. Et derechef, ceste propre nature, est gouuernee par vne propre loy stable, & immuable: par laquelle, elle parfait, toutes ses actions. Estant toutesfois subiecté, & obeissant, a la nature vniuerselle: qui est celle: qui prouient du ciel. Et Aristote en beaucoup de lieux, refere la generation de la forme essentielle: qui est la principale cause des actions de tout le corps naturel, a la vertu du ciel: & des estoilles. Et Platon en autre lieu, dit: que nature a donné certaines proprietez a toutes choses: par lesquelles, elles œuurent: ce qui leur est propre: a raison de la nature de leur forme, & mouuement naturel. Car nulle chose ne peut operer: sinon ce que leur propre forme excite, & conduit. Cicero

a la cinquiesme tusculane, suyuant le dire de Platon, dit, que tout ce qui est engendré de nature: a quel que mouuement interieur: par lequel, il fait ses operations parfaites. Mais on me pourroit demander, comment c'este vertu celeste, se peut communiquer en ces choses terrestres & basses: veu qu'il est si essongné de nous, tant de sa nature, que distance de lieu: Il est facile a respondre. Que tout ainsi, que nostre ame communique sa vertu au corps, ainsi les astres superieurs, se communiquent a ces corps inferieurs. Gal. en beaucoup de lieux, appelle nostre esprit le premier instrument de lame. C'est à dire, qu'il est moyen entre lame, & nostre corps. Et que c'est luy, qui nous communique: & fait sentir la vertu qu'il a pris de l'ame: par laquelle: nous viuons: & faisons toutes nos actions. Aussi il y a vn esprit general, qui cóprend en soy toute la vertu du ciel: c'est à dire, des astres, & corps celestes: & la communique és corps inferieurs: selon qu'il trouue, la matiere disposee pour la receuoir. Et ceste vertu celeste, imprimee en ceste matiere: est appellee des philosophes, forme essentielle, où forme specifique. Laquelle, d'autant qu'elle n'apparoit au sens externe: & qu'elle nous est cachee: on l'appelle vertu cachee. Car regardant vn grain de bled: qui pourroit iuger par le sens externe, (sinon apres en auoir veu l'experience): qu'il eust en luy, vne telle vertu: que d'engendrer des racines, vne tige, des fueilles, vn espic, & du grain. Lesquelles choses, il contient en soy, en puissance. Qui verroit la semence de l'homme, comment pourroit par sens externe iuger: qu'au dedans, toutes les parties de l'homme seroyent contenues en puissance: & le plus souuent, les meurs, & maladies des parents. Où que c'est esprit diuin, fust enclos en ce corps plain d'escume: Ayant puissance celeste: Où comme dit Aristote, retenant la nature de l'element des astres. Et toutesfois, apres que l'homme est formé: & qu'il est né: nous n'en faisons difficulté aucune. Galien en la fin du liure, qu'il a fait, de la formation de l'enfant: s'accorde a c'est esprit vniuersel: mais non asseurement, & semble a voir qu'il en doubte. Toutesfois c'est la vraye opinion des Platoniques, & de Hippocratez en son liure de flatibus. Quand il dit: que tout ce qui est entre le ciel, & la terre: est plain d'esprit. Lequel est cause de l'hyuer, & de l'esté. Car en l'hyuer il est froid, & condense. Et en esté, il est doux, & tranquille. D'auantage le cours du soleil, & de la lune, & de tous les astres, procede par c'est esprit. C'est à dire, que c'est esprit, nous fait sentir cy bas, la force, & la vertu, tant du soleil: que des autres astres: d'autant qu'il est susceptible, de toutes telles vertus. Ce qu'a touché apertement Virgile, au 6. de son enideue: quand il parle de c'est esprit, qui nourrit, & entretiét le ciel, les astres, & la terre: qui se mes-

le par tout,ce qui est produit en ce mõde:Puis, dit:que les semences participent de c'est esprit diuin:& qui sont pleines d'vne vigueur ignee :qui procede du ciel.Il semble avoir, que aristote attribue l'essence de nostre ame,à cest esprit diuin:Or cela presuppose. Cõsiderós a c'este heure:qui est c'este vertu cachee:par laquelle nos medicamẽs tirent les humeurs vicieuses du corps:& en purgent le sang.Prenons nostre cõmencement des propres paroles d'Hip.au liure de la nature humaine.Le medicamẽt,dit-il,quand il sera entré au corps:premierement,& deuant toutes choses,attirera:ce qui s'accorde a sa nature:& ce,qui luy est semblable.Puis en tirera d'autres:& en purgera le corps. Tout ainsi,que les semences, & les arbres,quand elles sont en terre:attirent premieremẽt d'elle:ce qui cõuient a leur nature,soit acide,soit doux,soit amer,soit salé,où autre suc estrãge. Parquoy elles attirent premieremẽt:ce qui leur est conioint,par vne similitude naturelle:& puis les autres.En telle maniere se gouuernent les medicamens,en nostre corps,&c.Puis donc que c'este action se fait,par vne similitude de substãce,où proprieté,où familiarité. Il faut sçauoir,qu'elle est c'este similitude.I'enten par ceste simiitude de substance(comme i'ay desia dit) vne forme specifique & substance spirituelle cachée dedans le corps. *Laquelle naturellement s'accouple:& sincline a celle d'vn autre corps:qui a pareil principe,qui consent a elle:& s'approche de sa nature.* Laquelle elle attire a soy:Iaçoit qu'elle en soit esloĝnee,mais ne cesse d'alterer le corps,qui sont entre deux : Iusques a ce, qu'elle soit venue, iusques au lieu:où est celle, qui luy est familiere. Laquelle elle attire a soy, si elle est la plus forte : & telle attraction est imperceptible : mais le mouuement de la chose attiree, nous est notoire.Et telle attraction, neprocede de la temperature du medicament, qui attire. Car autrement, il n'en n'y auroit pour purger le phlegme, d'autant,qu'il est froid. Et tout medicament purgatif,est chaud.Ce qu'à bien noté Mesué, disant: que le medicament ne purge point a cause de sa temperature:ne cõme contraire agent.Il reste,que ce soit,c'este similitude, où familiarité de substance: par laquelle le medicament attire, l'vne, où l'autre humeur. Car il y a si grande amitie,& si grand consentemét des choses,qui ont entre elles telle similitude,où telle accordance de substance: que quelque part qu'elles soyent:elles se veulent tousiours approcher,les vnes des autres. Et quand elles sont ioinctes ensemble : elles adherent si fort l'vne a l'autre : qu'à grand peine, se peuuent separer. Ainsi les medicamens, quand ils sont entrez au corps:cerchent à se ioindre aux humeurs, qui s'accordent a leur substance :& les attirent a soy. A quoy volontiers lesdictes humeurs obeissent de leur nature,& si rengent. Puis estans tous assemblez ensemble : greuent nature , tant pour leur quantité, que pour

leur qualité. D'autant que les vnes, & les autres, luy sont contraires, & ennemies. Lors elle les iette hors, où par le vomir, où par la deiection basse. Et si le medicament est d'vne faculté valide: les attirera du profond des grands vaisseaux: qui sont entre les aignes, & les aisselles. Et s'il est debile: ne penetrera, que iusques soubs le foye: où peu au dessus. Où il faut noter que telle substance, n'est pas ceste nature visible, de laquelle est composé le medicament: & pour laquelle nous disons vne chose estre d'vne substãce crasse, & terrestre, ou legere, & subtile. Ou bien, se ressembler l'vne a l'autre: comme le fer ressemble au fer, largent a largent, l'or a l'or, le bois au bois. Car ainsi le fer, attireroit le fer, la chair attireroit la chair: vne racine d'arbre en attireroit vne autre. Autrement l'agaric, & la colochinte, qui sont d'vne substance subtile: n'attireroyẽt pas le phlegme, gros, & espes. Ne la rheubarbe, qui est de substance crasse, n'attireroit pas la cholere: qui est subtile. Mais il y a vne autre substance, plus excellente, & plus parfaicte, qui procede du ciel: qui est proprement appellee proprieté de toute la substance, où comme disent les grecs, dynamis, c'est à dire, puissance, où vertu, où bien forme specifique, où spirituelle: qui est la principale substance de la chose composee. Et qui est la premiere, & principale cause, de toutes les actions admirables du corps naturel. Laquelle puissance, d'autant qu'elle n'est cogneue, ne par sa couleur, ne par sa saueur, ne par son odeur, ne par aucune qualité, qui peut estre iugee par le sens externe: mais seulement par son action, & experience. Beaucoup l'ont appellé vertu occulte, où proprieté cachee. Ce que n'a oublié Mesué au commencement de son liure, quand il dit: que le medicament attire, ceste faculté du ciel. Car toute chose est douee de deux puissances: l'vne qui est elemẽtaire: par laquelle elle eschauffe, ou refroidit, humecte, ou desseiche: & ne purge point. L'autre est celeste: laquelle est commune, où propre a soy. qui dirige la temperature: & par laquelle le medicament est purgatif: faisant telle, où telle euacuation. Et ceste puissance procede d'vne vertu celeste. D'autant qu'en peu de substance, elle fait de grandes actions. Ce qui n'est permis a celles, qui besongnent, par vne puissance materielle: ou elementaire. Laquelle demande grandeur, & quantité suffisante: pour faire son action. Comme dit Gal. au 3. liure des simples. Il faut, dit-il, que toute chose, qui doit faire quelque action: ait, suffisante magnitude: & fust-il de grande action. Autrement il ne fera rien: veu que le feu mesme: qui est de grãde actiõ: s'il n'est assez grãd, tant s'en faut, qu'il brusle: qu'il n'eschauffera pas. Or ceux-cy, en petite quãtité, font de grãdes operatiõs, & admirables. Cõme nous voyons a l'ãtimoine, qui pour trois ou quatre grains, fait vne si grande euacuation. Vne drachme, ou deux de rheubarbe: amene si grande quantité d'humeurs choleriques, & pituiteuses. La grene de

thimelea, que nous appellons cōmunement, mezereon, pour petite quātité, amener si grande quantité d'humeurs aqueuses. Les autres appliquez par le dehors, monstrent vne vertu admirable. Comme la peone pendue au col, empesche le paroxisme de l'epilepsie. Le iaspe verd, mis cōtre l'orifice de l'estomach, le reconforte. L'emeraude portee contre la chair, empesche, que l'air pestilētieux, ne face nuisance, a celuy, qui la porte. L'aymant attaché au bras d'vne femme grosse, l'empesche d'auorter. L'ongle de la beste, dite alce, qui vient des regions septētrionales, estsouuerain remede, & approuué par doctes medecins, contre l'epilepsie. Tellement qu'elle fait incontinent cesser le paroxisme, mis en la main de l'epileptic. Gal. au 9. des simples, parle d'vne pierre, laquelle estant apposee sur vne playe, qui rend abondance de sang: l'arreste incontinēt: I'ay vn mien parent: qui a vne pierre en sa maison: laquelle mise sur le corps, d'vn qui seigne du nez: s'enfonce de dans le corps: & mue sa couleur naturelle, en paleur: & arreste incontinent le sang, La pierre dicte aetites, mise sur la cuisse d'vne femme, qui est en trauail d'enfant: la fait accoucher plustost. Le vray dictame oste les flesches des cerfs, & biches, & dains sauuages: qu'ils ont en leurs corps. Alexandre trallianus raconte de deux pierres, qui sont trouuees au ventre des petites hirondelles: qui incontinent font cesser l'epilepsie: appliquees sur le corps du malade: Qui est celuy qui diroit telles actions prouenir de qualitez elementaires? & qui n'admire vne vertu celeste, imprimee en tels corps: par les rayons des corps celestes: meslez auec c'est esprit vniuersel? Qui concurrēt tous en ceste terre: comme en vn centre: & la vnis, donnent es corps, qu'ils rencontrent, disposes a receuoir telles formes specifiques: des vertus merueilleuses, & incogneues es hommes: sinon lors, qu'ils voyent leurs actions? Lesquelles considerant herophil', les appelloit les mains des dieux. Gal. en son 4. liure des simples, admire, & est estonné, de voir la cendre des chancres fluuiatiles, auec gentiene, & encens: guerir ceux: que le chien enragé a mors. Et qu'il n'en a veu aucun mourir, de ceux: que le vieil Aescrion auoit pensé. Et pour monstrer, que telle vertu despendoit du ciel: ne brusloit ses chancres: sinon, quand le soleil estoit au signe du lyon, apres que l'estoille: dite canicula, estoit apparue le matin. Encores attendoit il, le 18 iour de la lune. L'herbe, appellee alyson, qui a vertu contre la rage. D'où à elle prise telle puissance: sinon du ciel? Si donc nous voyons, si manifestes signes es plantes, & pierres, & autres drogues, de ceste vertu celeste. Pensez vous, que Dieu n'en ait enuoyé es metaux, & pierres metaliques: & qu'il les ait priué de telle puissance? non non. Et ya encores des vertus cachees, en telles pierres qui ne sont venues en lumiere: & qui nous sont incogneues. Parquoy, ne faut appeller telles vertus cachees, chymeres: & en se mocquant, dire, qu'ō

la fait descendre du plus haut du ciel:& qu'on l'entasse parmy la messinge des 4. elemens. Quand Aristote a dit, que dedans la semence de l'hõme, il y auoit vn esprit celeste, proportiõné à l'element des astres: A il estendu ses fimbries, iusques au bout du monde? Quãd Gal. a esté cõtraint de dire: que le fabricateur du corps humain, ne pouuoit estre autre: que Dieu? estoit il au bout de son rolle ?& ne sçauoit plus que dire? Quãd virgile a dit, qu'es semences: il y a vne influence celeste: voire vn esprit, qui venoit du ciel: ayant vne vigueur du feu celeste: n'estoit il pas lors au bout de son role? Vous ressemblez les finets respondans, où bien aduocats fardes: où comme on dit, fins frettés. Quand on leur propose vne loy, que ils ne peuuent dissoudre a leur gré: au lieu d'en donner la vraye intelligence: où d'acquiescer a la verité: commencent a rire: où a se mocquer: & tourner le tout en raillerie. Ie vous prie: considerons vn petitit vostre raison: & nous verrons: qu'el bon medecin vous estes: & comment vous saues bien les argumens de vos parties. Ie vous ay dit en mon liure, que i'entendois par ceste similitude de toute la substance, vne vertu, auec action à eux propre: resultant par la permixtion premiere & forme de leur substance par la quelle, ils font telle action. Et ie vous dy d'auantage, que telle similitude de toute leur substãce: n'est autre chose, qu'vne vertu, où forme specifique, imprimee en ces corps naturels, prouenant du ciel, par les rayons des astres, meslés auec c'est esprit vniuersel: qui les conioint auec les vertus celestes: & les en fait participans. Car tout ainsi, qu'en nostre corps, nous auons vn esprit: que nous appellons, naturel, où né auecques nous: que Hipp. appelle aucunesfois, chaleur naturelle: qui est meslé auec la semence: & qui conforme l'hõme: & le nourrit, tant qu'il est dedãs la matrice de la femme. Puis estant dehors, le conduit, & entretiẽt iusques a la mort. Lequel penetrant par toutes les parties du corps, leur dõne vigueur, & vertu specifique d'attirer, ce qui leur est propre, pour l'entretenemẽt du corps: & de faire leur actiõ propre, selõ leur substãce. Comme entrãt dedãs le foye, luy dõne ceste vertu de muer en sang naturel, ce que l'estomach, & les veines qui sont entre deux ont preparé, par leur coctiõ. Aux veines, vertu de transmuer ce sang, & le elaborer, pour estre idoine a nourrir les parties du corps. Puis a chascun mẽbre, de l'alterer: & le muer en sa sustãce. Puis estãt entré au cœur: luy dõne ceste puissance, d'ẽgẽdrer vn esprit vital, & chaleur vitale: aux arteres, de le contenir, & distribuer à tout le corps. Au cerueau, dõne faculté d'engẽdrer l'esprit animal: par lequel vne chascune partie à mouuemẽt, & sentimẽt, moyẽnãt les nerfs: qui sont cõducteurs d'vn tel esprit. Et n'y a mẽbre, si petit, qui ne sente, & ne participe de son actiõ. Aussi en ce mõde inferieur, il n'y a chose si cachee dedãs la terre: qui ne reçoiue l'impression, de cest esprit: tãt il est subtil, &

penetrãt,& qui ne luy dõne quelque actiõ grãde,selõ la dispositiõ de sa nature:voire iusques aux choses inanimes.Non pas qu'indifferemẽt entre en chascune matiere par mesme faculté:mais trouuãt la matiere selõ qu'elle sera ꝑpacee:luy imprime ceste puissance faculté de ager. Or espluchõs maintenãt vostre dire,cõtre cestui-cy.Mais ie voudrois (cõme dit Gal.)en quelque passage,de l'vtilité des parties du corps de l'homme:que l'on me prestast l'aureille:& qu'on fust attentif,cõme on estoit:quãd le prestre,faisoit les sacrifices eleusins:esquels,on deuoit escouter,tout ce qu'il disoit,& obseruer,tout ce qu'il faisoit. Escoutons donc le dire de Monsieur le docteur. Nous nommons,dit-il,vertu puissance, où faculté cachee:c'elle, de laquelle,nous ne pouuons rendre les raisons naturelles:telles que nous auons expliqué cy dessus. Ceste vertu etant merueilleusement loing les fimbries de son habillemẽt.Car despuis que les hommes,sont au bout de leur rollet:ils n'ont de plus asseuré recours,que deuers elle:& nous la peignent telle,que bon leur semble.Mesmes pour la mieux auctoriser: ils la font descendre du plus haut du ciel:& l'entassent parmy la meslinge des 4 elemens. Puis peu apres dict. Toutesfois si nous voulons considerer les choses de plus prez:& que nous-mesmes ne voulions esmoudre le glaiue: qui nous doit trencher la teste:il nous sera facile d'en parler vn peu plus clairement. Ce qui se fera : pourueu : que nous esleuions vn peu nos esprits,en contemplation des choses naturelles. Lesquelles, encor qu'elles soyent composees de mesme matiere : ne laissent toutesfois estre assembleez:soit a cause de la diuersité, & differente meslinge de leurs commencemens:soit a cause de la vertu,qui leur a esté particulierement donnee,des le premier iour : qu'elles furent faites au monde. Ainsi non seulement le premier homme, a eu la vertu d'engendrer. Non seulement la premiere plante, a eu le don de porter fruit, & greine: mais aussi, ils ont eu ceste faculté : que ce qui sortiroit deux, en pourroit faire autant. Voila comme les causes cachees,procedent de l'entendible parole de Dieu. Lequel a voulu des le commencement : que toutes choses produisent leur semblable. Non seulement en apparence exterieure : mais aussi en vertu interieure, & faculté naturelle. Ainsi les medicamens, ont la vertu, & proprieté de tirer les humeurs vitieuses de dedans le corps. Viuat, Viuat, Viuat. Qui est celuy tant soit d'esprit brutal: qui ignore : que Dieu n'ait baillé à toutes choses, des leur creation,les vertus & proprietez, qu'elles ont : & lesquelles apparoissent de iour en iour. Non qu'elles nous soyent notoires,& apparentes tousiours:mais par long vsage,on en a l'experience. Et tous les iours, s'en descouurent, qui ont esté incogneüe aux antiens. Et en y a encores beaucoup de cachees: qui ne sont venues en notice. Puis donc Monsieur le docteur

contemplatif, que toutes telles vertus, & proprietez viẽnent de Dieu, cõme la chose est veritable. Et comme dit Virgile au c thales milesius par fictiõ poetique: que tout est plain de Dieu, c'est a dire, de vertu diuine, & celeste. Lequel à ainsi illustre le ciel, par sa bonté & prouidence, de tãt de facultez: & la orné de tant de corps lumineux, qui ne sont inutiles, ne oyseus: mais plains de c'este vertu diuine. Pourquoy trouuez vous mauuais, que l'on die: que telles proprietez, viennent du ciel? & que c'est vne saluation, quãd on ne sçait plus que dire, & vne eschapatoire. Est ce esmouldre le cousteau, pour nous couper la teste, quand on parle apres Platon, Aristote Hipp. & Gal. & tant d'autres medecins: tant antiens, que de ce tẽps? Quant a ce que vous amenez du premier de genese: que Dieu a donné à toute ame viuante: faculté d'engendrer son semblable, non seulement en apparence exterieure: mais aussi en vertu interieure, & faculté naturelle: comme vous dites. Encores que vos paroles, ayent quelque repugnance, venes vous, a ce qu'auons dit. Car c'este apparence exterieure, donne la vraye forme, & figure de chascune chose comme l'homme, produit l'hõme: le cheual produit le cheual: l'herbe, l'herbe, &c. Quant a la vertu interieure, & faculté naturelle. Ie ne sçay que pouuez entendre: sinõ qu'ils ont organes, pour s'entretenir, & faculté nutritiue, & generatiue, pour mesme fin & pour la conseruation de l'espece. De ceste proprieté cachee: par laquelle les medicamens attirent les humeurs des vaisseaux du corps: Qui est autre chose: que d'engẽdrer son semblable: vous n'en dites riẽ. Si vous ne la voulez confondre auec ceste vertu. Cela admis: encores faut-il, retourner a c'este premiere cause, qui est Dieu, & le ciel, où bien auec Aristote, ce grand ciel mobile, qui luy sert d'instrument. Ainsi ne sera mal entẽdu, la parole de Dieu: quand il est dit, audit liure de genese: qu'il benist tout ce qu'il auoit fait: & leur donna ceste vertu: que toute chose par sa semence, engendreroit son semblable. Et par ceste benediction, nous entẽdons: qu'il les orna, & dota, de toutes leurs facultez, qu'ils ont: & auront a iamais. Or s'il est ainsi, combien s'estendra vostre proposition, & solution: touchant les medicamens purgatifs plus que la mienne. Quãd pour toute solution, vous dites: Dieu luy a donné telle vertu, des le commencement: qu'il crea le monde. Pourquoy est-ce que la rheubarbe purge plustost la cholere, que le phlegme: vous auez vostre responce toute preste: Dieu la ainsi cree: & luy a doneé ceste faculté, des le commencement. Pourquoy lagaric purge il le phlegme? Pource que Dieu là ainsi cree: & luy a donné ceste vertu: Si donc tout vient de Dieu (comme nous le confessons, & le croyons comme chrestiens) ne sera-ce point vne eschappatoire a tous argumens: ne sera-ce pas vn oignement ad totum plagas? Mais autrement nous parlons des choses naturelles comme philosophes,

& medecins:autrement comme chreſtiens.Comme chreſtiens nous referõs toutes choſes louables,& admirables,& toutes telles facultez,qui paſſent l'entendement humain,à Dieu ſeul:cõme fontaine,& ſource de tout bien. Mais comme philoſophes,& medecins,nous deſcendons plus bas: & conſiderons premierement,la ſubſtance & la matiere de laquelle nous voulons congnoiſtre l'action,puis nous venons a ſes operations & facultez:puis aux cauſes effectrices,qui ſont ſources de telle faculté,cõme auõs dit cy deſſus:ſuiuant le dire des antiẽs:qui ſont le premier mobile,& le zodiacque,auec les corps celeſtes. Vous me faites ſouuenir ,en liſant voſtre liure, d'vn paſſage de Gal. en ſon 11. liure de l'vtilité des parties : où palant des poils des yeux:amene l'opiniõ de Moyſe.Lequel pour toute reſolutiõ,diſoit:que tout ce que Dieu a voulu:il a fait:& tout a eſté fait ainſi : pource qu'il luy a pleu.De laquelle Gal,ne ſe cõtente.Iaçoit,qu'il aprouue Moyſe,comme homme recognoiſſant Dieu:& non pas comme eſtoit Epicurus.Mais ceſte reſponce ne luy ſatiſfaiſoit pas.D'autant,dit-il , qu'il y a des choſes impoſsibles a nature :& telles n'ont eſté attentees de Dieu: mais,il a touſiours eſleu le meilleur,des choſes: qui ſe pouuoyent faire. Si auſsi nous ne amenons pour toute raiſon:que la volonté de Dieu. Combien ſe pourra eſtendre ceſte ſolution,auec ſes fimbries?ya-il queſtion en l'art de medecine, qu'on ne ramene a ceſte-cy?Si on demande, pourquoy les yeux ſont en la teſte:pourquoy le cerueau eſt couuert d'vn os couſu par ſutures? Pourquoy eſt le cœur au milieu de la poictrine ?pourquoy eſt-il en perpetuel mouuement?vous auez voſtre reſponce toute preſte. Dieu la ainſi voulu.Dieu la ainſi cree,quand il crea l'homme. Pourquoy eſt ce,que la plus part des herbes chaudes,& ſeiches, ayans bonne odeur, confortent le cœur,& reſiſtent au venin?Pource que Deiu la ainſi voulu, D'auantage faites vous pas deſcendre de deſſus les cieux,ceſte vertu : qui deſpend du vouloir de Dieu?La ſçauroit on faire deſcẽdre de plus haut? Et toutesfois vous ne trouuez bon:que i'aye dit,que telles vertus,&facultez,viennent de l'influence des corps celeſtes,par leurs rayons:appliqué en ſes corps inferieurs,par l'eſprit general,ſelon la dignité, & diſpoſition de la matiere,qui la doit receuoir. Ce qu'à touché Platon en ſon timee. Ce qu'à noté Auicene quand il a dit:que tout ce qui ſe fait icy : a eſté deuant es mouuemens,& conceptions des cieux , & des eſtoilles. Ce qu'à touché Homere,par ceſte cheſne d'or:qui deſcend du ciel en terre. Car par ceſte fiction,il n'a voulu entendre autre choſe:ſinon,que toute choſe, qui eſt en ce bas monde,eſt douée de quelque portion de ceſte vertu celeſte:comme declaire Macrobe,ſur le ſonge de Scipion. Ceux qui n'out pas l'eſprit ſi ſubtil:ne les yeux ſi aquilius comme vous :ne regardent pas du premier coup ſi haut :mais conſiderent les operations , & faculté des

corps inferieurs,puis tachent par leur sens naturel, de trouuer les causes. Premierement faisant leur deduction, des actions elementaires. Puis si elles ne leurs suffisent:montent plus haut:& font vne assurection iusques au ciel:par la contemplation, de ce bel ouurage, & de telles puissances. Et par cest ordre, & mouuement si reguliers:sont persuades a croire : que le tout vient de Dieu. Tout ainsi que Gal.a premieremẽt consideré le corps humain par son sens naturel:en le diuisant en ses parties, puis considerant la substance d'vn chascun membre, La temperature, la formation, la position, communion, & accord qu'elles ont les vnes, auec les autres, Leur action, & vtilité. Et voyant ceste harmonie si perfaicte, de laquelle resultẽt tant d'actions admirables monte au ciel:& conclud : qu'il faut necessairement:que ce corps n'a esté composé fortuitement, & sans raison : Mais par vn artifice, qui passe l'entendement humain, & par vne sagesse:laquelle ne peut proceder, que de Dieu. Ainsi le recognoist, comme facteur du corps humain. Tout ainsi q̃ Aristote en sa phisique, aparlé premieremẽt des choses naturelles, & terrestres:puis est allé au ciel:& par les mouuemens du ciel, a cogneu Dieu createur, & facteur d'iceux. Alexandre aphrodiseus pour cognoistre l'ame : à premierement consideré le corps. Et par ses actions, à congneu, que c'estoit que de l'ame:autant, que le sens humain, luy en pouuoit persuader. Ausi les medecins, considerent premierement la substance terrienne des medicamens : puis les examinent, par les sens externes:par le toucher, par leurs couleurs, par le goust, & odeur, puis par leurs actions, qui procedent des qualitez elementaires. Puis quand ils cognoissent, qu'ils ont des vertus:qui ne peuuẽt proceder de telles qualitez:ils montent iusques au ciel:& attribuent telles vertus es influences, es aspects des corps celestes. Cõme quand ils veoyent le souci ouurir ses fleurs:& les tourner auec le soleil. L'herbe dicte heliotropium, ouurir ses feuilles, auec le soleil:& les resserrer, apres qu'il à passé nostre hemisphere. La cichoree ouurir ses fleurs, & se tourner auec le soleil, ne peuuent bailler raison de telles vertus : selon les qualitez elementaires : mais sont contraints de dire:que telles herbes, ont quelque influence du soleil, & de sa vertu, comme celles qui prouocquent la vertu generatiue, en l'hõme:comme sont certaines especes de satirions & d'autres ausi: Nous disons:qu'elles ont quelque influence de la planette, qu'on appelle venus. Quelque raison, qu'on leur vueille bailler:pour engẽdrer la semence:que cela vienne des viandes de bon suc:& qui sont flatueuses. Mais ausi, il y a vertu celeste, meslee auec telles substances. Comme a touché Gal.au 5. des simples. Car si les seules viãdes chaudes, & flatueuses, donnoyẽt ceste vertu generatiue, & de semence:il faudroit a l'opposite:que celles qui sont froides, & seiches, l'empeschassent. Mais nous voyons le contraire. Car a-

guus castus, qui l'empesche: & la mente: ne sont pas froides, mais chaudes Encores n'est-ce pas tout vn, d'engendrer semence: & de bailler la vertu generatiue, & la prouoquer. Tout ainsi disõs nous des herbes hepatiques, qui corroborẽt le foye, & la vertu nutritiue: qu'elles prẽnent leur influẽce de iupiter. D'autãt qu'il aide, & entretiẽt (selõ les philosophes) les 4. facultes nutritiues: qui sõt la tractrice, la retẽtrice, la cõcoctrice & l'expultrice: & leur cõmencement: qui est le foye: auec l'esprit naturel. Qui fait, q̃ bien souuẽt, les medecines laxatiues ne purgẽt le corps: & ne font aucun mouuement: si vous les baillez, la lune estant conioincte à iuppiter, où a venus. Car se sont les deux: qui gouuernẽt les deux facultez naturelles, c'est assauoir, la nutritiue, & generatiue. Or nous verrions bien telles actiõs: mais la cause effectrice, nous est incongneue: d'autãt qu'elle ne peut venir de la permixtiõ des 4. premieres qualitez: lors n'auõs autre recours, sinon, à cõsiderer, les influences des corps celestes, & les aspects des signes du zodiaque: Lesquels, par leurs influẽces, communiquent leurs vertus, a ces corps inferieurs. Puis nous venõs a admirer nõ seulement la puisance de Dieu: mais sa bõté: qui n'a voulu laisser l'hõme sans aide, entre tant de maladies: qui luy suruiennent par chascun iour. Mais luy a laissé, le caractere de sa prouidence, & bonté, en ces corps inferieurs, pour s'en aider. Et moy ayãt consideré l'effect de lantimoine, si grand : & admirable, que par si petite quantité, fait telles operations: & contre telles maladies comme est la peste. Ie ne me puis tenir de dire, apres herophilus: que c'est vn dõ de Dieu, baillé de sa main, aux hommes: quelque chose, qu'en ayent crié certains medecins: qui l'ont appellé, peste du genre humain: & vne drogue inuentee par Sathan, pour le destruire. Mais quand ils en auroyent cogneu l'experience: comme plusieurs: qui par chascun iour, m'en escriuent: peut estre, qu'elle leur fermeroit la bouche: & arresteroit le pas de toutes raisons: moyennant, comme vous dites, qu'elle feust legitimement cogneue & qu'elle ne fust sophistiquee de legiere creance. Ou bien si n'en voulez vser: laissez les autres en vser. Ie ne vous veux cõtraindre d'ẽ vser: & quãd ie le voudrois: ie ne sçaurois faire. Ie ne suis ne Roy, ne prince: pour impo ser ceste loy. Mais laissez vser, ceux, qui s'en voudrõt seruir, en cas de peste, pour sauuer leur vie. Car en telles maladies, que pouuez vous attendre autre chose, que la mort? Et si en tel desespoir, on a trouué par plusieurs experiences, que beaucoup s'n sont sauuez. Encores est-ce quelque esperance, aux poures malades, de prendre ce, qui en a guery beaucoup: & leur donne bon courage: qui est aucunesfois cause seule, de les guerir. Mais de les laisser sans aide: sinon de celles, desquelles on vsé cõmunement: & esquelles on n'y trouue grand allegement. Car de cent n'ẽ sont reschappez quatre: & de cestui-cy beaucoup. C'est precipiter les

poures malades en desespoir & mort presente. Voila, ce que i'ay a vous respondre, touchant ceste proprieté occulte. Ie sçay bien ; qu'vn Puteanus en a escrit contre Gal. mais encores est-il cõtraint de venir a ce point: que i'ay desduit: quelques chimeres qu'il vueille amener. Ieusse amené les herbes, fleurs, & autres drogues, qui purgent la cholere, & la melẽcholie: & autres humeurs: & qui resistent aux venins. Et eusse monstré de qu'elle planette elles tiennent: n'eust esté: que i'ay estudié a escrire le plus brief: qu'il m'a esté possible. Reste venir a l'autre section.

Section 6.

Apres vous auoir monstré que lantimoine, est vray medicament purgatif: quand il est baillé bien preparé, & meslé auec choses: qui luy peuuent corriger sa violence: si aucune en à. Et comme son action se fait par lieux conuenables a nature: & ordonnez d'elle, pour ce faire: vous ay bien voulu monstrer ceste vertu: par laquelle, il fait telle action, que nous appellons vertu cachee, où vertu celeste. Reste pour la derniere section venir a ce, que a tort, & sans cause, me mettez sus. Car comme il n'y a sentence si bien dite: qu'on ne face trouuer mauuaise: en la mal interpretant: aussi n'y a il chose, si proffitable, qu'on ne face trouuer mauuaise, en la desguisant. Ce qu'auez fait calomnieusement enuers moy: car autrement ne le puis dire. Et comme disoit philippes macedo. mes gẽs ne sont que sots qui ne peuuent appeller vne nasselle, que nasselle. Aussi ie ne puis autrement nommer vostre maniere d'escrire: sinon, vne calomnie, & vne deprauation de mon dire. Car ie ne doubte, que la rheubarbe ne soit proprement medicament electif. La scãmonee, le turbith, lagaric & autres: moyennant, qu'ils soyent legitimes, & non adulteres: où trop vieils. Mais voulant monstrer, que lantimoine, contre lequel, tous les clairõs du pays, & toutes les trompettes, ont sonné la larme: n'est si contraire a la nature humaine: comme celles, que ie vien de nommer: telles, que communemẽt nous trouuons es bouticques. Et l'ay bien voulu prouuer tãt par leurs effects, que par le goust & par l'euenemẽt qui s'ẽ ensuit. Et en outre, la plus part, sont où adulteres, où bien trop vieilles. Ce n'est pas a dire: que ie les vueille chasser hors des bouticque des apothicaires: & qu'on n'en doiue vser, quant elles sont bonnes: à fin, dites vous, que ie vende mieux ma marchandise. Ie mestonne, comment vous vsez enuers moy de telles paroles: veu que ne me cognoissez: non plus que ie vous cognois de face: d'esprit ouy bien. Car vostre parler, me le declaire assez. Ie ne suis point marchãt. Ma marchandise est. d'vser de medecine. Et n'vsay iamais d'autre estat. Ce que i'ay escrit: à esté pour le profit du public: & non pour le particu-

lier.

lier:ayant deuant mes yeux,ce que dit Ciceron:que les hommes sont engẽdrez pour les hommes: à fin qu'ils s'aident les vns,les autres. Car aprez Dieu,il n'y a qui puisse plus aider a l'homme,que l'hõme. Voila qui m'a esmeu. Ce n'a esté,ne auarice:ne ambition,comme du premier coup,m'auez obiecté. Dieu vueille,que vostre intention d'escripre contre moy, soit aussi droitte deuãt luy,que la mienne. Ie croirois plus volontiers:que pour complaire a quelque apothicaire,qui a belle femme:a laquelle,peut estre faictes l'amour,par quelques sonnets, où autres presens : vous estes hazardé,a tonner ainsi contre moy,& contre ce poure antimoine : à fin d'estre mieux,caressé:& auoir meilleur visage de la dame:pour bien soustenir les drogues de la boutique. Car par le bon seruice,on congnoist le bon seruiteur. Mais cependant,gardes vostre faueur pour vous,& vous y esbattes:& ne me rendez odieux enuers les autres de Paris. Ie le suis assaz enuers ceux de pardeça. Nõ pas de tous:mais principalemẽt,de ceux, qui prisent plus vn escu en leur bource : que tout le profit, qui pourroit venir a toute vne ville, pour auoir de bonnes,& legitimes drogues : pour l'vsage d'vn chascun. Ie sçay,cõme i'en voy vser. Mais pour reuenir a mõ propos. I'ay dit en mon liure,que nous vsons le plus souuent de medicamens,plus violens,& plus abhorrens a nature , & plus nuisibles: que n'est lantimoine. Car nature abhorre les medicamens , pour la violence, qu'ils font au corps:& pour les accidens,qu'ils delaissent, aprez leur operation. Puis a cause du goust:lequel luy est du tout detestable. Aucunes-fois l'odeur aide fort,a faire trouuer mauuaise la medecine. Car il en y a,qui ont si mauuaise odeur:qu'elles prouoquent le vomir:auant , que les mettre a la bouche: Qui est vn grand signe:que nature les reiette,comme a elle ennemies,& du tout contraires. Alexandre Traillian,loue sa pierre armenique,sur tous les autres medicamens laxatifs : d'autant qu'elle n'engendre nulle chaleur,a ceux,qui en ont pris:nulle secheresse n'a nulle amertume où qualité estrange : qui la face abhorrer a prẽdre. Au contraire de celles, qui ont tels effects:& sont abhorrens a nature. Ce que i'ay prouué par la scamonee preparee,que nous appellõs diagrede. Laquelle,outre ce qu'elle à effects violents,& corrompans nature. I'ay dit,& le soustien, que ce n'est celle:de laquelle ont vsé les antiens. Et pour en faire le iugement. I'ay amené le texte de Dioscoride,où il descrit, & depainct tout clairemẽt,la vraye scamonee,disant:qu'elle doit estre pellucide , legere, rare, de couleur de colle faite de peaux de boeuf : ayant petites fistules spongieuses: comme celle , qui se fait en la mysie d'asie. Serapion allegue vn autheur arabe,qui veut , que la bonne scamonee,soit blanche : & qu'elle se rompe bien tost,quand on la veut rompre. Et la mauuaise,est d'vne couleur,tirant,sur le noir:& est ronde , & dure:comme celle, qui vient de la

syrie. Et ne se faut fier en ce: que se fient les apothicaires de present: qui trouuent, & estiment la bonne scamonee: quand on l'aura mouillee de la saliue: qu'elle rende vn suc, semblable a laict. Car c'est le vray signe, de la falsifiee. Comme dit Dioscoride: faite de lait de tithimale, & de farine deers. Et telle, est vraye poison, comme dit Salix, allegue de Serapion. Car quand elle est prise: elle engendre tousiours lassitude, es membres. te nasmes: & grandes fascheries au corps: & vaut mieux la laisser du tout: que de l'administrer. Et toutesfois, c'est celle de laquelle on vse ordinairemẽt: & ne s'en trouue d'autre, chez les apothicaires: & qui entre en toutes confections, qui se preparent, pour laxer le ventre: au moins en la plus part: Au grand deshonneur des medecins: & preiudice de la republique. Car quand nous ordonnons vne medecine laxatiue, en laquelle, telle scamonee est meslee: & que le malade s'en trouue pis. Tout le deshonneur tõbe sur le medecin. D'autant que lapothicaire a sa saluation preste: disant, voila la recepte. Ie vous l'ay baillé suiuant l'ordonnance: telle, que ie vous presente. Ie suis homme de bien. Ie ne voudrois faire du contraire. C'est contre telles drogues, & beauucoup d'autres: que nous deuons crier: qui nous sont incogneues. Toutesfois les mettõs en œuure: sans sçauoir, qu'elles elles sont: comment elles sont cueillies: le lieu, & le temps, où elles doiuent estre amassees: Leur preparation: & cõment elles sont gardees. Oribase veut, que le medecin non seullement les cognoisse: & sache mettre en œuure, & les bien preparer: mais aussi, qu'il sache les lieux: desquels on apporte les meilleures drogues: pour les choisir: & les eslire, pour son affaire. Mais il suffit que le marchant die, voila de bonne scamonee. Quant est de moy. Ie confesse de n'en auoir iamais veu de naturelle, & loyalle: comme la descrit Dioscoride: mais bien de ceste, qui court par les boutiques de leurope, noire par dessus, & non pellucide. Et croy que n'en auez d'autre: quelque mine, que vous faciez. Et n'ẽ vsez a Paris d'autre: que de celle, que nous vsons pardeça. De laquelle sommes contraints d'vser, aussi bien, que vous. Voila la premiere cause: qui me fait dire: que telle scamonee, n'est tant a receuoir: que lantimoine. Puis, elle à le goust si abhorrẽt a nature: que le plus souuent, lestomach la desdaigne si fort: qu'il en est debile longuement. Car elle est amere, auec vne acrimonie si grãde: qu'il ne la peut souffrir. Car entre tous les gousts: il refuse lamer: comme a luy contraire. Et non seullement l'homme, la en horreur: mais toute beste. Tellement, que nulle, ne s'en veut nourrir: comme a dit Gal. au 4. liure des simples, & au 6. parlant de labrotonum. Dont ie m'estonne, Monsieur le docteur, comment vous auez mis en vostre liure: voulant exalter la rheubarbe: que lamertume conforte l'estomach. Ie croy que vous faittes vne nouuelle medecine: où qu'auez vouloir de contredire a toute raison. Qui

me conforte,& resiouist grandement, d'estre repris de vous. Car si vous resistez a la raison si euidente: Laquelle mesme les bestes confirment: comme ne resisteriez vous a vne chose, qui est encores mise en doubte, par beaucoup:& n'en sont venus a entiere resolution. Cõsiderons, ce que dit Gal.au 2.des alimens: que tout ainsi que l'estomach se resiouit: & se nourrit, de choses douces, & suaues. Aussi est-il offencé, des insuaues, &nõ plaisantes. Tellement que les viandes qui s'eslongnent grandement de ceste suaue douceur: offencent, & grefuent fort l'estomach. Or n'y a il chose plus contraire a la douceur, que lamertume. Il faut donc par necessité: qu'elle luy soit du tout contraire:& que les medicamens amers, subuertissent, & perturbent du tout l'estomach. Ce que lãtimoine n'a point & n'a nul mauuais goust. Ergo il ne le subuertit, & perturbe tant: que fait la scamonee & la rheubarbe voila pourquoy les antiens, ont tousiours voulu adoucir le plus qu'ils ont peu, les medicamens: pour les rẽdre plus gratieux a l'estomach: les meslans auec miel: & aucunesfois auec les viandes: sachant bien: que leur amertume desplaisoit fort a nostre nature, & la corrompoit. Pour responce a cest argument, vous dites: qu'il en est plus a craindre:& que cest vne poison plus couuerte: d'autant qu'il n'a point de goust: & qu'il se peut mieux cacher: & desguiser en vn bouquon, qu'vn autre. Et pour confirmer vostre dire. Dites, que le sublimé, n'a point de goust. Ie croy que n'en auez gueres tasté. Vous en faites vn brief iugemẽt. Ceux qui en ont mis sur la langue, disent bien le contraire. Vous en pourriez dire autant de la pierre armenique: tant louee par Trallianus: tant a cause qu'elle n'a nul goust: que aussi: qu'elle n'imprime aucune chaleur en ceux, qui lont prise. Et desprisez en lãtimoine, ce, en quoy trallianus exalte sa pierre: qui est vn beau iugement, digne d'vn tel iuge. Puis dites que leau dormant, est pire, que celle qui court bonne similitude. Ie vous demande, si en vray logicien, vous me contentez de mon argument? & s'il y faut ainsi respõdre, pour y satisfaire. Ie m'en rapporte a Mesieurs les docteurs de Paris. Vous auez mis en vostre liure, que la plus part de mes argumens ne sont que probables: & qu'ils ne concluent necessairement. Et ie vous puis dire: que les vostres, ne sont ne probables: ne vray semblables mais ils sont tous faux, & contre toute verité. Or ce n'est pas tout. I'ay dit que ie vous cõcedoys, que eussiez de vraye scamonee. Ce que ie nie toutesfois: (mais par maniere de dire), ie vous le veux admettre. Considerons a ceste heure, quelles louenges luy baillent les antiens docteurs. Par la proprieté de sa substance elle blesse le cœur, le ventricule, que nous nommons l'estomac, & le foye: qui sont les fontaines, tant de la vertu nutritiue: que de la vitale Or s'il est ainsi, cõme Mesué, Auicene Rasis. Aetius & autres l'atestẽt: n'est-il pas poison? Et afin que ie n'extrauague beaucoup,

le prendray voſtre dire propre,qui me le confirme,par lequel vous dites que les venins,one vne meſme fin: qui eſt, de deſtruire le cœur, principal baſton de la vie. Parquoy ie feray ceſt argument tout medicament, qui deſtruit la force du cœur,eſt poiſon par vous. La ſcamonee la deſtruit:er-go elle eſt poiſon. Et ſi pour ceſte action faite a vn ſeul membre, eſt ainſi appellee. Comment doit on appeller celuy: qui non ſeullement deſtruit la force du cœur: mais celle de l'eſtomach, & du foye? Vous me reſpondrez, qu'on le prepare ſi bien: qu'il ne peut nuire: & me renuoyez à Meſué. Mais auſsi ie vous reſpondray par voſtre dire meſme: que telles drogues, nuiſent touſiours: en quelque petite quantité: qu'on les puiſſe bailler. Si donc le legitime eſt ſi mauuais: que fera celuy: qui eſt falſifié: & qui eſt du tout venin? Et duquel côme dit Auicene, on ne doit vſer. Cerchez tant d'eſchapatoires que vous voudrez: dites que mes raiſons ſont friuoles. Vous ne me ſçauriez donner ſolution, qui me puiſſe contenter: & fuſsiez vous couuert d'vn ſac mouillé: où de velours cramoiſi: Conſiderons les euacuations qu'elle fait: leſquelles ſont ſi excelſiues: & ouure tellement par ſon acrimonie, l'orifice des vaiſſeaux: qu'elle cauſe grandes dyſenteries: & le plus ſouuent la mort: comme dit Auicene. Tellement que Meſué, a eſté contraint de ſuader, aux chauds, & ſecs: de n'en vſer point. Et toutesfois on en baille, & en hyuer, & en eſté: à toutes maladies, & a tous malades, de quelque temperature qu'ils ſoyent. Ce ſont les preuues que i'ay amenez en mon liure, pour monſtrer qu'on vſe de medicamens, plus faſcheux a nature, & plus dangereux, que lantimoine. Et pour le premier, i'ay amené pour la premiere la ſcamonee. Ie laiſſe les debilites qu'elle laiſſe, apres ſon operation. La grande chaleur, & deffaillances de nature, comme ont peut voir en Meſué, Ie ſçay bien qu'on taſche a le corriger, le plus qu'on peut. Mais ſi eſt-ce: qu'vn medicament de grande vertu, en quelque petite quantité, que l'on le baille: mõſtrera ſon effect: quelque meſlinge, que luy pourrez faire: teſmoing le codignac meſlé auec la ſcamonee: mais non pas ſi violent. Si eſt-ce: qu'il imprimera touſiours de ſa malice, es lieux: par ou il paſſera. Ce qu'a bien notté Gal. au 3. liure des ſimples. Aetius & Actuarius diſent: qu'il eſmeut douleur au cœur: & qu'il eſt d'vne odeur grande, & faſcheuſe: d'vn gouſt fort abominable. Et qui entre tous les autres laxatifs, il n'en y a pas vn: qui ſoit ſi ennemy a leſtomach: que ceſtui-cy. Il rend vne grand ſoif, a ceux qui l'õt pris, pour ſa grande chaleur: & le plus ſouuent leur engendre la fieure. Si le naturel fait tant de violences au corps: que peut faire le falſifié, & celuy qui eſt du tout venin? Conferons maintenant noſtre Antimoine, a la ſcamonee. Lantimoine n'a point de mauuaiſe odeur, ne de mauuais gouſt, n'engendre point de ſoif, a ceux, qui le prennent: & ne leur debilite l'e-

ſtomach apres ſon operation : comme par mille perſonnes ie puis prouuer. Par l'hiſtoire d'Andreas gallus que ie recite en mon liure. Lequel ayant inflammation deſtomach, & de poulmon: auec ſoif, inextinguible & autres accidens mortels, en fut allegé. A quoy euſt eſté contraire, voire mortelle la ſcamonee. Car comme dit Oribaſius: elle ne doit eſtre baillee a ceux: qui ont l'eſtomach ardant: où qui l'ont imbecille: où qui ont leur habitude de corps, preparé a colliquation. Et toutesfois lantimoine luy oſta toutes telles maladies. Ce qu'il n'euſt fait: mais pluſtoſt augmenté: s'il euſt eu pareilles actions, que la ſcamonee. Et croy qu'il n'y a medecin prudẽt, & bien verſé en la medecine qui n'euſt craint, luy en bailler: voire des plus benignes medecines, que nous vſons en noſtre art, & fuſt-ce la rheubarbe, & la caſſe. Toutesfois auez paſſé telle preuue, que i'ay allegué en mon liure: aſſez legerement. Et pour toute ſolution, auez dit, qu'ils ſont hommes: & qu'ils peuuent faillir, comme les autres. Voila bonne ſolutiõ. Ie le puis auſsi prouuer par moymeſmes, ſi i'eſtoys receuable en ceſt endroit: Ie l'ay baillé en petite quantité auec conſerue de roſes, où chair de prunes aigres douces, cuites en bon ſucre. Leſquels peuuent ſuffire de luy reprimer ſon igneité, & violence: ſi aucune en auoit: & cõforter les parties & n'en ay veu venir aucun inconuenient: mais ay touſiours congneu vn ſucces heureux: & que les membres interieurs, de ceux, qui en ont pris: n'ont eſté endommagez en nulle ſorte, Auſsi, que ſi petite quantité, meſlee auec bonne quantité de cõſerue de roſes, où chair de prunes, ne pourroit nuire beaucoup. Pourquoy donc n'y pẽſez vous vn petit? pourquoy eſtes vous ſi rigoureux enuers luy? Et s'il eſt ainſi, que Meſué ſe contente, pour reprimer la chaleur ignee, de la ſcamonee : par laquelle il engendre vne ſoif inextinguible, a ceux, qui en ont pris: & le plus ſouuent la fieure: de la bailler auec muſcilage de pſilium, où auec chair de prunes, où ſuc de roſes, où chair de coings. Pourquoy ne donnez vous tel priuilege, a lantimoine: que nous donnons a plus violens medicamens que luy: comme i'ay dit cy deſſus, Il m'eſt aduis, que vous vous detragues de toute raiſon. Car vous eſcriuez comme ſi lantimoine eſtoit baillé tout ſeul : & ſans aucune correctiõ. Ce qui eſt faux: mais eſt vraye calomnie, de laquelle vſez enuers moy. En tout mõ liure, ie ne fay que deſplorer: ie ne ſçay, ſi ie doy dire, la malignité du temps: où l'auarice des marchans: où la ſomnolence des medecins. Ie ne dy de tous: mais de ceux: qui ſe contentent, d'vſer des drogues: & compoſitions des apothicaires: ſans ſçauoir, ſi les ingrediẽs ſont legitimes: & cueillis en temps oportun, & bien gardez. Puis s'ils ſont bien diſpenſes, comme il apartient: ſoit pour leur aplaudir: où eſtre le bien venu: où par negligence. Comme eſt la compoſition de diaphenicum: duquel i'ay veu bailler ordinairemen a Paris par des femmes, qui

le bailloyent a celles:qui ne pouuoyent auoir leurs mois: dedans lequel entre la racine, dite turbith. Iaçoit que Aetius en son oxiporon diaphenicon, n'en mette aucunement. Toutesfois que communement, comme ie voy par deça: & croy que n'en auez meilleur marché que nous: au lieu du vray turbit: les apothicaires mettent de la racine de tapsia: qui est vne vraye poison: nommee par les antiens, entre les venins. Car le legitime, est encores incogneu: c'est à dire: il n'est point encores venu en la vraye notice. Les vns disent, que c'est la racine de tripoliũ, qui nous est fort frequent par deça: ayant ses fleurs de trois couleurs, assez odorantes: & sentens vne odeor de miel: duquel la racine est assez odorante: mais a quelq̃ peu dacrimoine: qui picque la lãgue: & n'est pas grosse. Les autres suiuẽt l'opiniõ dactuarius: disant: q̃ c'est la racine de pity[illegible]a. Et en autre lieu, dit, que le blanc turpetum où turbith: c'est la racine de l'herbe dite alypum. Mesué dit, que c'est la racine d'vne herbe: qui porte laict: ayant les feuilles cõme la ferule, mais plus petites. Les autres disent, que c'est la racine de tithymalus caracias, où myrtites. Duquel nous auons quantité es marois deau douce, pres la mer. Mais en ayant arraché la racine: I'ay veu, qu'elle ne conuenoit en rien a la description du vray turbith. Parquoy la chose est demeuree indecise: & est encores a iuger, comme incogneue, ainsi que dit *Syluius* sur *Mesué*. Tout ainsi que beaucoup d'autres: desquels les medecins ne s'accordent. Comme est de scauoir, qui est le vray eupatorium, le vray melilot. Si c'est vne mesme racine. Lerhapontique, & la rhabarbare: & tant d'autres. I'aymerois toutesfois mieux laisser telles racines incogneues: qu'au lieu d'elles: mettre vne, qui est du tout ennemie de l'homme: & est vraye poison. Ausi, que actuarius, ne le met en sa composition. Et nul des antiens en a fait aucune memoire. Non pas, que ie vueille dire: qu'on ne doit vser, sinon de ceux: que les antiens ont congneu. Car nous en auons beaucoup, & de bons: desquels: ils n'ont fait aucune mention: qui tous les iours viennent en nostre notice, pour le profit des poures malades. I'ay dit d'auantage. Ores que nous aurions le vray & legitime turbith: encores est-il dangereux, cõme i'ay allegué d'Auicenne, & de Mesué: Ie scay qu'on le corrige en beaucoup de manieres. Mais le regnard, peut changer de poil: il ne changera toutesfois de meurs. Et si nous comparons nostre antimoine, au turbirh: & croyõs és effects de l'vn & de l'autre: si vous y voulez proceder par bon iugement, & par bonne foy: vous cognoistrez: que lantimoine sera moins de dommage a la personne: que le turbith. Ie ne me veux pas tant escarter de raison: que ie ne croye, qu'il y a à Paris des apothicaires stimules d'vn bon zele: qu'ils n'ayent mis toute peine, & toute impense, à trouuer de bons simples, qui est vn grand heur pour la ville de Paris. Mais par deça, on n'a cure, ne sollici-

tude,qu'à la bourſe.Et ſi vous en voulez parler, vous eſtes hereti que:& ſerez iniurié,ſelon voſtre eſtat.Parquoy vaut mieux ſe taire:qu'ouyr des iniures,qui ne plaiſent:& outre,qu'on pert temps, a les vouloir corriger: & a demãder d'autres drogues,que celles,qu'ils ont accouſtumé d'auoir. Tãt vaut ceſte couſtume peruerſe:& tant difficile a arracher de la ceruelle des hommes:qu'il y a meſme des medecins:qui reſiſtent:quant on parle,pour remettre la vraye maniere de faire les compoſitions:& changerce que lon à accouſtumé de faire,cõtre celle des bõs autheurs. Et ſe contẽtẽt d'aller leur grand chemin de bourges: moyennant que leur bourſe ſe rẽpliſſe.Ie vien maintenaut a la rheubarbe,pour laquelle,me chargez d'hõneur:& m'impoſez vn crime:où iamais ie ne pẽſay. C'eſt,que m'accuſez, que ie veux dire:que la rheubarbe,qui vient a veniſe,n'eſt pas bonne. *Si* vous auez leu mon liure,ie ne le dy pas ainſi:mais bien, qu'elle vient de la la ſamie:que les antiens appelloyent meſopotamie, partie d'aſsirie. Et toutesfois Meſué prefere ſur toutes les rheubarbes:celle qui venoit de lindie: de laquelle il fait ainſi la deſcription. Tout ainſi,que la rheubarbe qui vient de Turquie,eſt la pire:auſsi celle qui vient de lindie,eſt la meilleure, & plus excellente. *Principalement, ſi elle eſt recente:noiraſtre: & tirant ſur le rouge.Si elle eſt rare:& toutesfois peſante :ſi eſtant rompue, elle eſt coloree de rouge,& d'vne couleur tirant ſur le pers blanc. Si eſtãt* meſlee ou trempee,en quelque liqueur:elle rend vne teincture,comme ſaffran.Voila la deſcription qu'en baille Meſué. Or il y a grand differẽce de dire,celle qui vient de lindie eſt la meilleure:&celle qui vient d'aſſyrie n'eſt pas ſi bonne.Et de dire,celle qui vient de lindie eſt bonne:mais celle qui vient d'aſsyrie, ne vaut rien. Il m'eſt aduis,que ſi auez vn grain de bon ſens:vous ne deuez pas ainſi inferer, autrement c'eſt mal entendu a vous.Il faut maintenant conſiderer voſtre deſcription:& la conferer auec l'autre: Et croyez que ie ne ſuis,ſi inſenſé:que ie vueille cõtredire,a ce,qui apparoit a l'œil.Ie ne ſuis point de la ſecte des pyroniẽs.Ie ne ſçay,ſi vous l'eſtes. Et croiray pluſtoſt que le fuſsiez:qu'autrement. Teſmoing le borax:qui eſt blanc. Toutesfois vous aſſeurez:que c'eſt la vraye chryſocolle des antiens:qui eſtoit verde,comme herbe. Voicy vos mots.Si launay dit: que la rheubarbe,qui vient a Veniſe, n'eſt pas bonne.Il ne faut que voir, ſi elle eſt rouſſaſtr: peſante,de ſubſtance rare.Il ne faut qu'ẽ voir:ſi eſtant rompue,elle apparoit rouſſe,iaune,& entremeſlee d'azur. Monſieur le docteur.I'ay veu beaucoup de pieces de rheubarbe, d'auſsi bonne qu'auez a Paris:& en ay veu a Paris: d'auſsi vieille,& mauuaiſe,que par de ça. Mais ie n'ẽ vy iamais:qui fuſt entremeſlee d'azur. Voila la premiere fois, que i'ay ouy parler,que la rheubarbe fuſt entremeſlee d'azur. Vous m'auez fait regarder beaucoup de liures:& cercher beaucoup de boutiques,

Maisie n'en ay trouué vn seul, qui touchast ce point. Ie sçay bien qu'au Meluelatin il y a, si fractum ex rufo, & glauco alternat. Et a lantienne traduction, il y a. Et in quo etiã ex cõfractis suis inuenitur disgregatio ex rufo & glauco: & quod est crocee tincturæ. Ce mot icy glauc⁹ emporte il azur? Puis que vous dites, qu'il faut croire a l'œil, enuoyez moy vne dragme de vostre rheubarbe, qui soit entremeslee d'azur: ie vous en enuoyeray vingt escus sol. Et vous croiray du tout en tout, sans attendre: que vos eschollieres me l'enseignent. Si vous leur auez persuadé cela: vous estes vn grand orateur: & pouuez beaucoup par vostre rethorique: & n'estes moins a estimer: que hanno: qui fut le premier, qui aprinoisa vn lyon: & qui le manioit sans luy faire mal. Ie croy que vous estes l'vn des trois orateurs, qui vindrẽt a Rome. Lesquels le senat ne voulut ouyr, pour leurs grãdes persuasiõs. Ie ne vo⁹ veux desmẽtir: ne les doctes medecins de nostre tẽps: ne resister a la verité oculaire. Mais ie vous veux biẽ dire en toute sobrieté: que (à mon auis) n'ẽ vistes iamais de ceste couleur. Et ce peut faire: que color glaucus, vous a deceu. Car cõme dit Phauorinus, comme refere Aulus gelius: il y a plus de difference des couleurs au sens de la veuë: qu'õ ne peut enseigner par la langue: ne les rendre par dictions propres. Car il se mesle diuersité de couleurs, les vns, auec les autres, qui leurs augmentẽt leur couleur: où leur diminuent: Comme en ceste-cy. Car si grande quãtité de blanc est meslee auec peu de verd. Il se fera vne couleur ditte glaucus: mais fort remise, tirant plus sur le blanc, que sur le verd. Ce que a bien ensuiuy Virgile quand il a nommé glaucas Salices, en son 4. des georgiques. Et Statius en sa seconde thebaide, Glauceque azures oliue. Ie vous demãde: tels arbres, sont ils innix⁹? La fueille du saux, qui est blãcheastre, Car d'elle se doit entendre, où des gittes: monstrent elles quelque couleur d'azur? Où les feuilles de l'oliuier? Il me fasche de vous remettre a vostre grmãire: & vous y mõstrer vostre leçon. Que n'auez vous prins l'oportunité de regarder le dictionaire de feu robert estienne, duquel auez frequẽté la boutique: où pour le moins de son frere maistre charles estiẽne: & lire, ce que ce mot glaucus, emportoit, & signifioit vous ne fussiez pas tombé en vne si lourde erreur. Et si cela ne vous contentoit: vous pouuiez penser, a ce que dit Hipp. au 3. liure de ses aphorismes, où entre les maladies, qui suruiennent aux vieilles personnes, dit: a la fin de l'aphorisme Narium, & oculorum humiditates, Visus hebetudines, glaucedines, auditus grauitates. Ie vous demande, glaucedo est-ce vne maladie, en laquelle l'œil deuient azuré? Quãd Gal. dit en son 10 de Vsu partium, que la trop grande desication, & coagulation de l'humeur cristallin, engendre vne maladie, qui est dite glaucosis. Est ce à dire, que l'humeur cristallin, deuient pour ceste coagulation de couleur d'azur? Lisez les autheurs,
qui

qui en ont parlé: & vous cognoiſtrez: que telle couleur n'eſt pas azuree: mais meſlee de blãc, & peu de verd, comme la feuille de l'oliuier. Et telle couleur apparoiſt elle en noſtre rheubarbe, de laquelle nous vſons? Non mais couleur blancheaſtre: meſlee auec la rougaſtre: comme eſt le dedans d'vne muſcade bonne & recente. Qui me fait croire, que ce n'eſt pas la vraye. Car comme dit Meſué: celle qui eſt falſifiee pert ce meſlinge: & telles couleurs: & ſa couleur tire plus ſur le noir, que ſur le verd blãcheaſtre. Ainſi nos diſputes, où iront elles, comme vous dites? ſi ie ne vous concede telles couleurs eſtre en noſtre rheubarbe vulgaire: comme nous voyons a l'œil? Voulez vous meilleure preuue que ceſte la? faut il autre demõſtration apres le iugement de la veüe? Croyez que mon precepteur mathiolus: (puis que le nommez ainſi) en ſes doctes commentaires: en a parlé plus veritablement, que vous. Et ne vous concedera pas: que la reubarbe ſoit coloree d'azur, auec la rouſſe iaune. Il n'eſt pas ſi tranſporté de ſon entendemẽt: mais vous cõcedera bien: que vous ne la cognoiſſez: & qu'il n'ẽ veit iamais. Vous remerciant cependant, de l'honneur que me faites, de dire: qu'il eſt mõ precepteur. Ce que deſirerois fort, d'auoir eu ceſt heur: que d'auoir eſté quelque temps auec luy: pour ouyr, & eſtre participant, de ſa bonne doctrine: meilleure que la voſtre. Au moins ſi elle n'eſt meilleure: que celle qui apparoiſt en voſtre liure. Ie m'esbahy de vous: cõmẽt vous oſez ainſi parler d'vn tel homme: quaſi comme par deriſion. Vous auez la barbe trop follete: pour vous attacher a vn tel perſonnage. Retournez au deuant la beſace, que portez au derriere: & viſitez, ce qui eſt dedans. Et ſi vous auez vn grain de bon ſens: vous cognoiſtrez: combien eſtes loin, de ce que penſez de vous. Retournõs a noſtre rheubarbe: Meſué nous en baille trois eſpeces. L'vne eſt celle qui viẽt de l'indie. La meilleure qui ſoit. L'autre eſt celle, qui eſt dite Rhabarbaricum: & l'autre eſt dite Turchicum, qui eſt la plus ville. Et croy, que ceſt celle, que Dioſcoride appelle Rhaponticum, D'autant, que lors que Meſué a eſcrit: Les turcs eſtoyent ia venus de la Scithie: & paſſez le mõt Caucaſus. Et auoyẽt occupé tout le pays de l'Armenie, de ponte, de bithinie: & les pays circõuoiſins: iuſques au pres du boſphore de thrace. Encor a preſent, le pays eſt appellé la turquie où anatoli: c'eſt a dire, le pays de leuant: que les antien appelloyent Aſie mineur. Et ſi nous conſiderons les effects, que luy donne Dioſcoride: Nous les voirons cõuenir, auec ceux: que donne Meſué a la rheubarbe. Et de ceſte opinion, a eſté monſieur Ruellius, docteur de Paris. Toutesfois, beaucoup y contreuiennent. Comme Mathiolus, & autres: a cauſe, que la Rhapontique, n'a point d'odeur, comme la rheubarbe commune: Mais pour cela, ie ne voudroys faire difference grande. Vne autre doubte les arreſte: que la Rhapontique, n'eſt point laxatiue: mais la

rheubarbe cõmune l'est. Toutesfois i'ay leu, que beaucoup apres l'auoir experimenté: l'ont trouué laxatif: mais non pas tant, que l'autre. Et de ce ne se faut esbahir: Car les antiens comme Dioscoride & Gal. ont ignoré la vertu laxatiue de beaucoup de medicamens: Lesquels nous experimentons par chascun iour, estre tels: comme ceste Rhapontique, l'euphorbe, la sarcocolle, les roses, & beaucoup d'autres. Or si ie dy en mon liure: que la meilleure rheubarbe est celle, qui vient de l'indie. Et que celle, de laquelle nous vsons, n'en vient pas: mais viẽt de l'assyrie, est ce à dire, qu'elle ne vaut rien? Si ie dy, qu'elle ne garde sa vertu, que trois, ou quatre ans, pour le plus: Encores la meilleure. Et que le plus souuent, celle, de laquelle nous vsons: a plus de dix ans gardé la boutique: sans sçauoir: comme elle a esté cueillie: & comment elle a esté gardee: & tricollee par les drogueurs: Est-ce à dire, que ie la desprise: & que i'en deffende d'en vser? Il est bien vray, que i'aymerois mieux vser de la meilleure: que de la pire: pour le profit des malades. Et tant que i'en trouuerois de bonne: i'en vserois: & laisserois la mauuaise. Si ie dy, que le Meilleur vin qu'õ boit a Paris: est le vin de beaune: & qu'il est meilleur, que celuy, qui se cueille a l'entour de Paris. Est-ce à dire: que ie desprise celuy de Paris: & que ie deffende de n'en boire? C'est mal entendu. Si est-ce, que les bons biberõs, boiront plus volõtiers du vin de beaune, que de celuy qui croit à l'entour de Paris: quand ils en peuuent recouurer, & a bon marché. Et si ie me plain, que beaucoup de tauerniers, pour desguiser leur vin tourné, le frelattent & y messent de la chaux, où du sable, & autres choses: à fin qu'on aperçoiue la malice du vin. Est-ce deffendre l'vsage du bõ? Si ie dy, que le vin tourné, gras ou poussé: n'est pas bon a boire: desprise ie le bon? Ie sçay biẽ qu'à Venise il vient de bonne rheubarbe: & souhaiterois: que nous l'eussions, telle: qu'elle vient la, sans estre desguisee, & falsifiee. Ce seroit l'honneur des medecins: & le profit des malades. Mais la malice des marchãs est si grande: & leur auarice: qu'ils achettent le plus souuẽt de la vieille: pour en auoir meilleur marché. Puis la font tremper en eau safrenee, pour la rendre plus iaune, & plus pesante: & pour la faire trouuer meilleure. Où bien, se desfont premierement de la vieille: deuant que mettre la nouuelle en vente: qui est la commune maniere de faire, des marchans. Et si des le temps de Mesué, elle estoit falsifiee, comme il nous admõneste, en son liure. Pensez vous, que les marchans de ceste heure, soyent moins desguiseurs: qu'en ce tẽps la? Mesué seul ne s'est pas plaint de tels sophistiqueurs mais Gal. aussi, comme il est escrit au 3. liure de comp. pharm. gnal. Mes amis dit-il, ie vous veux bien aduertir: que vous m'ensuiuez: si vous voulez faire quelque chose de bien, en l'art de medecine. Vous sçauez, cõme tous les ans, ie me fay apporter, de toutes pars, les meilleurs medicamens.

D'autant que ces meſchans droguiſtes, qui achettent toutes choſes, les gaſtēt, en diuerſes manieres. Et ſeroit bon d'accuſer, non ſeullement ceux cy: mais les marchans, qui les apportent. Et ceux qui apportent és villes les herbes, & les liqueurs des racines, les ſucs, les fruicts, les fleurs & ſemē-ces, outre la ſaiſon. Car ſe ſōt les premiers, qui font le mal: & la falſificatiō. Et au premier de la compoſition des medicamens en general: nous ad-monneſte, de fuir tous medicamens trop vieils: comme ſont gommes ſucs liqueurs, fleurs, fueilles, fruicts, racines & ſemences. Meſmes, les metali-ques perdent, leur faculté: pour eſtre trop ſuſannes. Et ie vous dy, que vous n'auez pas la moytié de vos drogues, principalement celles: qui ont paſſé par les mains des drogiſtes, qui ne ſoyent où ſophiſtiqués: où trop vieilles. Teſmoings me ſont vos gommes, vos fruicts, comme mirobolans vos racines, & autres drogues. Que diriez vous: ſi on ſophiſtique le ſucre? où que au lieu du bon, & tempere l'on vſe de caſſonnades: qui viennent, où du breſil, où de l'iſle ſainct Thomas: qui ſont pays chauds outre meſu-re. Où le ſucre retient de ceſte chaleur ignee, & non temperee. Et les ſi-rops, qui en ſont compoſez pour refrigerer: alterēt plus: que ſi ils eſtoyēt faits, de matiere chaude: & rendent les poures malades, plus alterez, qu'au parauant. Et ſi ie me plain de telles fautes: faut-il que i'en ſoys repris? Si ie deſire auec tout homme fidelle, & de bon vouloir: d'auoir les drogues le-gitimes: veu que c'eſt le profit des malades, & l'honneur du Medecin, & contentement de noſtre conſcience: en doy ie eſtre repris ſi amerement? comme ſi ie vouloys du tout deſtruire la pharmacie. Et comme vous di-tes: deſpriſer les drogues communes: pour mieux vendre mon antimoi-ne, vous parlez mal: & ſans raiſon. Car pour meſme raiſon, Gal. doit eſtre repris, qui ſe plaint en beaucoup de ſes liures, des falſifications des dro-gues, Dioſcorides ſemblablement, Aetius, Meſué, & ceux de preſent: qui ne ceſſent de crier contre telles gens. Si i'ay honte: que nous ſouffrons és apothicaires, tant de fautes: & que nous conniuions: cōme tirer leurs eaux auec ſi grand feu: qu'elles en ſont d'vn ſi eſtrange gouſt: que c'eſt horreur d'en vſer au poure patient. Ie laiſſe qu'on n'en tire que le phlegme: & nō pas le propre ſuc: & encores pour faire le comble: Cela ſe fait en chap-pelle de plomb. Si ie dy, que cela n'eſt pas bon: & qu'on le deuſt faire au-trement: ie gaſte tout: ie deſpriſe l'vſage des eaux diſtillez. Et toutesfois Gal. n'approuue pas leau de fonteine, qui coule par tuyaux de plomb. Regardez qu'il diroit de leau diſtillee en tels vaiſſeaux. Si ie dy, que les bons oignemens ne doiuent eſtre cuits ſur le feu de charbon: mais in du-plici vaſe. C'eſt en leau temperee: qu'ils appellent baing marie. Si ie deſi-re, que nos huiles refrigeratiues ſoyent cōpoſes d'huille immature, & ſans ſel, auec infuſion bonne, d'herbes & fleurs refrigerans: Et que les autres

huiles ne autres ongnemens, ne doiuent estre cuits sur le feu:comme on fait ordinairemēt. Ce que reprend Gal. au 3. liure la composition des medicamens en general. Veux ie abolir l'vsage des huilles & ongnemens? Si ie dy, que vous vsez de thiriaque, & methridat. Et toutesfois la plus part des bonnes drogues, vous deffaillent: desquelles ils doiuent estre composez: Et en leur lieu, y mettez des falsifiees. où du qui pro quo d'apothicaire. Deffend ie l'vsage du vray thiriaque, & mithridat? Monstrez moy en vos boutiques du vray Cinamomum, du mirrhe, du folium, & malobarim, de lamomûm, du costus, du cardamoniũ, du nardus vray, du iunc[9] odoratus, de la vraye terre de lemmos. Qui des le temps de Gal. estoit si sophistiquee: qu'on ne pouuoit discerner la vraye, d'auec la fausse: Sinon par gens fort expers: du phu: & de la vraye liqueur du baume: du vray encēs, Et tant d'autres, qui entrent en telles cōpositiōs. Est-ce àdire, que ie vueil destruire lart de medecine? Et toutesfois telles compositions se vendent ordinairement pour vrayes, & legitimes. Et en fait on grande banniere: comme si en elles, residoit tout le salut des malades. Et toutesfois, Dieu sçait, qu'elles actions elles font: & qu'el effect s'en ensuit. Vous ordonnerez a vn pestiferé vne drachme de thiriaque: auec du sirop de limons, & quelque eau de betoine, où chardō benist, où de scordiũ: & l'enuoyeriez auec cela, l'asseurant qu'il sera gueri. Mais combien il en reschape: en qu'elle allegeance il en trouue? Considerez ie vous prie: & croyez, que celuy, qui veut oster les erreurs: ne veut oster la verité: mais plustost la veut esclarcir. Si ie dy verité, apres beaucoup d'hōmes sçauans: ce n'est pas pour masquer mon ignorance: Laquelle est trop plus grande: que ie ne desirerois. Mais c'est pour vous monstrer: que nous vsons de medicamens: lesquels nous sont incogneus: & le plus souuent, plus nuisibles, que profitables. Tesmoings les hermodactes. Aussi l'amertume de larheubarbe, auec son acrimonie: qui passent la stipticité: sont ennemies de l'estomach: tout ainsi q̃ celle de laloé. Ie dy touchant l'amertume, & non pour sa stipticité: de laquelle vous auez fait vn beau iugemēt: quād vous dites: qu'elle est de substance subtile, comme la colocynte. N'est-ce pas vne stupeur, où somnolence, indigne de vous? Car s'il est ainsi, qu'elle soit amere, & stiptique: ne pouuez ignorer: que les choses ameres, & les stiptiques aussi, sont de substance terrestre. Tesmoing m'en sont Gal. & tous ceux, qui en ont escrit. Il est bien vray: que les ameres acquierent quelque subtilité, par la chaleur: qui leur oste toute leur humidité. Mais si sont elles plus espesses, que les acres: & plus subtiles, que les astringens. Toutes-fois, l'vne, & l'autre, sont terrestres. Et neantmoins, que tout ce que i'ay proposé, soit du tout selon la vraye doctrine des anciens: Vous dites: que ie me veux faire reuerer, comme les triacleurs: en masquant la verité. N'est-ce pas vn grād

troublement de cerueau:où bien vn aueuglement, de dire: que ceux qui cerchent la verité: & qui la desirent: sont masqueurs, & triacleurs. Et ie vous dy: que vous estes celuy: qui la masquez du tout en tout: & qui voulez sembler l'asne de cumes: qui se couuroit de la peau de lyon, pour se faire craindre. Aussi vous, vous couurez de la diguité de docteur de Paris: pour faire accroire: que ce, que vous dites, est veritable. Mais si on vous oste ceste peau: & que on vous regarde de prés: i'ay peur: que ne soyez pris: pour vn grand asne desbasté: qui serez la fable de tous ceux, qui verront vostre liure. Laissons Mathiolus la. Il est homme docte: qui ne merite d'estre blasmé de vous. Et si vous le faites: vostre blasme luy tournera a honneur. Car tout ainsi, que c'est grãd honneur a vn homme, d'estre loué d'vn autre digne de louenge. Aussi ne luy est pas moins de gloire, d'estre blasmé d'vn: qui ne peut estre loué. D'autant qu'il n'y a amitié, qu'entre ceux, qui sont de meurs semblables. Quant a moy, ie me cognoy ignorãt: & plus, que ne pourriez dire. Qui me poise fort: peu versé en lalchymie: & aussi peu en la medecine. Mais vous, qui pẽsez estre en l'vne, & en l'autre science fort habile: vous n'en auez gueres plus, que moy: si n'en auez plus grande cognoissance: que ce que i'en voy, par vostre liure. Peut estre que le monstrerez d'auantage par vos deux liures des venins: Lesquels ie recueilliray incontinent: qu'ils seront imprimés: pour veoir, s'ils auront meilleure grace: que cestui-cy. Voila ce que i'ay recueilli en brief: pour responce a vostre liure. Et pour y mettre finie suppliray les beneuoles lecteurs, me pardonner: si i'ay failli: où si i'ay parlé plus inconsultement, où plus aigrement: que ie ne deuois: mais les iniures atroces, les calomnies euidentes, auec vostre ignorance, m'ont incité, a ce faire. Ie suppliray le magistrat: de faire bailler au chirurgien de l'hospital, de lantimoine. Et s'il aduient, que quelques frappez de peste, se retirent la: de leur en bailler, selon la vertu du malade: iusques a quatre grains, ou plus, s'il est besoing: auec conserue, ayant esgard a son habitude, force & a l'aage: deuant que la poison ait saisi leur cœur. Et si n'y trouuez bon euenement, & meilleur: que par la maniere de faire: de laquelle on vse a Paris. Ie suis tout prest, a rechanter, ce que i'ay mis par escrit. Ie ne veux pas dire, que tous pestiferez soyent gueris. Car il en y a de si mortelle: que des le premier iour, elle tue l'homme: aussi bien que d'autres maladies. Lesquelles sont si pernicieuses: que quelque diligence, que puisse prester le medecin: elles tuẽt le patient. Mais ie parle des communes pestes. Et ose bien asseurer: que si vn homme des lors, qu'il se sentira frappé, en prenne: qu'il en reschapera. Car ie l'ay congneu par longue experience. Aussi, qu'est-il meilleur, que incontinent en telles maladies, tascher a ietter hors du corps la poison, par quelque maniere que ce soit: soit par le vomir: soit par le ventre: soit par

autres lieux: moyennant, que ne soit, par les lieux: qui peuuent incommoder la personne. Car s'il est ainsi, qu'en morsure de beste veneneuse, on tasche par toutes voyes a tirer hors le venin mortel: soit par ventoses: soit par sucer la playe: soit par le feu. Et aucunesfois a couper le membre blessé: si autrement on n'y peut remedier. Que deuons nous faire, en telle maladie, où le dangier est prompt? Deuons nous pas estudier a le ietter hors, le plustost que faire se pourra: soit par le frequent vomir, soit par les basses deiections: comme est requis en autres poisons. Telles maladies, cõme dit alexãdre, malade en la ville de tarse ne demãdent medecine tardifs, ne medecines tardiues. Aussi, des le cõmẽcemẽt, baillez vomitoires: quant vous congnoissez, que le venin est encores en l'estomach, Et si par vn vomir, ne veut faillir: vous le reiterés tant de fois: que vous serés asseurez: qu'il sera dehors. Et si quelque portion est deuallee aux boyaux, vous tasches par clysteres frequẽts a le retirer du corps. Ce que fait lantimoine, qui est vray a lexipharmaque, contre tel venin. Car outre, ce, que par haut, & par bas, il le fait faillir: il a vne faculté repugnante a telle maladie: d'autant qu'il corrige: & altere par sa seicheresse: & par la conserue de roses: ce qui en pourroit rester. Confortant les membres principaux: comme le cœur, & l'estomach: & purifient l'esprit vital. Empeschãt que la putrefaction, ne s'augmente: mais qu'elle soit du tout assopie. Autrement, si vous tardez a bailler tel secours: & que le venin ait saisi quelque membre noble: l'espoir de salut est bien petit. Et puis qu'il est tel cogneu, par tant d'experiences: Est-ce pas meschamment fait, de laisser par vne opiniastreté: ce qui est bon, & salutaire: & voir perir les poures malades, en leur baillant des medicamens: desquels vous n'estes asseurez: ne de leur composition: ne de l'experience: qui en peut aduenir. Sinon que si voulez dire verité: la plus grand part de ceux, qui en prennent: n'en ont nulle aide, ne secours. N'est-ce pas estre homicide de telles personnes? Ie laisse les autres maladies: esquelles i'en ay vsé heureusement. Non pas, que ie n'vse de la commune maniere des medecins. Mais quand les medecines ordinaires m'õt deffailly: i'ay eu recours a cestui-cy. Et ceux, qui l'experimenteront, comme il apartient: loueront le createur: d'auoir reuellé vn tel secret: pour dompter vne telle beste furieuse, que la peste. Et se siouyront du labeur, & trauail de celuy, qui la mis en euidence.

Et quant à moy, i'en rend graces immortelles, & luy rend'ay tant que viuray.

DE BESSART, A GREVIN.

TOut homme d'esprit sain, d'ouyr chose nouuelle
Ne s'estonne, ains s'enquiert, d'où, & comment, & qu'elle
Est la cause, & nature, Et ne iuge sans voir,
Et bien congnoistre tout: & cela est sçauoir.
Mais ceux qui en leurs sens tant se plaisent, & brauent,
Qu'ils estiment assez, où trop, ce peu qu'ils sçauent:
Comme pourceaux souillez en leurs bourbiers treshords
Mesprisent d'orient lés plus riches thesors:
Ce que tu fais Greuin, appellant, sans raison,
Pour preparé qu'il soit, l'Antimoine poison.
Si tu auois passé en la terre Amerique,
Cherchant & recherchant, sans y estre heretique,
Des choses la nature: & la ioignant a l'art,
Tu te serois acquis de sçauoir plus grand part:
Et n'y serois ainsi que tu es, temeraire,
D'estre a l'experience, & à raison contraire,
Reprenant De launay, qui d'aage, & de doctrine
T'outrepasse bien loing: ayant de medicine
Plus de secrets congnus, & certaine science,
Que tu n'as (mesdisant) d'erreur & d'impudence.
En ceste terre là regne Antropophagie,
Là sans art sans sçauoir, on s'excerce en magie,
On vit d'vn pain broye, de racine friable
Du Maniok bien cuit, de goust fort delectable,
Et bien fort nourrissant, qui de son naturel
S'il estoit mangé creu, seroit venin mortel.
Ainsi (disoyent les vieux) le feu purge tout vice,
Et des poisons se change en bonté la malice.
Tesmoings soyent de cela ceux qui ont demouré
Dix ans en l'Amerique, & qui l'ont asseuré
Par leurs œuures diuers, & en prose & en vers.
Comme i'ay fait Greuin, où i'ay veu maints hiuers
Sans neige, sans verglas, sans froidure cuisante,
Ains le Soleil bien chaut, & la lune luisante,
D'estranges animaux, & de plantes sans nombre,
Qu'europe n'ouit onc, & n'en veid iamais l'umbre,
Ne sont elles donc point, si Greuin ne le croit?
Si sont. Croy donc Greuin, Car chaiscun scait & voit
Qui tu es, qui te meut, & a quoy tu aspires:
Sinon, ie ne voy point que bien quatre Anticyres
Te puissent rendre sain. Et le croyé qui veut.
Nul ne te guerira, si Delaunay ne peut.

F I N.



PETRI RENALDII ROCHELLANI CARMEN.

L*Aunæum, Rochella, tuum mirabere, quòd quis*
Carpserit insulse, prodidit vt stibium?
Inuenias numquam, vel vix è millibus vnum,
Quem non detractor quis malè dente premat:
Hippocratem superet, vel doctior ille Galeno
Sit licet, atq; sciat nil Cicerone minus.
Accidit hoc, doctis quoniam scriptoribus, vmbra vt
Sectatur corpus, sic comes inuidia est.
Obtrectare tamen cesset modò Zoilus, opto,
Launæo, scripto sat facit ipse suo.

